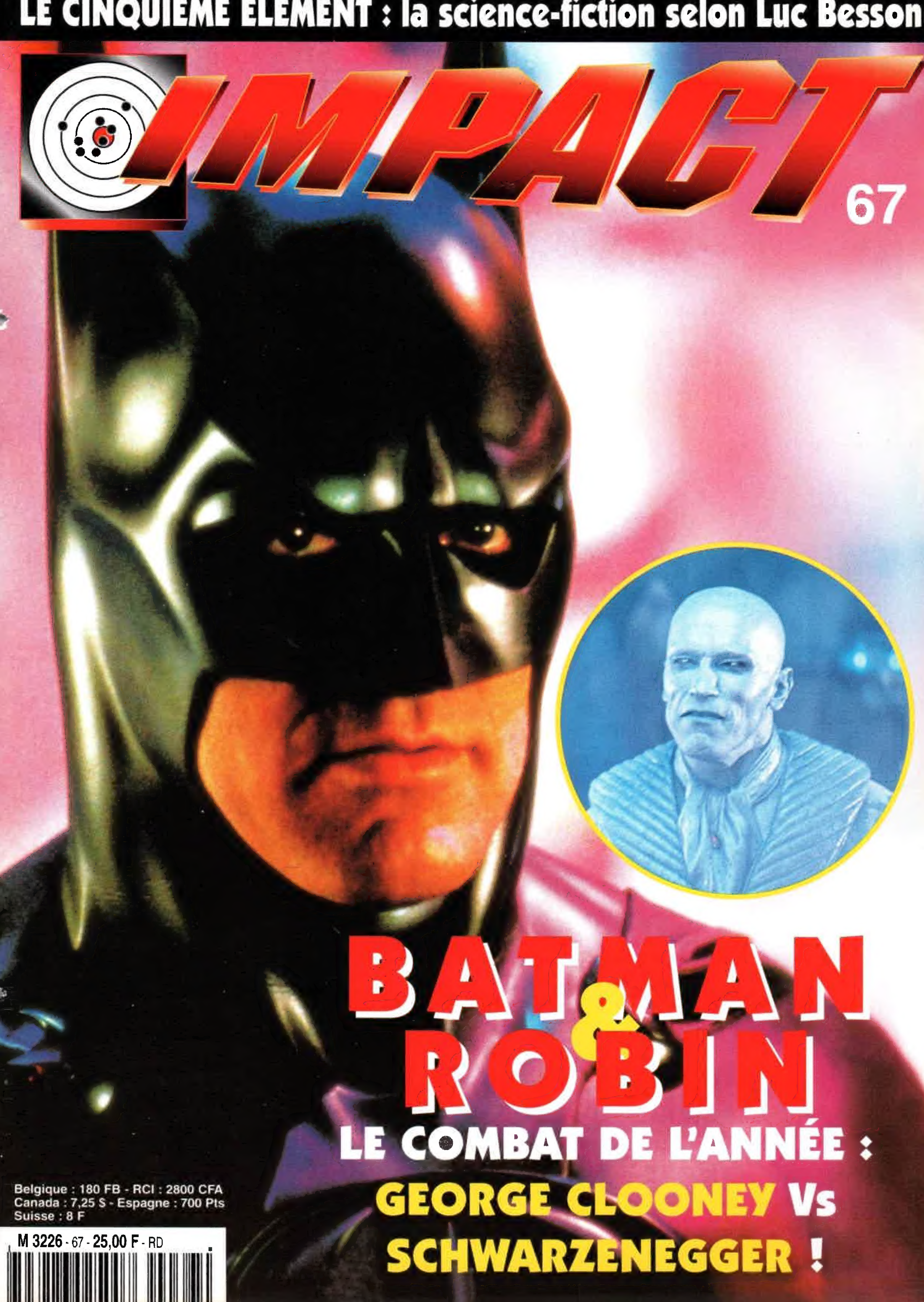


LE CINQUIÈME ÉLÉMENT : la science-fiction selon Luc Besson
IMPACT
67
BATMAN & ROBIN
LE COMBAT DE L'ANNÉE :
GEORGE CLOONEY Vs
SCHWARZENEGGER !
Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F
M 3226 - 67 - 25,00 F - RD

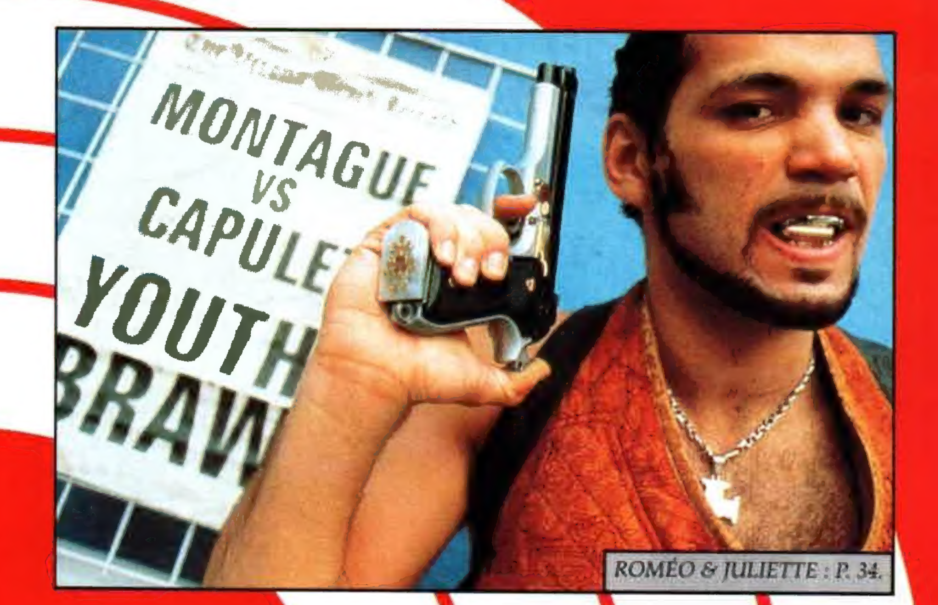
SOMMAIRE


SPIDER-MAN : P. 20.


KIDS RETURN : P. 38.

IMPACT 67, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** Julien Carbon - Bill George - Cyrille Giraud - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury **correspondants à Los Angeles** Didier Allouch - Emmanuel Itier
maquette Vincent Guignebert
composition Dark Night **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** avril 1997 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°67** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Denise Breton - Carole Chomand - Sharon Crow - Cathy Cruise - Michèle Darmon - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Laurent Erre - François Frey - Nathalie Iun - Myrtho Joannon - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Cécile de Lavenère - Etienne Lerbert - Fanny Louie - Aliette Maillard - Elizabeth Meunier - Yolande Michelin - New Line Cinema - Gilles Polinien - Saban France - Robert Schlockoff - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO



ROMÉO & JULIETTE : P. 34.


ABSOLUTE POWER : P. 28.


SPAWN : P. 18.

Sacré James Cameron ! Il ne fait jamais les choses à moitié, le cinéaste glouton. Glouton de dollars. Il en a déjà englouti des coffres entiers dans **Terminator 2**, **Abyss** et **True Lies**. En s'embarquant dans le **Titanic**, il crève le plafond. Ou la coque de son paquebot submersible. Le *Los Angeles Times* vient ainsi de révéler ses dépenses somptuaires. Pas moins de 180 millions de dollars. **Titanic** bat le record de **Waterworld**, autre exemple d'aventure nautique à gros investissement. Rien n'est trop beau pour James Cameron. Ni une gigantesque maquette du navire en cale sèche, à l'échelle 9/10ème. Ni une reconstitution d'époque à laquelle il me manque pas un bouton de manchette. Ni des effets spéciaux qui immergent le spectateur dans les cabines pendant que le **Titanic** sombre. Peut-on dire que James Cameron jette l'argent par les écoutilles comme d'autres le balancent par la fenêtre ? On peut. Mais quand James Cameron dépense, c'est pour une juste cause. Chez lui, les dépenses sont toujours à la mesure du résultat à l'écran. Pas de doute là-dessus. Et puis James Cameron dépense un argent mal gagné. Celui que la *20th Century Fox* amasse avec **Independence Day**. De gros paquets d'oseille stockés à force d'opportunisme, de démagogie, de patriotisme fétide et de photocopiage de la dissert' du voisin... Qu'il continue à y puiser. La *Fox* ne lui fait d'ailleurs pas les gros yeux, ne le menace pas d'expulsion de son arsenal. Notamment parce que la major company se porte financièrement bien, la reprise de la trilogie **Star Wars** ayant largement dépassé ses prévisions. Surtout parce que James Cameron fait miroiter à ses huiles la possibilité d'un **Terminator 3** prochain. Avec toujours Arnold Schwarzenegger, partant pour l'aventure cybernétique. En résumé, c'est «si vous voulez **Terminator 3**, raquez pour **Titanic** !». Equitable, non ?
Pendant que James Cameron envoie le **Titanic** par le fond avec tout le faste qu'il se doit, d'autres se grattent la tête. Devant le triomphe mondial de la trilogie **Star Wars** restaurée, quelques cinéastes en mal d'inspiration plongent dans leurs archives et marchent sur les traces de George Lucas. Francis Coppola s'apprête à exhumer un **Parrain** revu et corrigé, Wolfgang Petersen se précipite sur son **Bateau** pour un «director's cut» inédit... Et ce ne sont là que les premiers à se placer dans les starting-blocks de la réédition. A Hollywood, le succès des uns donnant systématiquement des idées aux autres, on ne pense qu'à ça désormais. A sortir les négatifs de leurs boîtes pour leur infliger un petit lifting. Y-aura-t-il un **Autant en Emporte le Vent** gratifié de nouvelles flammes, infographiques, dans l'incendie d'Atlanta ? Y-aura-t-il plus de figurants encore sur les plages du Débarquement du **Jour le plus Long** ? Réponse dans les prochains mois.
Les artifices du dernier spot publicitaire TV de *Monopoly* sont nettement plus rudimentaires que les retouches sur la trilogie **Star Wars**. On y vante les mérites de ce jeu de société via des images d'archives. Et quelles images ! Staline lui-même, levant et baissant frénétiquement les bras comme un bambin heureux d'assister à un défilé militaire sur la Place Rouge. Pourquoi pas Hitler pendant que vous y êtes, messieurs les créatifs ! Ignorez-vous à ce point l'histoire ? Ne saviez-vous pas que Staline compte parmi les dictateurs les plus vils, les plus sanguinaires, les plus paranoïaques de tout les temps ? Que ses victimes se dénombrent par millions ? Le révisionnisme passe-t-il désormais par la pub ? Ou est-ce tout bêtement de l'inconscience, une méconnaissance crasse de l'Histoire ?

Marc TOULLEC



■ par Jack Tewksbury & Emmanuel Itier ■

La chasse au trésor

Albert Pyun est un cinéaste très prolifique. Trois ou quatre films l'an ne lui font pas peur. Souvent, il les bâcle en deux temps trois mesures. Estimable (**L'Epée Sauvage, Nemesis, Kickboxer 2, Cyborg**) ou franchement je-m'en-foutiste (**Nemesis 2, 3 & 4, Hong Kong 97, Heatseeker**), il vient d'emballer une série B d'un calibre décent, **Mean Guns**, interprétée par un Christophe Lambert avec qui il tourna l'année dernière un inédit de science-fiction guerrière, **Adrenalin : Fear the Rush**. **Mean Guns**, c'est une heure trente de morts violentes, de coups de poing dans la gueule et de déflagrations nourries. Prétexte : un malfrat ambitieux (Ice-T) aimerait bien se débarrasser de ses rivaux, de toute cette racaille qui lui met des bâtons dans les roues. Pour les éliminer d'une traite, il les convoque dans une prison de haute sécurité désaffectée. A toutes ces fripouilles, il propose un marché : qu'ils se massacrent. Les trois survivants pourront se partager un pactole de dix millions de dollars planqués quelque part dans le pénitencier. Plutôt motivant, surtout que le Monsieur Loyal du carnage fournit les armes. Et ça canarde pendant le restant de **Mean Guns**. Au finish, ne restent plus que Ice-T et Christophe Lambert, qui doivent régler un vieux compte...
Produit pour un budget de trois millions et demi de dollars (dont un ou presque à Christophe Lambert), **Mean Guns** est donc un film d'Albert Pyun. Ce qui signifie un film sous influence. Sous perfusion de John Woo (la chorégraphie des gunfights, les cascades, la manière dont les protagonistes tiennent leur flingue), de Luc Besson (merci **Subway**, merci **Léon**) et de Quentin Tarantino (un passage à tabac à la batte de base-ball au lieu de la séance de torture au rasoir)... Avec pas mal de second degré, une musique cubaine des plus énergétiques, beaucoup de brutalité et peu d'hémoglobine, **Mean Guns** constitue pourtant un spectacle hautement divertissant.

Les jeux sont faits

Une bonne nouvelle : Bill Duke revient au polar. Fourvoyé dans le lamentable **Sister Act 2**, le réalisateur de **Dernière Limite** et de **Rage in Harlem** vient de terminer **Hoodlum**, un film de gangsters qui se déroule dans le Harlem de 1934 tandis que la Grande Dépression bat son plein. La misère économique, le chômage et une inflation galopante poussent des millions d'Américains à se lancer dans des activités illégales. La Prohibition ou le commerce interdit de l'alcool bien sûr, mais aussi les paris clandestins. Un sport très pratiqué du côté de Harlem, si populaire que les dollars tombent en cascade dans les rues du quartier Noir, tout particulièrement dans cette «banque» que constitue le bordel de Stéphanie Saint-Clair, une mère maquerelle venue de Martinique. L'argent suscitant les convoitises, le gangster Dutch Schultz (Tim Roth) s'intéresse de plus en plus aux paris. Déjà «gérant» du racket, des marchés de l'alcool et de la prostitution, Dutch Schultz voit d'un très mauvais œil que des petits malins s'enrichissent sans qu'il palpe le moindre dollar au passage. Après l'intimidation d'usage, il use de méthodes plus radicales pour convaincre les récalcitrants de passer à la caisse. Récemment revenu dans le Bronx, Ellsworth Raymond Johnson, alias Bumpy (Laurence Fishburne), s'élève rigoureusement contre son gang. Pacifiquement d'abord, histoire d'honorer une promesse de non-violence faite à la «banquière», que Dutch Schultz parvient à envoyer derrière les barreaux. La situation devenant intenable, Bumpy sort les pétoires. La guerre éclate entre le Bronx et Manhattan...
Avec également Andy Garcia dans le rôle du légendaire mafioso Lucky Luciano, Vanessa Williams dans celui de la petite amie de Bumpy Johnson et William Atherton dans la peau du procureur Thomas Dewey, **Hoodlum** bénéficie d'une distribution exceptionnelle. Mais ce sont les volutes du film de gangsters estampillé **Incorruptibles**, le jazz du Cotton Club et la présence de quelques seigneurs du crime (Meyer Lansky, Vito Genovese, Louis «Lepke» Buchalter...) qui donnent à **Hoodlum** un inestimable cachet.



■ *Laurence Fishburne, Andy Garcia & Tim Roth dans HOODLUM* ■

EXPRESSIMO

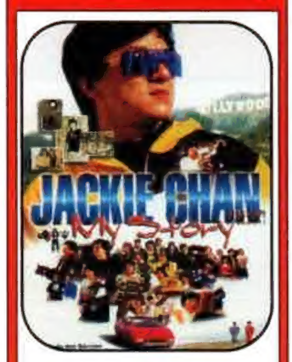
● Réalisateur talentueux du bizarre **Dernières Heures à Denver** et du récent thriller **Kiss the Girls**, Gary Fleder s'attaque au remake de **Seconds**, alias **Un Crime dans la Tête** de John Frankenheimer. En 1966, Rock Hudson y interpréte un quinquagénaire malheureux de son existence. Il demande à une mystérieuse organisation de remédier à son mal. Ses chirurgiens le rajeunissent, lui redessinent le visage. D'autres mettent en scène sa mort dans un accident de la route. Mais le candidat à une autre vie n'est pas entièrement satisfait de cette seconde vie. Il déprime dangereusement, découvrant qu'un séjour sur terre ne se fonde pas exclusivement sur le matérialisme.

● Tom Cruise continue d'entasser allégrement les projets. La star supervise l'écriture de **Earth, Wings and Fire**, l'histoire vraie des Flying Tigers, une escouade d'aviateurs américains qui, pendant la Seconde Guerre Mondiale, luttèrent avec héroïsme contre les fameux kamikazes japonais. Faute de pouvoir convaincre Brian De Palma de remettre le couvert, Tom Cruise négocie actuellement avec Oliver Stone en vue de la réalisation de **Mission : Impossible 2**.

● De temps à autre, Sean Connery revient à l'espionnage. Après **La Maison Russie**, il interprétera un espion dans **Pathfinder** aux côtés de Michael Douglas. Production de 75 millions de dollars, **Pathfinder** suit la mission d'un espion chargé de démanteler un gigantesque trafic de plutonium depuis les arsenaux des anciennes puissances de l'empire soviétique. Dès le mois de juin, Sean Connery interprétera le vilain de la version ciné de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***.

● Proche du génie dans la mise en scène de l'incantatoire **Aguirre, La Colère de Dieu** avec Klaus Kinski, Werner Herzog revient au genre qui a fait sa réputation : la fresque historique. Le cinéaste allemand prépare le tournage de la confrontation de l'empereur aztèque Montezuma et du conquistador Hernando Cortes. Produit par Francis Coppola et la firme *New Line*, le film bénéficie de la présence de Keanu Reeves, Antonio Banderas et de Jimmy Smits, successeur de David Caruso dans la série ***New York Police Blues***.

● Une paralysie presque totale n'a pas eu raison de la farouche volonté de vivre de Christopher Reeve. Après avoir prêté sa voix au dessin animé des studios *Disney* **Hercule**, puis réalisé le téléfilm **In the Gloaming**, celui qui fut Superman renoue avec le métier d'acteur. Dans un rôle adapté à sa condition, il succède à James Stewart dans le remake de **Fenêtre sur Cour** d'Alfred Hitchcock, dans la peau du témoin handicapé d'un crime passionnel.



● Alors qu'il amorce un semblant de carrière américaine avec **An Alan Smithee Film** auprès de Sylvester Stallone, Jackie Chan fait le point sur deux décennies de cinéma à travers un documentaire autobiographique, **My Story**. **My Story** visite donc de fond en comble l'existence de la star asiatique la plus populaire au monde, depuis son apprentissage à l'école de l'Opéra de Pékin jusqu'à Hollywood, en passant par les graves accidents qui jalonnent ses cascades. Sylvester Stallone, le réalisateur Arthur Hiller, ses amis Michelle Yeoh et Samo Hung témoignent.

● Avant de se coiffer du feutre d'Indiana Jones pour la quatrième fois, Harrison Ford sera l'interprète de **The Age of Aquarius**, coproduction entre *Universal* et *DreamWorks*. Réalisé par Phil Alden Robinson (**Les Experts, Jusqu'au Bout du Rêve**), **The Age of Aquarius** lui donne le rôle d'un mercenaire qui, pendant la guerre en Bosnie, trafique à prix d'or armes et vivres auprès des villes assiégées par les forces serbes. La rencontre d'une femme bosniaque (soit Juliette Binoche soit Kristin Scott-Thomas, partenaires dans **Le Patient Anglais**) remet en cause son odieux commerce. Tournage dès février 1998. Auparavant, Harrison Ford sera apparu dans **AFO** et dans la comédie **Six Days, Seven Nights** d'Ivan Reitman.

● Coqueluche d'Hollywood depuis le succès de **Roméo & Juliette**, Leonardo di Caprio, vedette du **Titanic** de James Cameron, hésite entre deux propositions. Michael Mann aimerait bien qu'il soit James Dean dans une biographie produite par *Warner Bros*. En même temps lui arrive le script de **Slay the Dreamer**, un thriller basé sur les questions encore sans réponses concernant l'assassinat de Martin Luther King. Leonardo di Caprio y personnifie Jeffrey Jenkins, un jeune avocat qui fouille le passé à ses risques et périls, avec la bénédiction du Révérend James Lawson (Samuel Jackson), l'un des enquêteurs sur le meurtre du Pasteur.

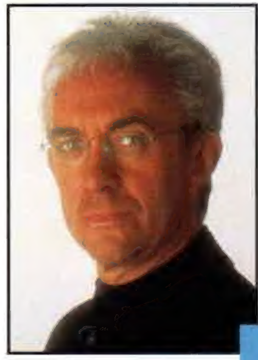
007 contre Big Brother !



■ *Pierce Brosnan* ■



■ *Michelle Khan* ■



■ *Jonathan Pryce* ■

James Bond, dix-huitième du nom, c'est parti ! Après un préambule dans les Pyrénées françaises, les prises de vues principales ont commencé le 1er avril dans les studios Eon et de Pinewood. Titre du film : **Tomorrow Never Dies**. Ian Fleming aurait apprécié. Ce nouveau **007** s'inscrit dans son époque. Le méchant est ainsi une sorte de Ted Turner/Rupert Murdock, un mogul de la communication et des médias incarné par Jonathan Pryce, le fonctionnaire rêveur de **Brazil**, dernièrement Président Peron dans **Evita**. Ce vilain moderne possède un quotidien à diffusion mondiale, *Tomorrow*, et contrôle un système de transmissions satellites capable de s'infiltrer dans les télévisions du monde entier. L'ultime arme fatale de la pollution des esprits. Mégalomane, convaincu de la puissance de ses thèses apocalyptiques par le retentissement médiatique de la Guerre du Golfe, il entend bien déclencher la Troisième Guerre Mondiale, histoire d'en tirer les plus grands bénéfices à force de fausses informations. La domination du monde autrement dit. A James Bond, toujours Pierce Brosnan, de lui barrer la route. Il le fait auprès d'une girl pas comme les autres, Michelle Yeoch, alias Michelle Khan, égérie combattante du cinéma de Hong Kong (**Police Story 3**, **Le Sens du Devoir** et sa première suite). Rien à voir avec la potiche de luxe que la sublimement belle Monica Belluci, pressentie un temps pour le rôle, aurait pu incarner.
D'une ouverture lors d'une mission de routine en altitude dans le passage Khyber, autrefois appelé «la fin du monde connu», à une confrontation aux dimensions épiques dans le Sud de la Mer de Chine, **Tomorrow Never Dies** promet un **007** très supérieur au précédent, ce **GoldenEye** dont l'extrême mollesse a tout de même ramassé quelque 350 millions de dollars à travers le monde. A Roger Spottiswoode (**Air America, Under Fire, Randonnée avec un Tueur**, et même **Turner & Hooch**) de prouver qu'il vaut mieux que Martin Campbell.
Rendez-vous sur les écrans le 17 décembre prochain. ■

Le retour du parrain...



■ *Ellen Barkin, Gabriel Byrne & Jeff Goldblum dans MAD DOG TIME* ■

«*En grandissant, j'en suis venu à penser que Dieu était le plus grand gangster de tous les temps*» dit Larry Bishop, cinéaste novice mais comédien depuis une trentaine d'années. Acteur dans dix-sept films (**L'Arnaque II, The Big Fix, Les Troupes de la Colère**) et dans une quantité industrielle de séries TV, il réalise aujourd'hui **Mad Dog Time**, un polar au rutilant casting. Ellen Barkin, Gabriel Byrne, Richard Dreyfuss, Jeff Goldblum, Diane Lane, Gregory Hines, Kyle MacLachlan, Burt Reynolds dans les principaux rôles... Henry Silva, Richard Pryor, le mannequin Angie Everhart, le cinéaste Rob Reiner, les chanteurs Paul Anka et Billy Idol dans des rôles secondaires...
Impressionnant. Tout participe à la sortie de Vic de sa prison, un hôpital psychiatrique où il séjourne depuis des années. Parrain des parrains, il doit désormais reprendre le contrôle de son business, tenu, pendant ces vacances forcées, par son plus fidèle lieutenant, le teigneux Ben London. Sa priorité : parer au plus urgent. Rappeler qu'il est le patron, faire le ménage dans sa bande, éliminer des rivaux qui ont prospéré durant son internement... Urgence des urgences : «récupérer» la divine Grace Everly, petite amie protégée de très près, de trop près, par son bras droit, le très calme Mickey Holliday. Comme de bien entendu, les flingues commencent à causer et les cadavres s'entassent...
«*Mad Dog Time se place sous la double casquette de l'humour et de l'étrange. Il évoque des souvenirs et des images des films de gangsters de la fin des années 40, mais il se déroule totalement à notre époque*» soutient Richard Dreyfuss, interprète principal, producteur et ami de Larry Bishop depuis le milieu des sixties.
Rendez-vous dans les salles françaises en août 97.



■ *De gauche à droite : Barkin, Goldblum, James Woods, Kyle MacLachlan, Richard Dreyfuss, Diane Lane, John Doe, Byrne & Gregory Hines dans MAD DOG TIME*. ■

La cata continue...

Twister, **Daylight**, **Turbulences à 30.000 Pieds**, **Le Pic de Dante**... Le temps est aux catastrophes cinématographiques. Voilà que la télévision américaine, servile, s'y met également. Après un **Titanic** assez lamentable, arrivent **Asteroïd**, **Volcano - Fire in the Moutain** et **Night of the Twister**.
Mis en images par Bradford May (**Darkman II & III**), **Asteroïd** décrit en trois heures l'imminence d'une catastrophe et la catastrophe elle-même. La cause ? Deux gros cailloux dans le sillage de la Comète de Fletcher. Lily McKee (Annabella Sciorra), de l'Observatoire National, est la première à pressentir le danger. Baptisés Eros et Helios, les deux astéroïdes foncent vers la Terre. Et, bien sûr, doivent tomber sur les Etats-Unis. Le premier dans le Mid-West, avec un impact 1000 fois supérieur à la puissance d'une explosion nucléaire. Helios le suit de peu, plus destructeur encore. Avec l'aide de Jack Wallach (Michael Biehn), responsable du SAMU local, elle alerte la Garde Nationale, les Pompiers, la Croix Rouge, l'Air Force. Dans les quarante-huit heures, Helios et Eros percuteront le plancher des vaches. C'est le clou attendu de ce téléfilm-catastrophe d'honnête facture.
Pas terrible en revanche **Night of the Twister** de Timothy Dalton, produit standard qui plagie ouvertement le film de Jan de Bont, jusqu'aux effets spéciaux que la faiblesse du budget et des logiciels peinent à imiter. Quant au scénario, il réussit l'exploit d'être plus stupide encore, les personnages n'apercevant pas les tornades qui se forment à quelques dizaines de mètres d'eux !
Quelques crans en amont,



Volcano - Fire in the Mountain de Graeme Campbell démarque **Le Pic de Dante**. Ni meilleur ni pire que le blockbuster de Roger Donaldson, il décrit une situation en tout point identique, à la différence que le volcan entre en irruption à Angel Lake, l'une des zones montagneuses de Californie. Comme il se doit, le jeune géologue Peter Slater fait part de ses craintes à ses supérieurs, lesquels s'empressent de minimiser le danger. Idem pour le maire d'un patelin qui vit essentiellement du tourisme et se refuse donc à chasser la clientèle. Il le regrette amèrement lorsque le cratère déverse ses tonnes de magma, précédées d'une belle avalanche. Côté effets spéciaux, ce **Volcano** homonyme de celui qui arrive en salles le 27 août, n'a rien à envier à un **Pic de Dante** très décevant à ce niveau.



Hong Kong forever



■ Jean-Claude Van Damme dans DOUBLE TEAM ■

Les cinéastes de Hong Kong auraient plutôt tendance à porter bonheur à Jean-Claude Van Damme. Même s'ils n'ont pas fait d'étincelles au box-office, **Chasse à l'Homme** de John Woo et **Risque Maximum** de Ringo Lam comptent parmi les meilleurs films du Belge. Anciennement titré **The Colony**, **Double Team** est de cette catégorie. Il leur serait même supérieur. Aux commandes : Tsui Hark, réalisateur (**The Blade**, **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique**, **The Lovers**) et producteur (**Le Syndicat du Crime**, **The Killer**, **Histoires de Fantômes Chinois**). Un authentique génie.
Sollicité par Van Damme, Tsui Hark accepte de tourner **Double Team**, un buddy-movie dans la tradition au terme de plusieurs années de pourparlers. D'un côté : Jack Quinn, un ténor dans la chasse aux terroristes. De l'autre : Yaz (la star du basket Dennis Rodman), expert en armement et excentrique tendance drag-queen. Agents de la CIA, ils reçoivent pour mission d'abattre un terroriste international (Mickey Rourke, musclé comme Stallone à l'époque de **Rambo 2** !), «enfermé» dans La Colonie, une prison dorée à ciel ouvert dont la population est essentiellement constituée d'espions en disgrâce. Evidemment, les choses ne se déroulent pas comme prévu : repéré par un agent ennemi, Quinn rate sa cible. D'où prolifération de cascades démentes (à cheval, moto, auto, avion et camion !), explosions cataclysmiques (des villas volent en éclats mieux que la Maison Blanche d'**Independence Day**), empoignades ultra-nerveuses (Tsui Hark vient de Hong Kong et le montre), gadgets meurtriers (un attaché-casé mitraillette genre **Desperado** !), dénouement sur le modèle de la baston finale du **Retour du Dragon**, le tout sur fond de conspiration à l'échelle mondiale et de détournement de satellite...
Si **Double Team** défraie actuellement la chronique aux Etats-Unis, c'est essentiellement parce que Van Damme est passé directement de son plateau à une clinique, histoire de se remettre de l'abus de certaines substances. *«J'ai été surpris d'apprendre ça»* témoigne Tsui Hark. *«Tout ce que je demandais à Jean-Claude se résumait à sortir de sa caravane et tourner»*. Une tâche dont le comédien s'acquitte mieux que jamais, malgré quelques frictions avec le réalisateur chinois. Mais, au finish, les deux hommes se serrent les coudes au point de renouer pour les besoins de **Knock Off** d'après un scénario de Steven DeSouza (**Streetfighter**). Encore une histoire de terrorisme international, dont le tournage se déroulera à Hong Kong, avant que l'enclave britannique tombe dans le giron de Pékin. Après **Knock Off**, Van Damme se consacrera à **The Legionnaire**, écrit et mis en scène par Sheldon Lettich, son complice de **Double Impact** et **Full Contact**.
Rendez-vous sur les écrans le 25 juin.



■ Dennis Rodman & Van Damme dans DOUBLE TEAM ■

EXPRESSIMO

● Trois ans après **Pulp Fiction**, Quentin Tarantino annonce enfin son troisième long métrage en tant que réalisateur. Ce sera **Rum Punch** d'après un roman d'Elmore Leonard, écrivain très prisé depuis le succès de **Get Shorty**. Il raconte les amours houleuses d'un prêteur sur gages impliqué dans une extorsion d'argent à un trafiquant d'armes. Sylvester Stallone et Samuel Jackson pourraient en être les principaux protagonistes.
Un souhait : que Tarantino se renouvelle et évite que ses personnages se répandent en palabres inutiles.
Quentin Tarantino n'est pas le seul à s'intéresser à Elmore Leonard puisque Steven Soderbergh (**Sexe, Mensonge et Vidéo**) se consacre actuellement à l'adaptation de «Out of sight». Le film suit les pérégrinations d'un braqueur de banques (George Clooney) qui s'évade de prison. Dans sa fuite, il prend en otage une femme-flic, laquelle, à la suite d'un séjour commun dans le coffre d'une voiture, tombe sous son charme. Il lui sera d'autant plus difficile de se lancer ensuite sur ses traces dans une gigantesque chasse à l'homme. Danny DeVito (également producteur du film) et Ving Rhames feront partie de la distribution.

● Deux films sur le feu pour John Dahl dont **Unforgettable** sortira finalement en France l'été prochain. C'est d'abord **A Simple Plan** dans lequel deux frères (dont Bill Paxton) braquent une grosse somme d'argent. De l'argent sale que la Mafia cherche à récupérer. Arrive ensuite **Blackout**, une production *Miramax* qui suit les déboires d'un malfrat du genre violent. Pris par la police, il fausse compagnie à ses gardiens pour retrouver l'argent du casse d'un casino. Ce serait facile s'il ne souffrait pas d'amnésie. Cavale faisant, il tombe amoureux d'une serveuse, mère d'un garçonnet.

● Le réalisateur Barry Sonnenfeld (**La Famille Addams, Get Shorty**) renoue avec l'une des stars de **Men in Black**, Will Smith, pour une version cinéma des ***Mystères de l'Ouest***. A lui donc de succéder à Robert Conrad dans les tuniques serrées de James T. West. Son fidèle acolyte, le caméléonesque Artemus Gordon, pourrait être incarné soit par George Clooney, soit par Johnny Depp. Rayon séries TV au grand écran, il semblerait que **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** prenne son envol, malheureusement sous la direction de Jeremiah Chechik (**Diabolique**). Ralph Fiennes (**Le Patient Anglais**) y manie le parapluie. Après que les noms de Nicole Kidman, Drew Barrymore (!), Madeleine Stowe et Gwyneth Paltrow aient été cités, Uma Thurman se détache du lot des postulantes aux toilettes seventies d'Emma Peel.

● Tarzan se porte bien. Une nouvelle série TV avec Joe Lara, très orientée fantastique, et désormais un nouveau film. Il ne s'agit pas d'une suite à **Greystoke**, mais d'une version du premier roman d'Edgar Rice Burroughs. Ce **Tarzan & Jane** se fabrique actuellement en Australie sous la direction de Carl Schenkel (**Out of Order** pour le meilleur, **Face à Face** pour le pire). Héros du prochain Paul Verhoeven, **Starship Troopers**, le jeune Casper Van Dien incarne l'homme sauvage tandis que Jane March (l'adolescente de **L'Amant**) succède notamment à Maureen O'Sullivan et Bo Derek dans les habits d'exploratrice de l'aristocratique Jane Porter. Que devient le **Tarzan** de George Pan Cosmatos pour *20th Century Fox* avec Sean Bean ? On l'ignore.

● Les frères Ridley et Tony Scott travaillent à une dizaine de projets sous le pavillon de leur compagnie, *Scott Free Prods*. A un stade très avancé, **Domino** est l'évocation des investigations mouvementées de Domino Harvey, une «chasseuse de primes» qui débuta comme top-model pour l'agence Ford. Elisabeth Shue (**Leaving Las Vegas**) sera l'interprète de cette beauté à poigne qui exista vraiment. Après **Domino**, le réalisateur de **True Romance** retrouvera Jerry Bruckheimer, producteur de **Top Gun**, **Jours de Tonnerre** et **USS Alabama** pour les besoins du thriller politique **Enemy of the State**. Si Tony Scott s'attelle plus particulièrement à **Domino**, la plupart des autres titres sur l'agenda de la société restent encore sans réalisateur attitré. Ce sont principalement **Lucky Strike** (d'après l'histoire vraie de voleurs d'avions qui proposent leur encombrante marchandise sur le marché noir), **Button Man** (la complicité d'un tueur de Las Vegas et de son élève), **Lock Stock and Two Smoking Barrels** (un film de gangsters situé à Londres), **RKO 281** (la bataille que mène Orson Welles contre ses producteurs dans la réalisation de **Citizen Kane**), **In too Deep** (un film noir parodique et sexy), la biographie du champion de kickboxing Pete Cunningham...

● Très pris John Woo en ce moment. Alors que débute le tournage des 22 premiers épisodes de la série TV *Once a Thief*, dont il est le producteur avec son partenaire Terence Chang, le réalisateur de **The Killer** boucle le thriller fantastique **Face Off**. Producteur, il collabore avec le cinéaste Kirk Wong, nouveau venu à Hollywood, sur la comédie d'action **The Big Hit**. Moins docile que par le passé, John Woo vient également de refuser un projet que *New Line* essaie de lui fourguer depuis un moment, **The Godforsaken**, l'histoire d'un tueur à gages qui accepte un contrat sur sa propre vie.

Conte pervers



■ *Reese Witherspoon dans FREEWAY* ■

Le Petit Chaperon Rouge, vous connaissez ? Sans doute. Matthew Bright aussi. Fils d'un pilote de l'Air Force, d'abord latiniste spécialiste du premier siècle et traducteur d'ouvrages historiques, Matthew Bright trouve dans le conte de Charles Perrault matière à un thriller pervers. Le petit chaperon rouge ? C'est désormais Vanessa (la très prometteuse Reese Witherspoon), sauvageonne fille d'une toxico-prostituée (Amanda Plummer) flanquée d'un beau-père tenté par l'inceste. Après l'arrestation de ses chers parents par la police, l'adolescente se met en tête d'échapper à une famille d'accueil. Elle ligote l'assistante sociale, lui pique sa voiture pourrie et accepte de son ami Chopper un gros flingue. Nécessaire car, sur la route qui mène à la caravane de sa grand-mère, sévit un tueur en série porté sur les très jeunes femmes. Le loup, c'est lui. Après que son tas de ferraille soit tombé en panne, Vanessa monte dans le 4X4 de Bob Wolverton (Kiefer Sutherland). Gentil et attentionné, ce bourgeois en veste de velours, psychologue pour enfants, lui propose une thérapie. Vanessa passe à table, raconte sa galère de vie... Le doute s'installe : et si le très respectable Bob Wolverton était le serial killer de l'autoroute I-5 ? «*Je voulais une intrigue simple, qu'un enfant pourrait suivre. Il est évident que la plupart des contes les plus connus pouvaient servir de base pour mon scénario. Mais ce qui a commencé comme une parabole du monde moderne a vite acquis une dimension différente à mesure que les personnages prenaient leur personnalité propre. Le Petit Chaperon Rouge se transformait en adolescente des rues combattant le système. Le Loup apparaît sous les traits d'un psychologue pour enfants qui ne cesse de rôder sur l'autoroute pour attaquer ses proies*». Ainsi Matthew Bright présente **Freeway**, conte-thriller coproduit par Oliver Stone, où apparaît aussi Brooke Shields. Rendez-vous sur les écrans français à la mi-juin.



■ *Brooke Shields et Kiefer Sutherland dans FREEWAY* ■

La vieille école



■ *Harvey Keitel dans CITY OF CRIME* ■

City of Crime (en version originale **City of Industry** !) est un authentique polar dans la tradition. Tout commence par le traditionnel braquage d'une grande bijouterie de Palm Springs. A la demande de son frère cadet, Lee (Timothy Hutton), Roy Eggan (Harvey Keitel) y participe. Lorsque vient le moment de partager le butin, le très imprévisible Skip Kovich (Stephen Dorff) abat froidement ses complices. Tous sauf Roy qui parvient à mettre les bouts. Se venger est désormais le seul but qu'il poursuit dans la vie. Tout en pourchassant Skip, le survivant du casse jette un regard désenchanté sur la génération qui prend actuellement la relève des anciens comme lui. Ce sont de jeunes loups, impulsifs, méprisant tout code de l'honneur, préférant la violence gratuite à la moindre tentative de conciliation. Avec l'aide de Rachel Montana (Famke Janssen), Roy retrouve le magot, ultime étape avant qu'il ne fasse payer à Skip le prix de sa trahison... «*Le rôle de Roy Eggan est peut-être le plus proche de ma propre personnalité. Je me suis identifié de très près au personnage au point que j'ai eu du mal à m'en séparer après la fin du tournage*» avoue Harvey Keitel, familier du polar et des coriaces. Mais il y tient, à **City of Crime**, film qui voit le jour après que le producteur Evzen Kolar et le scénariste Ken Solarz se soient rencontrés en essayant de racheter les droits du classique de Jean-Pierre Melville, **Bob le Flambeur** avec Jean-Paul Belmondo. De concert, ils offrent les rênes de la mise en scène à John Irvin, réalisateur aussi éclectique qu'inégal. Le meilleur : **Les Chiens de Guerre**, **Le Fantôme de Milburn**, **Hamburger Hill**, **Le Contrat**... Un artisan plutôt solide dans l'ensemble. **City of Crime** le montre au sommet de sa forme.
Rendez-vous dans les salles françaises en juillet prochain.



■ *Famke Janssen dans CITY OF CRIME* ■

Le réalisateur de NIKITA et LÉON se lancerait-il dans la quête métaphysique de l'esprit ?

LE CINQUIÈME ÉLÉMENT

Des éléments, Luc Besson n'en donne guère. Motus et bouche cousue est sa devise. Depuis des lustres, histoire d'entretenir le mystère, de préserver le suspense et l'effet de surprise. Le silence est son affaire, les suppositions et le système D les nôtres. Faut donc, avant la date fatidique du 7 mai, se livrer à l'exercice délicat de la rédaction d'un article sans la moindre information authentifiée. Un exercice frustrant dans un sens, très drôle dans l'autre. En fait, causer CINQUIÈME ELÉMENT revient à parler tiercé, quarté et pronostics, dans l'ordre ou le désordre. On spécule, on imagine, on mise gros, on ne mise pas du tout... Bref, on se croirait au P.M.U., entre parieurs variablement motivés. Une chose est pourtant sûre : Luc Besson sait ménager le suspense...



■ *Des protagonistes mystérieux pour une expérience interdite ?* ■

Le **Cinquième Elément** sort le 7 mai. Impossible de le voir avant cette date, sinon sous forme d'une bande annonce opaque. Des malabars patibulaires en armure, coiffés de casque... N'est-ce pas du **Judge Dredd** ? Une mégalopole futuriste mais sombre, parcourue par des véhicules volants... On dirait presque **Blade Runner**, surtout que Brion James, l'androïde Léon dans le film de Ridley Scott, participe à l'aventure ! Ridley Scott encore, dont Luc Besson reprend l'un des interprètes d'**Alien**, Ian Holm. Le cyborg du Nostromo devient ici Father Cornélius... Des extraterrestres aux invraisemblables tronches ? N'y aurait-il pas là comme un air de Cantina post-**Star Wars** ? Et ces ravissantes hôtesses mini-jupées, blondes platine dans des coursives immaculées... L'image, kubrickienne en diable, renvoie directement à **2001, L'Odyssée de l'Espace**... Comme ça, on pourrait continuer longtemps, car des images fortes d'influence et fortes tout court, **Le Cinquième Elément** semble en recéler beaucoup. Entre des teintes blêmes et des rouges saturés, des bleus électriques et du pavé luisant. Pour en juger, faudrait voir le film. Mission impossible autrement dit ! Luc Besson n'y tient pas. A la presse, il impose le silence radar. La presse réduite à toutes les suppositions, aux rumeurs. «*Il paraîtrait que ça raconte l'histoire d'un chauffeur de taxi qui, par hasard, se retrouve au centre d'une guerre entre des aliens et le Diable*» murmure-t-on dans quelques rédactions. Insondable mystère.

Que raconte donc **Le Cinquième Elément** ? Est-ce Nikita dans le futur ? Est-ce Léon dans l'espace, ou encore des dauphins égarés dans la quatrième dimension ? Pas du tout. Il y est question d'un certain Zorg (Gary Oldman), un vilain classieux. De belles fringues, une grosse mèche au sommet d'un crâne rasé... Zorg ne défile cependant pas pour Jean-Paul Gaultier, par ailleurs responsable des costumes du film. Zorg voudrait soumettre le monde. C'est une sorte de mercenaire, un type ordinaire que Satan lui-même recrute pour prendre possession du monde et, ensuite, le détruire. Fana de technologie et d'armement sophistiqué, Zorg serait une marionnette entre les mains du Malin. Il aurait même une conscience, matérialisée sous la forme d'une comédienne, Yolanda Garza. Il aurait aussi un lieutenant plus proche, plus zélé que les autres.
Et Bruce Willis dans cette histoire ? Il serait, toujours au conditionnel, un modeste chauffeur de taxi dans cette société future à la **Blade Runner**, en l'an 2300 plus précisément. Son nom : Korben. Caractéristiques premières : râleur, irritable. Modeste au point de vivre, comme l'immense majorité de ses contemporains, dans un minuscule appartement cubique. L'espace vital minimal. Et que lui arrive-t-il, à ce brave prolétaire ? Des ennuis. Il devient malgré lui un pivot dans la guerre que mène une civilisation extraterrestre contre les forces du diabolique Zorg. Pourquoi cet enjeu ? D'après quelques informations, Korben aurait d'incroyables pouvoirs psychiques, la capacité d'utiliser son cerveau comme une arme extrêmement puissante. Déterminant dans le conflit. Quoiqu'il en soit, Bruce Willis ne demande pas des mois pour réfléchir au scénario que lui propose Luc Besson. Besson qui, au départ, n'envisage pas une star en haut de l'affiche. Trop chère, elle prendrait son cachet sur les décors, les effets spéciaux. Mais Bruce Willis n'appartient à pas à cette catégorie de star. Quand il y a de l'oseille à prendre, il la prend volontiers. Sur **Une Journée en Enfer** par exemple. Quand le projet touche sa fibre sensible, le motive vraiment, il ne réagit plus comme un tiroir-caisse. Comme sur **L'Armée des 12 Singes**.
En fait, la rencontre Luc Besson-Bruce Willis se produit presque par hasard. Au téléphone dans les bureaux de la *Columbia*, après qu'ils se soient croisés une première fois chez *Warner*. Les deux hommes renouent, conviennent de se voir à New York. Le cinéaste français file le scénario du **Cinquième Elément** à la star américaine. Deux heures plus tard, Bruce Willis manifeste son enthousiasme. Il dit oui et, du coup, le projet, depuis un moment sur une voie de garage, s'ébranle. Deux ans et demi que Luc Besson faisait la tournée d'hollywood, en quête du soutien logistique d'un studio !
Ce soutien, il l'obtient en quelques minutes de la *Columbia*, confortée par la présence à bord de Bruce Willis. Une garantie au box-office. Il en faut car **Le Cinquième Elément** coûte cher. Autour de 80 millions de dollars, investis en grande partie par *Gaumont*, société française de production qui suit Luc Besson depuis ses débuts, depuis **Le Dernier Combat** en 1983.

■ Korben (Bruce Willis) : un chauffeur de taxi doué de pouvoirs psychiques inouïs ? ■

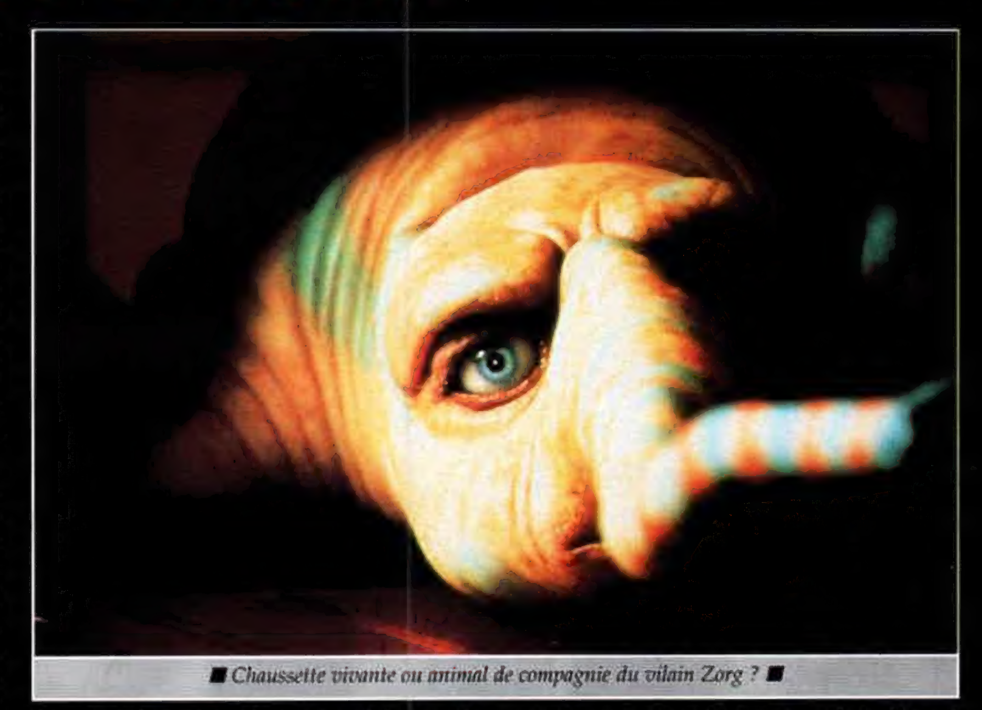
Luc Besson a seize ans lorsqu'il pense pour la première fois au **Cinquième Elément**. D'abord dans sa chambre à Coulommiers, depuis laquelle il rêve à **La Guerre des Etoiles** qu'il vient de découvrir, aux bandes dessinées de Mœbius et de Mézières publiées dans la revue *Métal Hurlant*... C'est d'ailleurs à Mœbius et Mézières qu'il confie, près de vingt ans après, une part du design du film, les aliens Mangalore. De véritables bouledogues humanoïdes. Avec **Métal Hurlant**, le film cette fois-ci, **Le Cinquième Elément** entretient un autre point commun. Selon un internaute bien informé, le film de Luc Besson serait une adaptation officieuse du premier sketch. Les deux histoires présentent effectivement des similitudes frappantes. Dans **Métal Hurlant**, il est également question de Harry, un chauffeur de taxi qui, en 2031, sauve une jeune femme en possession du Loch-Nar, une sorte de Saint-Graal sous forme de sphère lumineuse et que convoite Rudnik, un méchant à l'ambition démesurée... Le Loch-Nar ne serait-il pas le fameux **Cinquième Elément** ? L'esprit qui viendrait s'ajouter au feu, à la terre, à l'eau et à l'air. A la matière. De grandes chances que ce soit le cas. La Force de la trilogie **Star Wars** n'est peut-être pas très loin non plus...


■ Zorg (Gary Oldman) : un méchant téléguidé par Satan ? ■

En 1977, Luc Besson écrit donc un premier jet de 200 pages du **Cinquième Elément**. A deux doigts sur une antique machine à écrire. Direction : la poubelle ! Il remet ça dans une deuxième version de 200 autres pages. Le projet se titre alors **Zaltman Bléros**. Il raconte comment, au 23ème siècle, son héros gagne un fabuleux voyage. Au Club Med des Maldives où son père gagne sa croûte ? Non, à travers plusieurs galaxies ! Durant cette odyssée, le héros rencontre les Bléros, des extraterrestres qui pensent plus qu'ils n'agissent...
Luc Besson l'avoue aujourd'hui. De **Zaltman Bléros**, il ne subsiste plus grand-chose dans **Le Cinquième Elément**. Tout au plus quelques bribes, quelques décors et ambiances. A dire vrai, son scénario, il ne compte pas en faire un film. Il l'oublie jusqu'au **Grand Bleu**, sur le tournage duquel il engage un scénariste. D'après les confidences de Luc Besson, les descriptions épiques et quelques notes, celui-ci reçoit pour mission de rédiger un scénar qui se tienne. Résultat des courses : la cata ! Besson congédie la navrante recrue. De toute manière, il se sent un rien trop «vert» pour affronter un projet de cette envergure. Malgré le triomphe du **Grand Bleu**, il lui faut encore affirmer son style, sa personnalité. Imposer son nom sur le marché international. C'est chose faite après **Nikita** et **Léon**. **Léon** qu'il écrit en trente jours et tourne au terme d'une pré-production réduite à deux mois. Il était alors en pleine préparation du **Cinquième Elément**, au stade des négociations avec la puissante *Warner Bros*. *Warner* qui mégote (le première estimation de budget se monte tout de même à 140 millions de dollars !), *Warner* qui suggère une suite emballée ■ ■ ■

■ ■ ■ directement après l'original si le public répond présent...
C'est finalement chez *Columbia* que Luc Besson et son producteur, Patrice Ledoux, posent leurs valises. Pas de hasard dans ce business : *Columbia* vient de distribuer avec succès **Léon** aux Etats-Unis. Et Luc Besson peut alors finaliser l'écriture du **Cinquième Elément**, en association avec Robert Mark Kamen, scénariste notamment des trois premiers **Karaté Kid**, de **L'Arme Fatale 3**, des **Vendanges de Feu** avec Keanu Reeves. Un pro comme on dit. Il parvient à compresser le pavé **Le Cinquième Elément** en un manuscrit raisonnable de 120 pages. Enfin, ça ne nous en dit guère plus sur le film. Un film dont le tournage se déroule dans le plus grand secret sur les plateaux gigantesques des studios Pinewood, fief des **James Bond**.

Sécurité maximale dans les studios de Pinewood. Les téléphones cellulaires sont prohibés, le plus modeste technicien porte un badge orné de sa photo, les nouvelles têtes sont dévisagées comme les agents du KGB regardaient les suspects durant la Guerre Froide... Le degré de paranoïa grimpe encore d'un cran après quelques clichés minables, pris au polaroïd et publiés dans le magazine anglais *Sun*. Après ça, plus rien ne filtre. A moins d'un mois de la sortie du film, le secret tient toujours. Fermement. Pas l'ombre d'un dossier de presse pour lever quelques voiles sur le script. Pour recueillir quelques précieux propos de Luc Besson, de son équipe, de ses interprètes. Evidemment, pas de photos officiellement remises à la presse, à l'exception du privilégié *Première*, confrère et ami avec qui Luc Besson entretient des rapports on ne peut plus cordiaux. Jaloux ? Bien oui. Mais, à priori, *Première* n'en sait guère plus que nous sur ce **Cinquième Elément**.


■ *Chaussette vivante ou animal de compagnie du vilain Zorg ?* ■

On sait également que les effets spéciaux optiques sont l'œuvre de *Digital Domain*, la société d'effets spéciaux de James Cameron. Que les effets spéciaux d'ordre mécanique sont à la charge de Nick Allder, vétéran compétent d'**Alien** et de **L'Empire Contre-Attaque**. Que Luke Perry et Matthieu Kassovitz fréquentent la distribution. Une certaine Milla Jovovich aussi, après que le mannequin suédois Emma Sjöberg (16 ans) ait d'abord été envisagée. Top model russe, Milla Jovovich interprète une «femme d'origine mystérieuse» répondant au nom de Le-Eluu et parlant une langue que personne ne parvient à identifier. On sait encore que **Le Cinquième Elément** s'ouvre par une séquence située dans l'Egypte de 1914, scène où apparaît Luke Perry. On sait aussi que Eric Serra compose la musique du film. Mais est-ce vraiment une surprise ? Vous en saurez nettement plus dès le 7 mai prochain.

■ Marc TOULLEC ■

■ *Father Cornelius (Ian Holm) : dangereux repris de justice ou passager clandestin ?* ■



■ Un Mangalore : ami ou ennemi ? ■

■ 2030 : l'année de tous les dangers ? ■

Comme la série des sixties, le BATMAN nouveau abat la carte de la farce psyché. Let's party !



■ *Echappé de l'hôpital d'***Urgences***, George Clooney fait un détour par Gotham City : le nouveau Batman est arrivé !* ■

BATMAN & ROBIN

Ça bouge à Gotham City ! Valse des acteurs portant le masque du Dark Knight, association de malfaiteurs entre un vilain glaçon et une belle plante vénéneuse, arrivée d'une fille très Bat pour épauler le Dynamic Duo... On ne change pourtant pas une formule qui gagne. Avec Joel Schumacher toujours aux commandes, BATMAN & ROBIN ne renie pas, bien au contraire, le virage psyché-mauvais délire amorcé avec BATMAN FOREVER. Mais la présence de George Clooney en Justicier de Gotham, et d'Arnold Schwarzenegger en Mr Freeze - son premier rôle de méchant depuis TERMINATOR ! - promet un affrontement aussi drôle que titanesque...

Batman, es-tu là ? Les chiffres de **Batman Forever** aux Etats-Unis, 184 millions de dollars, soit le meilleur score de 1995, constituent un bon coup pour le producteur *Warner*, mais un mauvais pour le Caped Crusader. Le mythe recréé puis abandonné par Tim Burton est tombé entre les mains du champion du box-office Joel Schumacher, devenant une espèce de foire commerciale autrement plus rentable, une recette aux ingrédients interchangeables. A commencer par Batman lui-même, héros aux multiples visages souffrant forcément de troubles de la personnalité. Qui se souvient encore de Val Kilmer dans **Batman Forever** ? Trous de mémoire, à l'échelle et de l'interprétation et du traitement du personnage. Selon les témoignages des gens ayant travaillé avec lui, Kilmer est imbuvable : sur **Batman Forever**, il vire quatre chauffeurs en trois jours, provoque des clash réguliers avec la co-star Jim Carrey, fait sortir de sa réserve Schumacher lui-même, dont le talent est moins dans la réalisation que dans son aptitude à organiser des tournages dans une ambiance saine, chaleureuse et décontractée, ceci quelle que soit la pression qui pèse sur ses épaules. Rembarré par Marlon Brando sur **L'Ile du Dr Moreau** pour son manque de professionnalisme et son incapacité à retenir plus de trois lignes de dialogues, Kilmer a pourtant signé pour deux **Batman**. Le premier lui a rapporté deux millions de dollars, des broutilles en comparaison des recettes mondiales du film, et surtout un cachet largement inférieur à celui de Jim Carrey. Car la série des **Batman** a ceci de particulier qu'elle octroie des salaires princiers aux vilains et laisse le pourboire à son héros : Jack Nicholson en Joker, Jim Carrey en Riddler et aujourd'hui Arnold Schwarzenegger en Mr Freeze se remplissent les poches en complotant contre la population de Gotham City, pendant que Batman joue les smicards de l'anti-crime Pas sérieux ! Seul **Batman le Défi** a réussi à préserver l'équilibre financier entre les adversaires, Batman, Catwoman et le Pingouin. Le résultat de cette économie est à l'écran . un chef-d'œuvre. Mais déjà à l'époque Michael Keaton avait dû se faire prier pour enfiler à nouveau la cape du Justicier, ne voulant pas être catalogué «acteur de comic-book» et blessé que le studio ne lui reconnaisse pas une part dans le succès du **Batman** de 89, avec révision des émoluments qui doit logiquement s'ensuivre. C'est ainsi, les **Batman** se construisent sur le dos de son héros : on lui vole la vedette, on lui adjoint un ou plusieurs partenaires alors qu'il rêve d'agir seul comme une star, on le paye mal, et pour finir, on le remplace s'il se plaint. Un univers vraiment impitoyable !


■ *Le tank réfrigérant du Dr Freeze : entre* Mad Max *et* Les Voitures qui ont Mangé Paris *!* ■

Les points d'interrogation sur le futur visage de Batman commencent à se dessiner lorsque Val Kilmer, alléché par les six millions de dollars offerts par *Paramount*, accepte d'interpréter Simon Templar dans l'adaptation de la célèbre série d'après Leslie Charteris, *Le Saint*. *Warner* s'inquiète rapidement, constatant que Val Kilmer ne garantit pas que le tournage du **Saint**, prévu en mars 1996, sera terminé en août pour le début des prises de vues de **Batman & Robin**. Les agents de l'acteur, de leur côté, essaient de jouer sur les deux tableaux de la manière forte, en imposant des modifications dans le calendrier aux responsables de *Warner*, ce qui a le don d'exaspérer ces derniers. Il semblerait en fait que Val Kilmer n'ait jamais eu l'intention d'honorer son contrat, et se serait contenté d'attendre que la situation pourrisse d'elle-même afin de le briser. Ce qui, finalement, satisfait tout le monde : et Joel Schumacher, et les producteurs qui n'ont plus à lutter contre les caprices de Kilmer. Outre une augmentation, sa participation éventuelle à **Batman & Robin** passait par l'arrivée au scénario de son ami Robert Towne.
Pour remplacer Val Kilmer, les responsables de *Warner* ne vont pas chercher bien loin. Ils se tournent vers leur dépar- ■ ■ ■



■ Robin (Chris O'Donnell), Batgirl (Alicia Silverstone) et Batman : le sommet des super-héros ■

■ ■ ■ tement télévision et voient immédiatement en George Clooney l'homme qu'il leur faut (1). Star de la série *Urgences* où il personnifie le dragueur impénitent Dr Ross, malfrat en délicatesse avec des vampires dans **Une Nuit en Enfer**, tombeur de Michelle Pfeiffer dans la comédie romantique (et crispante !) **Un Jour Parfait**, George Clooney a l'avantage de faire partie de la maison *Warner* et d'être disponible jusqu'à l'automne 96, avant de renfiler la blouse blanche et de manier le scalpel pour une nouvelle saison. Il se voit proposer un contrat de 25 millions de dollars portant sur trois films, ce qui devrait l'amener très logiquement à tourner au moins un autre **Batman** que celui-ci. Plus sympa, plus cool, plus en fait dans l'esprit Rave Party instauré par Schumacher dans la série, Clooney ne semble pas souffrir de la comparaison d'avec son principal adversaire, le réfrigérant Mr Freeze interprété par Schwarzenegger pour la modeste somme de 25 millions de dollars (beaucoup d'argent qu'on ne verra donc pas à l'écran, à moins que le réalisateur filme jusqu'aux poils du nez de la mega-star). Un pactole qu'Arnold justifie simplement : *«Mr Freeze est la rencontre entre le Terminator et le Refrigerator ! Je devais porter une armure de 30 kilos, plus un réservoir de glace de 15 kilos sur les épaules. Globalement, j'avais deux fois plus de problèmes que George Clooney ou Chris O'Donnell !»*. Ce à quoi les interprètes de Batman et Robin répliquent par : *«Globalement, cela aurait été parfait si, en retour, on avait été payé la moitié de ce qu'il a touché !»*.

Sur la série, les histoires de salaire sont inépuisables, comme les problèmes liés aux costumes. *«Vous vous êtes déjà baladé toute la journée, habillé des pieds à la tête d'une combinaison de latex ?»* demande George Clooney. A moins d'être super-héros hollywoodien ou fétichiste SM, peu de chance. *«Ce costume, on devrait l'appeler le «régime Batman». A l'intérieur, on n'entend rien, on étouffe, on suffoque. Et même complètement déshydraté, mieux vaut ne pas trop boire pour éviter les corvées de petit coin»*. Eh oui, les super-héros en action n'ont pas le temps de se soulager la vessie : c'est pour ça qu'ils portent des combinaisons moulantes et intégrales. *«Sur* ***Un Jour Parfait****, puisque j'avais comme partenaire Catwoman en personne, j'ai demandé à Michelle Pfeiffer si elle avait des trucs pour s'extraire facilement de son costume. Elle m'a répondu qu'il fallait que j'insiste pour obtenir une «issue de secours». J'ai cru qu'elle plaisantait, ah, ah ! Ben elle ne plaisantait pas»*, ajoute George Clooney, dont l'apprentissage du métier de Justicier de Gotham passe également par une requête spéciale auprès de Joel Schumacher. *«George voulait un tout nouveau costume»*, se souvient le réalisateur. *«Il disait à tout le monde que celui porté par Val Kilmer sur* ***Batman Forever*** *lui allait comme un gant, sauf le protège-sexe qui, lui, devait être beaucoup plus grand»*. Le nouveau Batman ne se contentera pas d'avoir un solide sens de l'humour, il sera donc aussi sévèrement burné !

«Nous avons essayé de nous éloigner de la noirceur qui pouvait imprégner les trois premiers films», avoue Clooney. *«C'est vrai quoi, quand on y réfléchit bien, Batman n'a pas une vie aussi dure que ça : il est plein aux as, il tombe rien que des top-models et en plus il a une voiture très cool. Pas de quoi déprimer»*. Apportant au Caped Crusader une double couche de décontraction et d'insolence, Clooney doit malgré tout lutter contre la résurgence de ses antécédents professionnels pour des raisons de crédibilité minimum. *«Quand nous tournions une scène où un personnage est blessé»*, explique Schumacher, *«je voyais parfois George regarder la victime comme s'il était dans* ***Urgences****, ambiance «bouge pas mon gars, je vais t'arranger ça». Il fallait le rappeler à l'ordre»*. ■ ■ ■

■ George Clooney tombe le masque pour interpréter un Bruce Wayne très charmeur ■

Mr FREEZE
le mauvais glaçon

Histoire de calmer les mauvais esprits, précisons pour commencer que notre Mr Freeze n'a rien à voir avec le glaçon à sucer (parfumé au coca ou au citron) que l'on trouve dès le début de l'été dans toutes les bonnes boulangeries. Non, notre Mr Freeze apparaît en fait pour la première fois en février 1959 dans les pages de «Batman» n°121. A l'époque, il répond au peu redoutable patronyme de Mr. Zero. Sans vouloir lui manquer de respect, c'est alors un malfrat assez crétin qui cherche vainement à terroriser le bon peuple de Gotham à l'aide d'un tromblon soufflant alternativement le chaud et le froid. Mais l'expérience tourne mal et Zero, exposé à sa substance gelante, doit vivre désormais dans un environnement polaire. Après cette glaçante défaite, Zero est rebaptisé Mr. Freeze et s'impose comme l'un des méchants les plus fameux de la saga, après que la série TV de 1966 en ait fait une star. Il est alors successivement interprété par rien moins que George Sanders, Elli Wallach et le réalisateur Otto Preminger, dont on raconte qu'il avait supplié les producteurs de lui donner le rôle, ses enfants le menaçant de le jeter à la rue s'il n'apparaissait pas dans la série.



■ Dr Freeze (Arnold Schwarzenegger) : il congèle tout ce qui bouge ■

Assez basique (il veut simplement congeler tout ce qui bouge), Mr Freeze prend toute sa dimension tragique dans ***Batman La Série Animée***, très exactement dans l'épisode **Amour on Ice** de Bruce Timm et Paul Dini. Il devient alors un scientifique ivre de vengeance, condamné à vivre dans une combinaison cryogénique (sublimement designée par Mike Mignola) à la suite d'une expérience sabotée par un businessman mafieux. Idée géniale, ce méchant à sang froid vit un drame terrible : il ne cherche en fait qu'à sauver sa compagne, la ballerine Nora, qu'il a installée dans une grange de glace afin de trouver un remède à la maladie incurable qui la ronge. C'est de cette version du personnage que s'inspire le Mr. Freeze de **Batman & Robin**. Alors que l'on avait longtemps parlé de Patrick Stewart pour le rôle (le capitaine Picard en roi du surgelé, voilà une belle idée), c'est finalement Arnold Schwarzenegger qui incarnera le sorbet humain, tandis que la jolie Nora sera interprétée par la top model Vendella. Souhaitons donc que Mr Freeze conserve ici jusqu'au bout la profondeur amenée par Bruce Timm et Dini, même si on peut penser (redouter ?) que le personnage rendra probablement un hommage grandiloquent à ses glorieux aînés du feuilleton des sixties. Voilà qui ferait presque froid dans le dos...

BATGIRL
la saga des femmes chauves-souris

Au milieu des années 50, les auteurs de bandes dessinées US, désireux de ne pas froisser les censeurs du «comics code», transforment leurs justiciers costumés en rassurants chefs de famille. Batman, régulièrement visé pour sa violence et la soit-disant ambiguïté de ses rapports avec Robin doit se mettre au goût du jour. Après l'avoir affublé un temps d'un compagnon canin (Ace le Bat-corniaud, la version Gotham de Krypto, le toutou de Superman), les scénaristes installent donc en juillet 1956 le personnage de Batwoman, dans le «Detective Comics» n°233. Sous le masque de la Girl Gangbuster se cache Kathy Kane, une ancienne artiste de cirque retirée à la suite d'un héritage et qui, pour tromper l'ennui, s'est reconvertie en justicière de la nuit. Sanglée dans un hideux costume jaune et rouge, la coquette trimballe quelques gadgets idiots dans un sac à main et va même jusqu'à construire sa propre batcave ! On touche définitivement le fond en avril 61, quand la donzelle est rejointe par sa nièce, Betty, qui joue un temps la «Robinette» à ses côtés sous le patronyme de... Batgirl.
Comme on pouvait s'en douter, les deux gourdes - qui chevauchent de jolies pétrolettes bariolées - ne convaincront jamais le lectorat (majoritairement mâle) de la série et passent à la trappe dès 1964. La suite est cruelle : Batwoman tente un timide come-back treize ans plus tard, juste le temps... d'être piétinée par un éléphant ! Quant à Betty Kane, la première Batgirl, elle sombre doucement dans les limbes et, rebaptisée Flamebird, joue les utilités au sein de l'équipe «Teen Titans»...



Batgirl (Alicia Silverstone) : à part Robin, qui en voudrait ?

Plus populaire que ces brouillons inutiles, la seconde Batgirl, celle que tout le monde connaît, apparaît dans la série TV Batman en 1966 sous l'impulsion des producteurs qui veulent séduire les petites filles, un peu oubliées jusque là. Campée par l'aérodynamique Yvonne Craig, impeccablement moulée dans une version féminisée du costume du Dark Knight, Batgirl devient un personnage adoré de tous. Elle apparaît en bande dessiné dans le strip quotidien du «Batman», puis plus officiellement dans «Detective Comics» n°359 en janvier 1967. On apprend dès cet épisode qu'elle est en fait Barbara Gordon, la fille du plus «Bat» commissaire de Gotham. Bien installée dans la série, elle connaît cependant un destin tragique. Fusillée à bout portant par le Joker dans le roman graphique «The Killing Joke» de Moore et Bolland en 1988, elle est désormais paralysée. Elle continue pourtant à combattre le crime, reconvertie aujourd'hui en expert informatique. Dans **Batman & Robin**, Batgirl est interprétée par la dodue Alicia Silverstone et s'éloigne du personnage d'origine : elle sera cette fois Barbara Wilson, une protégée d'Alfred. Allons bon...

POISON IVY
la fleur du mal

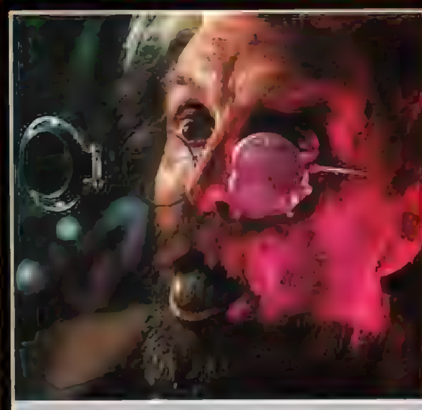
Vénéneuse et sexy, la troublante Poison Ivy naît en 1966 dans «Batman» n°181. Botaniste de renom, Pamela Lillian Isley est trahie par un de ses sbires alors qu'elle participe à un cambriolage et finit empoisonnée par de mystérieuses herbes égyptiennes. Curieusement, elle survit à ce terrible traitement et développe même un étrange pouvoir : elle est désormais immunisée contre tous les poisons. Criminelle avisée maîtrisant les substances toxiques, Ivy a pourtant bien du mal à trouver sa place dans l'univers du Batman. Moins cruelle que le Joker, son sex-appeal est un peu effacé par celui de l'indétrônable Catwoman et elle doit donc se résoudre à devenir une figurante de luxe au sein d'organisations criminelles comme The 100, The Injustice Gang of The World, The Secret Society of Villains ou encore l'amusant Suicide Squad. Passionnant visiblement peu les scénaristes, elle devient même un temps une sorte de mercenaire.



Poison Ivy (Uma Thurman) : ses baisers ne sont pas à la chlorophylle !

Il faut en fait attendre ***Batman : La Série Animée***, ainsi que le comic book inspiré par celle-ci pour voir Poison s'imposer réellement. Joliment ré-interprétée par Bruce Timm et son équipe, la belle plante carnivore devient dans le cartoon une écolo cinglée ultra-sexuée, une croqueuse d'hommes cynique, distribuant des baisers empoisonnés à ses victimes très consentantes. Idée amusante, Ivy partage sa couche avec la bondissante Harley Quinn, ex-compagne du Joker inventée par Timm, ce qui donne lieu à de très réjouissantes saynètes dans lesquelles le «saphic-duo» ligote en gloussant des machos imbéciles. Revenue au premier plan, la grande prêtresse végétale est aujourd'hui l'une des «vilaines» favorites du public, grâce notamment au travail du dessinateur Tim Sale, qui l'a récemment métamorphosée en une sylphide quasi-lovecraftienne, étouffant ses victimes dans ses tentacules de lierre. Parions que **Batman & Robin** ne jouera hélas pas sur ce terrain, et souhaitons bonne chance à Uma Thurman qui a la lourde tâche de rendre crédible la plus belle fleur de Gotham. Wait and see...

BANE
le Santo de Gotham



L'affreux Bane (Jeep Swanson), avant sa métamorphose en super-catcheur

Création récente (il est apparu pour la première fois dans la mini-série *The Vengeance of Bane* en janvier 93) ce vilain viandeux a passé 30 ans dans les geôles d'une république des Caraïbes, pour des crimes qui auraient été en fait commis par son père. Ces tragiques événements en ont fait un affreux cinglé, qui gonflé par un cocktail de stéroïdes surpuissants est devenu une sorte de super catcheur masqué, attaché (air connu) à la destruction du Batman. Il a bien failli y parvenir, allant jusqu'à briser les vertèbres du chevalier de Gotham, employant parallèlement Catwoman tout en essayant de la tuer, quand il ne libère pas tous les cinglés de l'asile d'Arkham. Heureusement, ce méchant redoutable et sans scrupule a connu depuis un châtiment exemplaire. Campé dans **Batman & Robin** par le catcheur Jeep Swanson, connu par les amateurs sous le patronyme de Jeep The Mercenary, Bane devrait se cantonner au rôle d'un simple allié de Poison Ivy. Il mériterait mieux...

JULIE MADISON
l'éphémère fiancée

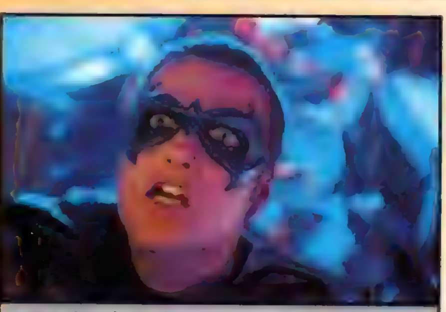
Riche, séduisant et bien élevé, Bruce Wayne a toujours eu de nombreuses aventures féminines. Les spectateurs n'ont pas oublié Vicky Vale, interprétée dans le premier **Batman** de Tim Burton en 1989 par Kim Basinger, et qui apparut dans «Batman» n°49 en 1948. La légende veut que la jolie journaliste (rousse dans le comic book) ait été inspirée par une jeune starlette qu'avait rencontrée Bob Kane, et qui n'était autre que... Marylin Monroe ! Mais bien avant cette exquise personne, Wayne eut une autre fiancée officielle, la jolie Julie Madison, qui fut en fait la toute première amante du justicier de Gotham. Elle apparut dans le «Detective Comics» n°31 en 1939. Interprétée par Elle Mac Pherson dans **Batman & Robin**, Julie fut abandonnée dans la saga par le Batman en 1945, pour être remplacée brièvement par une autre poupée, Linda Page. Mais comment fait-il !?!



Julie Madison (Elle Mac Pherson) : la nouvelle conquête de Bruce Wayne

■■■ Sidekick de Batman, Robin, alias Dick Grayson, reprend également du service. Son costume est légèrement modifié (entre Rambo pour les pectoraux, Mad Max pour le cuir, et **La Fièvre du Samedi Soir** pour l'ensemble), il conduit une grosse moto, et a enlevé sa boucle d'oreille. *«En apprenant que je porterai un bijou dans **Batman Forever**, ma mère a failli avoir une crise cardiaque»* se souvient Chris O'Donnell, dont l'arrivée du personnage avait largement contribué à la révision ouvertement bisexuelle du mythe. **Batman & Robin** met apparemment la pédale douce sur le sujet, encore que les costumes et les décors se situent entre la soirée costumée au Macumba Club et la Cérémonie des Hot d'Or.
De plus, l'injection de Batgirl devrait calmer la libido des protagonistes. Malgré tous les efforts des designers pour la rendre sexuellement attractive, Batgirl ressemble au finish davantage à la vilaine cousine ou à la grande sœur au physique ingrat. En résumé, elle fout un peu la honte. Longtemps en concurrence avec d'autres actrices pour s'emparer du rôle (notamment Julia Roberts), parce qu'elle n'arrivait pas à rentrer dans son costume, Alicia Silverstone (**Clueless**) dut suivre un régime draconien. Son contrat incluait d'ailleurs une clause parfaitement claire, permettant à *Warner* de la renvoyer si elle n'avait pas perdu dix kilos à la date des premières prises de vues ! Batgirl aura donc bien du mal à faire oublier Catwoman, laquelle, selon des rumeurs persistantes, aurait une courte scène dans **Batman & Robin**. Tim Burton ayant apparemment abandonné définitivement l'idée d'un long métrage centré sur les aventures de la femme-chat, Michelle Pfeiffer et *Warner* auraient conjointement décidé de solder leurs comptes - l'actrice avait signé pour deux films - avec cette apparition surprise.
Côté méchants, Mr Freeze (2) trouve une alliée inattendue en la personne de Poison Ivy, la plus belle plante de Gotham City. Tout comme Freeze, Poison Ivy n'a pas toujours été une supervilaine. *«Avant, elle s'appelait Pamela Isley»* explique son interprète Uma Thurman (**Mad Dog and Glory**). *«C'était une botaniste un peu folle, excentrique, qui passait le plus clair de son temps à travailler en négligeant sa féminité. Après un accident dans la jungle, elle devient Poison Ivy, une empoisonneuse sexuelle au pouvoir de séduction énorme ! Elle est tellement attachée aux problèmes concernant la nature qu'elle essaie de croiser des plantes avec des animaux, pour créer une race hybride capable de s'opposer violemment aux crimes contre l'environnement»*. Son repaire, une immense serre où ses disciples joue les Tarzan et Jane accrochés à des lianes, contraste habilement avec celui de Mr Freeze, le Musée d'Histoire Naturelle de Gotham transformé en gigantesque frigidaire, en palais des glaces. Pas de surprise cependant, les plateaux sont saturés de couleurs pour faire style années 60, et tout comme dans **Batman Forever**, il y a de fortes chances pour qu'on n'y voit goutte.
Avec un «scénario» réduit aux seules motivations des personnages (Mr Freeze et Poison Ivy en veulent au monde entier, le Dynamic Trio fait barrage), **Batman & Robin** cherchera à se rattraper sur les morceaux de bravoure : match de hockey épique dans la simili patinoire de Freeze, poursuite en Batmobile non pas dans les rues mais sur les toits de Gotham, dégâts divers occasionnés par Freeze aux commandes de son tanker... Excitant. Reste à souhaiter, malgré l'orientation artistiquement douteuse donnée à la série, que **Batman & Robin** soit à **Batman Forever** ce que **Batman le Défi** est à **Batman** : un pas de géant, une révolution, une divine surprise.


■ Gotham City et ses immenses statues immortalisées par Tim Burton au début de la série ■


■ Robin, le fidèle compagnon du Justicier de Gotham, a enlevé sa boucle d'oreille ■


■ Arnold Schwarzenegger : pour sauver sa femme, le bagnard ira jusqu'à se transformer en Dr Freeze ■

■ **Vincent GUIGNEBERT**
et **Julien CARBON** (encadrés) ■

(1) En fait, quelques acteurs furent envisagés, dont certains firent même des tests. Parmi eux, David Duchovny : *«J'assurais bien dans le costume, mais Batman aurait eu un trop gros pif !»*, plaisante à peine le Fox Mulder d'***Aux Frontières du Réel***.

(2) Lorsque la participation d'Arnold Schwarzenegger à **Batman & Robin** dépendait encore des dates de tournage du **Starship Troopers** de Paul Verhoeven (où il devait tenir le rôle principal), Sylvester Stallone fit savoir assez lourdement que, si on avait besoin de lui, il endosserait bien la panoplie de Freeze !

Sortie prévue sur les écrans français le 9 juillet prochain.



■ Le Dr Freeze et son gros tromblon : un rayon réfrigérant qui emprisonne sa victime dans un glaçon ! ■

■ Batman dans le repaire du Dr Freeze : cette fusée camoufle sans doute un plan diabolique ■

Un super-héros moderne et torturé qui mange au même râtelier que Batman...

SPAWN

Après un séjour en enfer, un ex-assassin gouvernemental se transforme en Spawn, dernier rejeton d'une longue lignée de super-héros. Personnage torturé, hésitant entre le Bien et le Mal, Spawn pourrait bien créer la surprise dans cette production NEW LINE très attendue...

Si l'on s'en tient aux récents succès de **The Crow** et **The Mask**, lesquels sont passés du statut de petit comics indépendant, uniquement reconnu par une poignée de fans, à celui de film très rentable, rien d'étonnant à ce que les studios hollywoodiens manifestent un intérêt grandissant pour les super-héros. Une course à l'acquisition des droits qui prend des envergures de ruée vers l'or et relance la concurrence entre les différentes maisons de production. Les principaux intéressés : *Warner*, qui développe actuellement deux projets provenant de chez *D.C.* («Steel», une réplique de Superman, et «Death : the High Cost of Living»), et *New Line* qui se concentre sur les indépendants («Avengelyne», «Badrock») en passant par *Marvel* («Venom»).

Créé il y a cinq ans par Todd McFarlane après sa rupture de contrat avec *Marvel*, Spawn est Al Simmons, assassin du gouvernement supprimé par ses employeurs, qui fait ainsi un passage par la case enfer. Cinq ans plus tard, il réapparaît pour découvrir que sa femme s'est remariée avec son meilleur ami, Terry Fitzgerald, et que de leur union est née une petite fille, Cyan. Sombrant peu à peu dans la folie, il se retire dans son antre, une ruelle peuplée de clochards qui lui vouent un véritable culte. En combat perpétuel avec lui-même afin d'annihiler ses mauvais instincts, Spawn n'est pas un super-héros typique. Loyal, défenseur de la veuve et de l'orphelin, il peut aussi se transformer en véritable psychopathe, impitoyable et même sadique. Le film de 40 millions de dollars financé par *New Line* et écrit par Alan McElroy, promet de retenir les grandes lignes des origines et du caractère du personnage, tout en le projetant en plein milieu d'une intrigue propre aux films d'espionnage. Pourchassé par le Clown, un de ses semblables capable de se transformer en créature sanguinaire appelée le Violator, Spawn trouve en la personne énigmatique de Cagliostro un véritable mentor. Si le Clown aimerait bien voir Spawn se laisser dominer par le côté obscur de sa personnalité, Cagliostro entreprend d'atténuer ses angoisses et de lui apprendre à maîtriser ses nouveaux pouvoirs, un costume possédant une vie autonome, pour les mettre au service du Bien. Mais le temps presse, car Jason Wynn, secondé par le Clown, s'est mis en tête de détruire la Terre à l'aide d'une puissante arme chimique...

C'est Mark Dippe, un ancien artisan d'*ILM* ayant collaboré à **Terminator 2** et **Jurassic Park**, qui se retrouve aux commandes de **Spawn** et de ses quelque 150 plans d'effets spéciaux, dont trois minutes se déroulant dans un enfer entièrement créé par ordinateur. *ILM*, sous la direction de Steve «Spaz» Williams et Christian Kubsch, réalise ce décor en images de synthèse, donne vie au costume de Spawn et orchestre la transformation du Clown en Violator, immonde et squelettique créature de cinq mètres de haut. Pour réaliser les maquillages et autres créatures du film, les trois bricoleurs de *KNB* (Robert Kurtzman, Greg Nicotero & Howard Berger) répondent à l'appel. «*Ils ont construit le costume de Spawn, ainsi que les différentes étapes qui marquent l'évolution de son maquillage facial. ILM s'est ensuite occupé de donner au costume l'autonomie qu'il possède dans le comics*» résume le producteur Clint Goldman, lui aussi ancien associé d'*ILM*. Un Violator grandeur nature et le costume du clown, une combinaison de taille XXXL à laquelle s'ajoutent quelques maquillages supplémentaires pour donner à l'acteur une apparence boulimique, complètent la collaboration de *KNB* au film.



■ *Spawn (Michael Jai White), alias Al Simmons : un super-héros de la nouvelle génération* ■

■ Jason Wynn (Martin Sheen) : un ripoux à la direction de la CIA ■

Todd McFarlane, producteur exécutif, a suivi l'évolution de **Spawn** de très près, n'hésitant pas à accorder toute sa confiance aux nombreux nouveaux venus qui ont participé au film. *«Pour l'interprète du héros, je ne voulais pas d'un comédien qui jouerait le rôle d'Al Simmons puis laisserait sa place à un cascadeur dans les scènes impliquant Spawn. Il était indispensable de trouver un acteur capable de se fondre dans les deux facettes du personnage»* déclare son créateur. C'est Michael Jai White, surtout connu pour avoir incarné Mike Tyson dans un téléfilm *HBO* sur la vie du célèbre cogneur, qui décroche le rôle principal. *«Le personnage de Spawn m'a rapidement captivé»* déclare-t-il, *«parce qu'il est moderne et reflète parfaitement notre société. Superman et Le Fantôme sont dépassés aujourd'hui. Un personnage comme Spawn, à notre époque, est beaucoup plus intéressant : il est sombre et représente la dualité du Bien et du Mal qui est en chacun de nous»*. White, qui s'est replongé dans l'univers du comic-book pour les besoins du film, pense que Spawn n'aurait pu exister il y a quelques années, qu'il est le fruit d'une évolution au sein même des comics. *«Les comics ont parcouru un bout de chemin. Je pense qu'ils ont évolué avec le temps. Ils sont beaucoup plus intéressants et violents aujourd'hui. Spawn, par exemple, est beaucoup plus complexe qu'un héros comme Spider-Man. Le combat du Bien contre le Mal qu'il livre dans les rues, il en est aussi lui-même victime. Cela correspond à la demande du public, lassé des confrontations basiques gentils-méchants. L'évolution des comics est comparable à celle de la télévision. Vous grandissez en regardant* **Happy Days**, *puis quelques années plus tard, lorsque vous rallumez votre poste, vous vous trouvez face à* **Aux Frontières du Réel**. *Il y a une telle différence !»*.

Face à Michael Jai White, Martin Sheen incarne son ennemi juré Jason Wynn, et John Leguizamo, actuellement à l'écran dans **Roméo & Juliette**, enfile le costume du Clown. *«J'ai l'impression de ressembler à un croisement entre Danny DeVito et une créature issue d'expériences ratées»* plaisante-t-il. *«Le Clown est un personnage bizarre, complètement cinglé, sale, repoussant, cynique... mais adorable. Il m'a immédiatement séduit !»*. Un personnage hors du commun, hésitant constamment entre faire les poubelles et arracher le cœur de ses victimes lorsqu'il est sous la forme du terrible Violator. Chapel est, quant à lui, éjecté et remplacé par Priest, une femme blanche interprétée par Melinda Clarke, qui s'occupe donc du sale boulot commandité par Wynn. Personnage inédit, Priest devrait être présentée dans les pages de «Spawn» avant la sortie du film. D.B. Sweeney (Terry Fitzgerald), Theresa Randle (Wanda Blake) et Nicol Williamson (Cagliostro) viennent compléter la distribution de **Spawn**. Un casting inhabituel puisque composé de seconds couteaux, voire de débutants. *«Todd McFarlane est remarquable. Il se moquait de savoir si les acteurs avaient suffisamment de notoriété pour nous aider à promouvoir le film. Il envisageait les choses sous un autre angle : la ressemblance avec les personnages du comics et le talent. Cela reflète parfaitement sa personnalité»* souligne Clint Goldman. Un trait de caractère qui l'a mené vers le succès : dès les débuts de «Spawn», il préféra s'entourer de jeunes talents plutôt que de faire appel aux vétérans du comic-book. **Spawn** le film empruntera-t-il les mêmes sentiers de la gloire ? Michael Jai White ne semble pas s'inquiéter outre-mesure de la suite des événements. *«Batman possède une certaine notoriété et devrait donc, avec ce quatrième film, remporter un beau succès. Mais Spawn a suffisamment d'atouts pour lui tenir tête. Le super-héros D.C. est très attirant du fait de son costume et de ses nombreux gadgets, mais le mien est bien plus intéressant, puisqu'il est vivant»*. Un engouement que ne semblent pas partager les dirigeants de *New Line* : ils ont décidé de reporter la sortie américaine de Spawn à septembre prochain.

■ **Damien GRANGER** ■



■ Le Clown (John Leguizamo) : un pitre aussi obèse que dangereux ■

SPAWN
LE REJETON ANIMÉ !

Dans son pays d'origine, Spawn est un véritable phénomène, un mythe. Les comics se vendent comme des petits pains, les figurines continuent leur ascension fulgurante sur le marché du jouet. Un succès phénoménal que devrait venir conforter cette série animée, bientôt diffusée sur *HBO*. Si le film de Marc Dippe s'adresse à un jeune public, la série sera quant à elle bien plus proche de l'esprit du comic-book et donc déconseillée aux spectateurs de moins de 17 ans. *«Nous avons moins visé les enfants que leurs aînés»* se vante Catherine Winder, productrice de ***Spawn*** pour *HBO*. *«Notre approche est très différente de celle que vous pouvez voir habituellement dans les séries animées. Elle est bien plus dure, et chose rare, personne ne nous a imposé de restrictions»*.

Violence, situations à caractère sexuel... Les six premiers épisodes de ***Spawn*** renouent donc avec le caractère gentiment gore et adulte du comics. Six épisodes à la fois autonomes et assurant une continuité scénaristique conforme aux premières aventures de Spawn. A commencer par le retour sur Terre de Al Simmons sous sa nouvelle forme, puis par l'affaire Billy Kincaid, fils de sénateur et tueur d'enfants. *«Je voulais me concentrer sur une histoire touchant à la corruption au sein du pouvoir politique, et montrer qu'il peut parfois s'ériger au-dessus des lois»* annonce Alan McElroy, qui en plus d'avoir écrit le film, occupe le double poste de scénariste et producteur exécutif sur la série. *«Billy Kincaid est protégé par une importante figure politique qui est en relation avec Jason Wynn et le mafieux Tony Twist. Cette affaire nous a permis d'introduire dans la série de nombreux personnages récurrents du comics»*. Comme le clown et son alter-ego le Violator, Overt-kill, cyborg et exécuteur au service de la mafia, ou encore Chapel, un mercenaire black, ancien ami de Simmons qu'il enverra pourtant six pieds sous terre. *«Nous tenions à la présence de Chapel, mais je ne voulais pas le faire apparaître dans les six premiers épisodes»* confie McElroy. *«Je voulais juste laisser entendre au public que cette menace est toujours présente. Lorsque Wynn se rend compte qu'il y a ce personnage, Spawn, qui s'intéresse de près à ses affaires illicites, il rappelle Chapel sur le territoire américain. A la fin des six premiers épisodes, vous avez le sentiment que Chapel est de retour et que sa confrontation avec Spawn est inévitable»*.

Personnage emblématique de la série, Chapel devrait donc faire une apparition explosive dans les six prochains épisodes de la série ***Spawn***, actuellement en cours d'écriture. Vu le succès que devrait rencontrer cette série, les animateurs ne tarderont pas à obtenir le feu vert pour les mettre en chantier. En tout cas, Eric Randomski, qui après s'être occupé de ***Batman La Série Animée*** pour la *Fox*, supervise les aventures de ***Spawn***, est très confiant quant à la durée de vie de son dernier né. *«**Spawn** bénéficie de la participation de techniciens très qualifiés dans le domaine de l'animation. Ils donnent le meilleur d'eux-mêmes pour que cette série atteigne un haut niveau de qualité. Ça va être un carton !»*.

■ **D.G.** ■

Dans la mouvance de Batman, une nouvelle série animée de haute voltige avec le Tisseur !



SPIDER-MAN
la nouvelle série animée

En 1962, Stan Lee, qui vient (épaulé par Jack Kirby) de révolutionner l'univers moribond des comic-books avec les sorties successives des «Fantastic Four» et de «Hulk», propose un nouveau projet fou au grand patron du *Marvel Comics Group*, Martin Goodman. L'histoire d'un teenager, Peter Parker, piqué par une araignée radioactive qui le transforme en être étrange possédant toutes les capacités d'un arachnide. Goodman n'est pas convaincu : qui sympathiserait avec un personnage lié à un animal aussi repoussant qu'une araignée ? Franchement... Après moult discussions, il décide tout de même de laisser sa chance à ce héros atypique : le comic-book «Amazing Fantasy», un recueil d'histoires fantastiques, est sur le point de s'arrêter : pourquoi ne pas insérer cette histoire bizarroïde dans le dernier numéro ?...

«Amazing Fantasy» n°15 sort donc en août 62 sans aucune promotion. Ecrit par Stan Lee et dessiné par Steve Ditko, il raconte les origines de Spider-Man. Evidemment, c'est un best-seller instantané : un exemplaire en bon état se négocie aujourd'hui autour des 135.000 francs !

Vous connaissez la suite. Trente-cinq ans plus tard, Spider-Man est toujours l'un des héros les plus populaires du monde. Il a perdu la belle Gwen Stacy, puis a épousé Mary Jane Watson, il a combattu des ennemis tous plus terribles les uns que les autres, a même collaboré un temps avec son clone, sans jamais perdre de sa gouaille et de sa grâce. Pourtant, s'il a survécu aux dangers concoctés par des légions de scénaristes, Spidey a bien failli succomber dès qu'il a tenté de passer au petit ou au grand écran. Transformé en guignol en pyjama dans un téléfilm à oublier, puis en gentil redresseur de tort dans des dessins animés consternants, le Tisseur semblait victime d'une terrible malédiction dont certains fans n'hésitaient pas à dire qu'elle était probablement l'œuvre du très perfide Bouffon Vert.

Et puis vint l'excellente série animée que l'on peut voir aujourd'hui. Une tentative enfin aboutie qui, si elle ne s'appuie pas sur un graphisme impeccable (oui, comme *Batman La Série Animée* par exemple), a au moins le mérite de préserver l'essentiel, cet équilibre savant entre soap-opera et fantastique déglingué, entre l'étudiant timide amoureux des jolies filles «pop» et le justicier bondissant sur les murs de Manhattan. Une réussite qu'il convenait de saluer, due en grande partie à la persévérance de Bob Richardson et John Semper, des fanatiques de Stan Lee qui ont lutté contre vents et marées pour que ce nouveau *Spider-Man* soit bien celui que nous attendions depuis toujours. Des amis, donc.

■ **Julien CARBON** ■

Avis aux amateurs. TF1 Vidéo commercialise 10 K7 des aventures de Spider-Man.

sous le signe de l'araignée

BOB RICHARDSON

(producteur)

Comment êtes-vous arrivé sur la série animée *Spider-Man* ?

Je suis chez *Marvel Productions* depuis plusieurs années. Avant de devenir producteur pour eux, j'étais animateur. J'ai notamment travaillé sur **Le Livre de La Jungle** chez *Disney*, ce qui a été une formation fabuleuse, car c'était l'occasion de côtoyer des maîtres de la vieille école. Ensuite j'ai enchaîné de nombreuses séries, notamment ***La Panthère Rose***, ***Les Muppet Babies*** pendant six ans, ***Donjons et Dragons***, etc. Je dois préciser qu'avant de produire ***Spider-Man***, je n'avais pas été impliqué dans les précédents cartoons de l'Homme-Araignée, qui à dire vrai étaient pour la plupart très mauvais. Notre série est très différente de celles qui l'ont précédée, parce que pour la première fois nous avons vraiment cherché, avec l'appui de Stan Lee, à coller au comic-book d'origine...

Il est vrai que les précédentes séries n'avaient pas laissé un souvenir impérissable...

C'est le moins qu'on puisse dire. C'est sans doute parce qu'à l'époque on ne voyait pas du tout les choses de la même façon. Le gros problème des anciennes séries basées sur Spider-Man est qu'elles ne croyaient pas au potentiel du personnage. Dans les années 80, il y a même eu un feuilleton qui s'appelait ***Spider-Man and his Amazing Friends***, et dans lequel Spidey n'était plus qu'un simple figurant. Comme personne ne savait comment l'utiliser, on l'avait complètement modifié : il avait un chien, créait des gadgets dans un super-laboratoire caché sous sa maison, ce qui évidemment est en contradiction totale avec le personnage de Stan Lee... J'étais convaincu qu'on pouvait, tout en l'adaptant, rester fidèle au héros que nous aimons tous.



■ *Un super-héros classique dans une série «tissée» par des amoureux du genre* ■



■ *Fisk, alias le Caïd : l'ennemi le plus régulier de Spider-Man* ■

Cela passe par des choix très précis, tendant en fait vers un plus grand réalisme. La mise en scène devait ainsi se rapprocher de celle d'un film classique, et il était en outre indispensable que l'on sente que l'action se situe bien à New York. Nous avons d'ailleurs travaillé à partir de plans très précis de la ville, ce qui donne une véracité qui faisait cruellement défaut aux précédents essais. De même, quand Spider-Man bondit de building en building, on a cherché à donner la sensation au public, en intégrant le personnage à un décor détaillé en 3-D, qu'il était au cœur de l'action. Il fallait ressentir ce vertige, cette excitation, d'une manière presque réelle. Nous avons donc cherché à donner un «feeling» réaliste à l'ensemble. Prenez la toile par exemple. Dans la vieille série, c'est juste une ligne noire, tracée à la va-vite. Chez nous elle a une vraie consistance, on la voit adhérer, s'enrouler autour des objets. Tous ces éléments graphiques participent à la véracité du personnage, qui est beaucoup plus complexe qu'on pourrait le penser de prime abord. C'est un jeune homme qui apprend à utiliser un pouvoir, qui prend conscience de ses responsabilités, tout en considérant ces bouleversements avec un humour toujours intact. Une mine d'or pour les scénaristes !

On retrouve d'ailleurs cette même profondeur chez les ennemis de Spider-Man...

Oui, nous avons tenu à ce qu'ils aient des personnalités très différentes. Qu'ils ne sortent pas tous du même moule. Leurs motivations sont plausibles, découlant d'un passé douloureux, ce qui est souvent le cas des criminels réels. C'est une des grandes forces du comic-book qu'il fallait conserver. Les «bad guys» ne sont pas tous des «maîtres du monde» en puissance. Simplement des humains au destin exceptionnel.

Les relations de Spider-Man/Peter Parker avec les femmes sont également traitées d'une manière très adulte...

On s'est beaucoup amusé là-dessus. Après tout, Parker n'est pas un moine. C'est un étudiant qui n'a certes pas une existence normale, mais avec une vie sociale qu'il essaie tant bien que mal de préserver. Cet élément est déterminant dans la bande dessinée. Il nous a fallu faire un tri dans les différentes périodes, et nous nous sommes finalement focalisés sur la romance de Parker avec Mary Jane Watson, tandis que Spider-Man tombe lui amoureux de Felicia Hardy, la future Black Cat. Il y a là un conflit entre les deux facettes de Parker qui était tout à fait savoureux. Attendez de voir ces épisodes en France, vous allez adorer !

La personnalité de Spider-Man change-t-elle au long de la série ?

Bien sûr. L'idéal serait de pouvoir suivre les épisodes dans l'ordre dans lesquels nous les avons conçus, pour noter cette évolution du personnage, sa maturation. Malheureusement, pour des raisons techniques, cela n'a pas été possible. On a souvent diffusé ■ ■ ■



■ *Spider-Man pratique son sport favori : empêcher les vilains folkloriques de tourner en rond* ■

■ ■ ■ les épisodes dès qu'ils étaient terminés, ce qui brouille un peu la chronologie que nous avions établie...

***Spider-Man* bénéficie-t-il des mêmes apports financiers que ses concurrents directs, comme *Batman La Série Animée* par exemple ?**

Hum... Vous abordez un sujet tabou... Disons que nous avons trouvé le moyen de faire une série aussi visuellement attrayante, mais avec moins d'argent que les séries ***Batman*** chez *Warner* ou ***Gargoyles*** chez *Disney*, qui ont des coûts de production beaucoup plus importants que les nôtres. Un épisode de ***Spider-Man*** nécessite une trentaine de semaines pour être mené à son terme et coûte aux alentours d'un demi-million de dollars...

L'animation est-elle réalisée aux USA ?

Non, nous travaillons avec *TMS* (Tokyo Movie Shinsha, *l'un des meilleurs studios d'animation télévisée du monde, NDR*). Le travail est traité principalement au Japon et en Corée.

Le fait qu'un studio japonais signe l'animation bouleverse-t-il le visuel de la série ?

Non, car la pré-production laisse peu de place pour l'improvisation. Nous fournissons des storyboards très détaillés, des crayonnés de toutes les scènes clés qui garantissent que le show conservera l'esprit du comic-book américain. Le fait que nous demandions une animation plus soignée que sur la majorité des séries japonaises, un nombre de plans plus important, évite aussi que ***Spider-Man*** devienne un manga standard.

Comme pour tous les feuilletons TV, y-a-t-il une «bible» de la série *Spider-Man* ?

Et bien... pour être honnête, quand nous avons commencé la série, il y avait un autre auteur qui a précédé John Semper et qui finalement n'est pas resté avec nous. Il avait écrit une «bible» d'une centaine de pages, très détaillée... que nous avons jetée après son départ. Parce que nous connaissions tous si bien ces personnages que nous n'en avions vraiment pas besoin. Tous les membres de l'équipe sont des fans de l'œuvre de Stan Lee, et la possèdent sur le bout de doigts. Ce dont nous avons parlé représente en fait la «bible» : respect du personnage d'origine, de ses relations avec les femmes et les criminels, le tout dans un contexte réaliste. Voilà...

■ Propos recueillis et traduits par **Julien CARBON** ■



dans la toile de l'araignée

JOHN SEMPER

(producteur/scénariste)

Comment avez-vous débuté sur *Spider-Man*, la série animée ?

Grâce à Stan Lee. Je connais Stan depuis maintenant une douzaine d'années. Il avait commencé à travailler sur un projet de série animée autour de Spider-Man, mais le scénariste qu'il avait engagé ne convenait pas, et le projet prenait un retard important. Il m'a appelé à la rescousse... et c'est comme ça que j'ai débarqué...

Etiez-vous déjà un fan du personnage ?

Absolument. Comme beaucoup de gens de ma génération, j'ai découvert Spider-Man à ses débuts, dans les années 60. C'était un choc très important, qui est assez difficile à décrire... J'ai l'impression qu'en Europe et surtout en France, vous avez rapidement considéré la bande dessinée comme une forme d'art à part entière. Mais vous savez, la situation était assez différente aux Etats-Unis. En fait, on peut dire que c'est à partir de l'explosion du phénomène *Marvel* au début des années 60 que l'on a commencé à envisager les comics comme autre chose qu'un divertissement pour les gosses. Des titres comme «Les Quatre Fantastiques», «Spider-Man» ou «Hulk» sont rapidement devenus des phénomènes de société, ont suscité un grand élan médiatique, de nombreuses analyses passionnées. Ce qui a entraîné une véritable reconsidération de tous les comics qui avaient précédé cet avènement. Des gens comme Alex Raymond («Flash Gordon») ou Will Eisner («The Spirit») qui avaient été un peu oubliés, ont acquis un statut d'auteur véritable, ce que je pense ils avaient déjà obtenu en France à cette époque. Quoiqu'il en soit, il est certain que Spider-Man peut aujourd'hui être considéré comme une icône incontournable de la culture américaine. C'est la raison pour laquelle je tenais absolument à travailler sur ce projet d'une série animée...

Quels ont été les éléments les plus difficiles à adapter du comic-book d'origine ?

Le fait qu'il est impossible d'adapter directement la bande dessinées *(Rires)*... Malgré ce que l'on pourrait croire, «Spider-Man» se prête assez mal à une conversion directe au petit écran. Vous noterez d'ailleurs que si nous avons repris de nombreuses histoires de la BD originelle, nous avons dû régulièrement les modifier. Pour en conserver l'esprit, l'essence, il fallait en fait impérativement élaguer certains éléments qui sont propres au comic-book, mais qui ne passeraient pas du tout à la télévision.

Notamment le fait que dans le comic-book, Spider-Man soliloque à longueur de planches ?

Oui. C'est effectivement un problème majeur. Quand on pense au personnage, on pense toujours à ça : il saute de building en building accroché à sa toile en soliloquant. Si vous évacuez cet élément, ce n'est plus vraiment le personnage. Mais le but, c'est aussi de faire un programme attrayant. C'est donc extrêmement difficile et on mesure assez vite à quel point l'équilibre est précaire. Dans la première saison, disons jusqu'au quatorzième épisode, on a tenu à coller à cette idée. Mais ça n'est pas très réussi, et nous avons progressivement évité de trop charger sur ce genre de scène. Ce problème des longs monologues du personnage met bien en lumière la difficulté de la transposition. C'est au fond logique : ce qui fait la force du personnage est essentiellement tributaire du mode d'expression «comic-book»...

Vous avez changé de nombreux éléments de scénario par rapport aux comics d'origine. Je pense notamment aux origines de certains des vilains principaux comme Dr Octopus ou le Vautour par exemple. Aviez-vous toute liberté de modifier ces personnages, ou la *Marvel* donnait-elle des directives très précises ?

A vrai dire, la situation était assez chaotique. Quand nous avons commencé à travailler sur la série, celle-ci avait pris un retard considérable, surtout parce que le premier auteur engagé n'avait pas fourni un travail satisfaisant et que nous ne pouvions rien conserver de ce qu'il avait fait. Il fallait donc travailler relativement vite, si bien qu'au début du moins, les décisions étaient prises en comité, et qu'il n'y avait guère le temps de contrôler les petits changement effectués.

Stan Lee a-t-il participé à l'élaboration de certains scénarios ?

Oui. Il a modifié quelques petites choses par-ci par là. Au début, quand nous devions installer les bases de la série très rapidement, il a été présent. C'était formidable pour moi, parce que j'ai toujours été très influencé par son écriture, par sa technique narrative. La série se devait de retranscrire au mieux l'esprit de Stan. Spider-Man est un reflet de sa personnalité et il est évident qu'on lui doit les plus formidables aventures du personnage.

On sent d'ailleurs au fil des épisodes que vous êtes beaucoup plus à l'aise dans l'adaptation des «classiques» de la période Stan Lee/John Romita que dans celle d'épisodes plus récents du comic-book...

Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me fait plaisir d'entendre ça ! Parce que pour moi, ce sont effectivement et de très loin les chapitres les plus passionnants de l'histoire du personnage. J'espère que tous les fans auront apprécié le travail que nous avons fait sur ces épisodes. J'adore au-delà de tout ces histoires. J'ai d'ailleurs dû souvent me battre pour conserver l'esprit de cette époque, alors que d'autres membres de l'équipe cherchaient à moderniser Spider-Man, ce qui est une absurdité.

Ne pensez-vous pas qu'on touche là à LA difficulté majeure d'une adaptation de



■ *Spider-Man entre les tentacules d'acier du scientifique dément Octopus* ■

■ *Spider-Man contre le Bouffon Vert, version très Halloween du Joker de Batman* ■

Spidey, qui tant dans ses rapports avec les autres personnages que dans son mode d'action, est un personnage très daté, un symbole des années 60 ?

Complètement. Il a souvent fallu se battre pour que Spider-Man ne soit pas modifié de fond en comble. Il y avait une grande pression sur nous. Les raisons en sont très simples. La série se devait de cartonner en terme d'audience, évidemment, et on nous donnait comme modèle le cartoon des *X-Men*, en nous incitant à aller dans cette direction, ce qui est absurde puisqu'on ne peut appliquer la même recette à un personnage comme Spider-Man. On voulait par exemple m'empêcher de faire des histoires courant sur plusieurs épisodes. Ce qui montre une incompréhension totale de Spider-Man. Tout l'aspect soap-opera du comic-book est crucial. Les relations difficiles de Peter Parker avec ses petites amies devaient évoluer d'un épisode à l'autre, sinon tout s'effondrait. On m'a alors rétorqué que les gamins n'aimaient pas les histoires à suivre...

C'était faire preuve d'une réelle méconnaissance de ce qu'est Spider-Man...

Vous seriez étonné de voir à quel point on brime les auteurs d'une manière stupide au nom du sacro-saint audimat. C'est une attitude étrange qui consiste à dire : «Allons-y, faisons la première vraie adaptation de Spider-Man, un truc totalement fidèle, qui satisfera tous les amoureux du personnage», alors qu'on prend parallèlement des décisions qui condamnent d'emblée la démarche. Il a donc fallu se battre. Mais j'ai fini par avoir gain de cause en ce qui concerne les épisodes en plusieurs parties. Une victoire vraiment importante...

Comment fonctionne la censure sur une série comme *Spider-Man* ? Y-a-t-il des choses qui vous sont absolument interdites ?

Oui, c'est d'ailleurs un autre problème qu'il a fallu apprendre à contourner. La mise en place de ***Spider-Man*** a commencé quelque temps après que ***Batman La série Animée*** ait débuté aux USA. Et comme vous le savez peut-être, il y a eu de très nombreuses plaintes de parents qui trouvaient la série beaucoup trop violente, un problème que connaissait aussi les ***Power Rangers***, par ailleurs un carton auprès des gosses. On nous a donc demandé d'éliminer au maximum les éléments susceptibles de choquer les censeurs. Vous remarquerez que l'on voit très rarement Spider-Man donner un coup de poing dans les 65 épisodes ! Vu d'Europe, cela doit vous sembler sans doute aberrant. On a donc dû ruser là dessus-aussi ! Utiliser plus de jets de toile !!

Est-ce également pour des raisons de censure que Gwen Stacy, la fiancée de Spider-Man *(tuée par le Bouffon Vert dans un épisode mythique du comic-book signé Gerry Conway et Gil Kane, NDR)* **n'apparaît pas dans la série ?**

En partie. Aussi étrange que cela puisse sembler, on ne peut pas vraiment «tuer» un personnage dans un dessin animé de ce type. Mais


■ *Le Caméléon : un vilain capable de toutes les métamorphoses* ■

il faut ajouter que Stan Lee ne tenait pas trop à ce que Gwen entre dans le show, parce qu'on aurait su immédiatement qu'elle allait mourir. On a donc un peu à contre-cœur décidé de ne pas l'inclure, au grand désespoir des fans... A vrai dire, je n'ai quand même pas pu m'empêcher de la faire apparaître brièvement dans une histoire de monde parallèle qui sera l'un des tout derniers épisodes de la série, et qui je vous le promets surprendra tout le monde... En fait, il y a pas mal d'épisodes excitants à venir dans les derniers entrés en production, parce que tout le monde m'a laissé les mains libres. Ce qui m'a permis de faire à peu près ce que je voulais. Il y aura notamment une histoire en cinq parties, dont la production vient de s'achever, et qui s'appellera **Six Forgotten Warriors**. C'est de loin mon histoire préférée, un truc créé pour les vrais fans de la *Marvel*. On y verra Spider-Man s'allier à Captain America pour déjouer un plan de Crâne Rouge. Pour arriver à leurs fins, le Cap et Spidey doivent retrouver des super-héros de la Seconde Guerre Mondiale. Il y a quelque chose des Watchmen dans cette aventure. Je suis sûr qu'elle plaira aux amoureux des comics...

Est-il exact que la série *Spider-Man* s'achèvera avec le soixante-cinquième épisode ?

Oui. Je le regrette, car je pense que nous aurions dû aller au moins jusqu'à un numéro 100. Mais bon, là encore, c'est une décision de la chaîne contre laquelle on ne peut pas grand-chose, même si la série est un succès. Mon travail sur ***Spider-Man*** vient de s'achever et je travaille actuellement à l'écriture des dialogues anglais des longs métrages d'Hayao Miyazaki ***(Porco Rosso, Totoro, NDR)***, qui vont être distribués par *Walt Disney* aux USA. Passer de *Marvel* à Miyazaki, c'est le rêve, non ?

■ Propos recueillis et traduits par **Julien CARBON** ■





un héros très discret

BRUCE TIMM

La présence au générique d'une série animée du producteur/superviseur Bruce Timm constitue désormais une solide garantie. Une garantie de qualité, de respect du personnage mis en scène. Parmi les principaux responsables de la réussite de BATMAN LA SÉRIE ANIMÉE, Bruce Timm récidive aujourd'hui, de nouveau dans le cadre de WARNER ANIMATION. De Superman, «l'andouille volante en collant bleu et slip rouge» dont se sont tant moqués les caricaturistes, il fait un super-héros à la fois des années 90 et proche des années 40 qui l'ont vu naître. Un super-héros plus humain, chouchouté par des scénaristes à l'affût de vilains plus délirants que par le passé... Une série dont CANAL + diffuse actuellement la première saison...

Expliquez-nous pourquoi Superman revoit aujourd'hui le jour, sous forme de série animée pour la télévision ?

Les super-héros sont actuellement très populaires aux Etats-Unis. Du moins sous forme de série animée pour la télévision. Batman revient. Il y a aussi L'Incroyable Hulk, Spider-Man, les X-Men... Confronté à cette recrudescence des héros *DC Comics* et *Marvel*, Superman devait retrouver la place naturelle qui lui revient. Nous devions d'autant plus l'exhumer qu'un long métrage live sera produit pour le cinéma avant 1999. En outre, l'animation offre des possibilités qu'un film ne peut encore offrir.

Sur quelle base artistique avez-vous travaillé ? D'après les bandes dessinées originales de Jerry Siegel et Joe Shuster, ou les dessins animés de Max Fleischer ?

J'adore depuis toujours les Superman tournés par Max Fleischer dans les années 40. Je les aimais avant même de savoir que je ferais un jour de l'animation. Leur influence a été déterminante sur la série ***Batman***. Max Fleischer comptait parmi les références qui revenaient constamment, tant en termes de cadrages que d'approche du genre, ce côté «film noir» de son travail. Dès qu'il s'est agit de produire ce ***Superman*** animé, mes premières pensées sont allées à Max Fleischer. Au départ, je voulais que les nouveaux ***Superman*** adoptent la même direction artistique, qu'ils possèdent ce look années 40 dans les décors et les costumes. C'est exactement ce que nous avons fait sur ***Batman***. Mais les responsables du look m'ont averti qu'ils ne tenaient pas à cet aspect rétro. J'ai donc réfléchi à une autre possibilité. Je suis heureux que cela se soit passé ainsi car, en mûrissant mon approche du projet, j'ai contribué à moderniser le mythe. De toute manière, si nous avions repris scrupuleusement les thèses de Max Fleischer, nous aurions certainement souffert de la comparaison. Ainsi, nous avons mis Superman au goût du jour, tout en préservant le côté grandiose, très spectaculaire des dessins animés des années 40. Cette modernisation, nous l'avons imposée par une révision du graphisme «film noir» au profit d'atmosphères plus diurnes que nocturnes, d'une ouverture vers l'extérieur. Dans les films de Max Fleischer, Métropolis collait de très près à la réalité de New York. Notre Métropolis à nous correspond davantage à celle de Fritz Lang. C'est une ville plus abstraite et futuriste que New York. Aux antithèses de ***Batman***, pour laquelle nous avons créé une Gotham très 1940, très sombre, gothique, avec des angles durs, nous avons décrit dans ***Superman*** une Métropolis plus colorée, plus lumineuse. Plus optimiste.

Le graphisme de *Superman* surprend par des angles très marqués, des traits simples, épurés presque...

Nous avons tiré cette leçon de ***Batman*** : plus le design est simple, mieux il franchit le cap de l'animation. Même les protagonistes les plus importants, Batman lui-même, partaient de ce concept. Au départ, cette formule n'a pas été sans poser quelques problèmes. Les animateurs se sont tellement appliqués que Batman avait pris du poids ! Pour éviter de rencontrer les mêmes pépins avec Superman, nous avons opté pour des traits plus angulaires, plus marqués encore. Cela oblige les animateurs qui sous-traitent notre travail à suivre très précisément nos indications. A ce titre, Superman correspond exactement à ce que voulions.

Franchement, ne pensez-vous pas que le côté «beau cow-boy sans peur et sans reproche» de Superman en fait un personnage aujourd'hui un peu anachronique, démodé ?

Tout gosse, j'avais un problème avec Superman. A mesure que je découvrais ses aventures en bande dessinée, je le trouvais moins intéressant que Spider-Man et Batman. Superman était trop parfait, trop lisse. Ainsi, aujourd'hui, j'ai essayé de gommer un peu cette perfection trop criarde, son côté boy-scout, ce côté cocardier qui clame : «Je lutte pour la Vérité dans la grande Amérique !». Pas évident comme travail de modifier sensiblement l'image de ce super-héros, surtout que le personnage est formidable, qu'il possède une incroyable noblesse d'âme. Il ne fallait vraiment pas que je ternisse l'héroïsme qui le définit avant toute chose. Non. Il fallait que nous le rendions plus humain. La réussite réside dans un juste équilibre entre quelques défauts et ses caractéristiques premières.

Les changements que vous avez apportés au personnage et à sa mythologie ne se limitent visiblement pas qu'à ça....

Dans les dessins animés de Max Fleischer, lorsque Superman vole, il fait les efforts qu'un homme fait pour courir à vive allure. Quand il soulève une masse de plusieurs tonnes, il force réellement. Il ne s'agit pas après tout de soulever un oreiller. Nous sommes revenus à cette appréciation plus «humaine» de la puissance démentielle de Superman. Elle



■ *Duel dans les airs : Superman contre des vilains Kryptoniens capables comme lui de voler* ■

marque une différence notable avec ses dernières aventures en bande dessinée où, au contraire, il vient à bout de tous les obstacles sans efforts. Quel intérêt de voir un type invincible comme un Dieu affronter des méchants condamnés à l'avance ? J'ai parlé aux gens de *DC Comics* de ma volonté d'atténuer un peu les pouvoirs de Superman. Ils m'ont annoncé d'emblée : «Il peut survivre à l'explosion d'une bombe atomique». Ce à quoi j'ai répondu : «La série ne sera pas intéressante si c'est le cas. Pour que le public vibre, il faut mettre Superman en danger !». Ma réponse les a convaincus.

Nous sommes en 1997. Pourquoi n'avez-vous demandé à Superman de changer de panoplie ? Il la porte depuis si longtemps qu'elle paraît un peu élimée, un peu vieillote...

Lorsque nous commencions la série, les dessinateurs de *DC Comics* travaillaient justement sur un changement de look de Superman. Ils sont arrivés à la conclusion qu'il devait porter les cheveux longs. Ils ont beaucoup insisté pour que nous adoptions leur point de vue. A dire vrai, ils étaient surtout préoccupés par le merchandising, les produits dérivés pour les gamins. J'ai immédiatement eu le sentiment que ce type à la pilosité exubérante ne ferait pas de vieux os. Nous avons donc résisté à la pression de *DC Comics*. Le temps que la série animée fasse ses débuts, ce Superman chevelu avait disparu de la circulation ! Aujourd'hui, Superman, en bande dessinée du moins, porte un costume entièrement rénové. J'ignore encore s'il s'agit d'une décision créative ou d'un nouveau coup de marketing pour un merchandising temporaire ! Nous n'allons cependant pas suivre le mouvement. Au bouleversement radical, je préfère le changement en douceur. Je conviens que Superman ne fait pas très années 90, avec ses couleurs primaires que sont le jaune, le rouge et le bleu. Mais nous l'avons discrètement modernisé en les assombrissant un peu, en baissant l'intensité des teintes. C'est délicat dans les scènes de nuit. En fait, nous sommes revenus une fois de plus à Max Fleischer. Le costume de son Superman est si sombre qu'il tire quasiment sur le noir. Il disparaît presque dans la pénombre. Une image très forte.


■ De Clark Kent à Superman : le strip-tease le plus rapide du monde ! ■

Très Batman ?

Superman est un personnage nettement plus simple, moins torturé que Batman. Reste néanmoins que ses aventures sont plus difficiles à écrire. D'abord parce que ses adversaires n'ont rien d'exceptionnel, à part Lex Luthor, Bizzaro et une poignée d'autres. Tous ou presque manquent cruellement de personnalité. Nous avons donc choisi de prendre les vilains des bandes dessinées pour développer leur aspect terrifiant, décupler le danger qu'ils représentent. Nul doute que la série ***Batman*** nous a influencés dans ce sens. Un peu trop parfois, notamment dans l'épisode **Le Forcené/Fun and Games** qui met en scène un méchant sous influence de ***Batman***, le Toymaker. Depuis, nous nous sommes appliqués à mettre en scène des méchants de valeur, les plus éloignés possible de Gotham City. Des méchants contre lesquels Batman ne tiendrait pas un round, des robots géants par exemple. La force surhumaine de Superman nous a orientés vers des rivaux nettement plus puissants. Elle a nous également permis de contourner la censure très forte de la télévision. Il nous était interdit de montrer des méchants canarder Batman à bout


■ Superman et Loïs Lane pour une visite aérienne d'une Métropolis relookée ■

portant. Superman étant invulnérable, cela nous est permis. Mais la chaîne qui diffuse la série aux Etats-Unis ne nous impose aucune censure, contrairement à *Fox* qui surveillait ***Batman*** de très près. Dans un épisode de la prochaine saison, Superman flanque son poing, en gros plan, sur la figure d'une méchante venue de Krypton. La chaîne n'a demandé aucune coupe. La coupe, c'est nous qui l'avons effectuée. Nous avons parfois tendance à aller trop loin ! Et dire que Batman, dans la série animée du moins, n'avait pas même le droit d'utiliser ses poings pour rosser les méchants !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

LES SUPER-TYPES DONNERONT-ILS DES SUPER-FILMS ?

Alors que l'industrie de la BD US est au plus mal et cherche par tous les moyens à séduire une nouvelle audience, les éditeurs font plus que jamais les yeux doux aux pontes d'Hollywood. Dernier recours des super-types épuisés ? Le passage au grand écran bien sûr ! Et voyez comme le monde est bien fait : le cinéma américain cherche justement de nouveaux héros à exploiter. Partant donc d'un calcul bête comme chou (il est plus facile de vendre un personnage déjà familier - même s'il est mal en point - qu'un parfait inconnu), les «executives» des studios font vrombir les tiroirs-caisses et nous annoncent donc toute une nouvelle vague d'adaptations de comic-books pour les mois à venir. Petit inventaire des merveilles qui nous attendent...

CAPTAIN AMERICA : Après avoir fait l'objet d'un serial rigolo mais fauché, d'un téléfilm foireux, puis d'une insultante version cinéma signée Albert Pyun, le héros au bouclier créé par Jack Kirby et Joe Simon reviendra prochainement sur nos écrans. Leslie Bohem (**Daylight**, **Le Pic de Dante**) et Larry Wilson (**La Famille Addams**, **Beetlejuice**) concoctent actuellement un scénario (les heureux hommes...) qui devrait être tourné d'ici la fin de cette année...

X-MEN : Annoncée depuis des lustres, cette adaptation du best-seller de la *Marvel* décrivant un team de mutants ultra-charismatiques, devrait voir le jour incessamment. La réalisation sera confiée à Bryan **Usual Suspects** Singer. *«Nous prenons le sujet très au sérieux»* confie le metteur en scène, extrêmement prudent. *«Ce ne sera pas un film «comic-book», car les X-Men sont en fait une équipe d'anti-héros, et nous avons trouvé un angle qui permettra de satisfaire à la fois les fans et le grand public. L'histoire décrit l'origine des personnages, mais n'est pas entièrement basée sur leur première aventure»*. Dernier titre lucratif de la *Marvel* (la série animée qui s'en inspire, pourtant indigente au niveau graphique, est un succès marmoréen de par le monde), **X-Men** le film devrait donc s'orienter vers un divertissement grand public, et il y a fort à parier que la sauvagerie d'un Serval par exemple sera très largement atténuée. Le Canadien aux griffes d'adamantium, qui pourrait être interprété par Harvey Keitel, est pourtant le personnage central du script (selon nos informateurs), qui débute alors qu'il est encore membre des Services



Secrets. Serval s'enfuit de l'organisation pour rejoindre les X-Men, qui l'aident à déjouer un sinistre complot. Entre-temps, notre héros apprendra que son père n'est autre que le méchant mutant... Magnéto. Les fans apprécieront...

L'INCROYABLE HULK : Bonne nouvelle. Une série animée vient de relancer la popularité du titan vert de la *Marvel* outre-Atlantique et le projet d'un Hulk sur grand écran, développé par la productrice Gale Ann Hurd, ressort des placards. C'est désormais Joe Johnston (**Jumanji**) qui devrait le réaliser, sur un scénario de Michael France (**Cliffhanger**, **Goldeneye**, et un script des **Quatre Fantastiques** toujours en attente).

IRON MAN : Le super Homme de Fer de la *Marvel* devrait lui aussi connaître les honneurs du grand écran pour la *Fox*. Selon une rumeur persistante, Nicolas Cage (**The Rock**) insisterait pour tenir le rôle titre. Cage, grand amateur de comic-books (Cf. le projet **Superman**) souhaite depuis longtemps incarner un super-héros. Son nom de scène tire d'ailleurs ses origines du célèbre Luke Cage, un excellent personnage *Marvel* (dont on attend toujours la version promise par Tarantino !).

STEEL : Prévue pour la fin de l'été aux USA, cette transposition d'un comic-book *D.C.* mettant en scène un titan d'acier sera réalisée par Kenneth Johnson **L'Incroyable Hulk**). Shaquille O'Neal, le basketteur star des L.A. Lakers tient le rôle du justicier boulonné, et Richard **Shaft** Roundtree celui de son mentor. Sympathique !

BLADE : Un peu oublié, ce chasseur de vampires issu de l'écurie *Marvel* devient un film dont le tournage vient tout juste de commencer. Dirigé par Steve Norrington (**Death Machine**), l'œuvre réunira Wesley Snipes dans le rôle du Van Helsing des nineties, tandis que le cow-boy Kris Kristofferson incarnera son maître...

SUPERMAN : C'est Kevin Smith, le réalisateur de **Clerks** qui s'attelle à ce projet «hénaurme», dont il termine actuellement le scénario : *«L'histoire suit très précisément la trame des épisodes du comic-book relatif à la mort de Supes»*, confie Smith. *«Je veux faire un film pour les fans de super-héros, pas une simple adaptation destinée à remplir les caisses à tout prix, sans chercher à conserver l'esprit du personnage. Le méchant Doomsday sera donc présent, et on verra également beaucoup d'autres personnages de la* D.C. (dont Batman, NDR), *et des combats incessants. Il y a des gens qui commencent par écrire des comics pour passer au cinéma. Mon rêve a toujours été inverse. J'espère que mon script sera suffisamment intéressant pour qu'on me confie ensuite une série à moi tout seul. Croyez-moi, ce sera le premier VRAI film comic-book !»*. Bien qu'aucun acteur ne soit encore attaché au projet, Nicolas Cage (encore lui) se verrait bien dans le collant azur du super-kryptonien. Pourquoi pas...

■ **Julien CARBON** ■

Black Scorpion

Une nouvelle justicière à Los Angeles : Black Scorpion, alias Darcy Walker, femme-flic préférant faire appliquer la loi en tenue de cuir plutôt qu'en uniforme de police. On la comprend ! Poulain de l'écurie Roger Corman, Jonathan Winfrey boucle en un rien de temps ce BLACK SCORPION largement inspiré par Batman et les comics seventies...

Dans l'optique de recréer un produit proche de ceux qui faisaient les beaux jours des drive-in il y a quelques années, la chaîne câblée américaine *Showtime* fait appel à Roger Corman. Le pape de la série B doit fournir un programme de treize films, sous la bannière «Roger Corman Presents». Un retour aux sources on ne peut plus logique. Le producteur le plus prolifique de la planète est contacté en novembre 1994 pour une livraison planifiée en août 95. Il faudra donc faire vite. Astucieux, il décide de produire trois remakes de ses propres films (**Wasp Woman, Not of this Earth** et **Piranha**) et d'inclure dans le lot deux films déjà tournés en Russie. Mais il reste encore huit titres à tourner. Pour gagner du temps, il plonge son nez dans la multitude de scénarios en préparation chez *Concorde*, son studio. Parmi ceux-ci, **Black Scorpion**, une sorte de version féminine de **Batman**. Pour le réaliser, Corman choisit un de ses poulains, Jonathan Winfrey. *«Tous les réalisateurs qui ont travaillé sur les films* Showtime *avaient déjà fait leurs preuves au sein de* Concorde. *Nous n'avions pas le temps de donner sa chance à un débutant. Il me fallait donc des réalisateurs sur lesquels je pouvais compter. Jonathan semblait être le choix idéal pour mettre en boîte un film d'action comme* **Black Scorpion**», explique Corman. Engagé aux studios Corman en tant que décorateur, Jonathan Winfrey gravit rapidement les échelons et demande à Corman l'opportunité de réaliser son premier film. En 91, il se retrouve en Bulgarie, chargé de boucler **Crisis in the Kremlin**. Les films s'enchaînent, et après une infidélité à *Concorde* (**Force on Force - Excessive Force 2**), il réintègre le studio mère pour mettre en image les aventures de cette nouvelle justicière nocturne.

«*C'est une sorte de croisement entre Batman et l'Inspecteur Harry*» explique le réalisateur, «*à l'exception que notre personnage est une femme. Elle cherche à venger la mort de son père tout en combattant l'injustice qui gangrène le système pénal*». Femme flic, Darcy

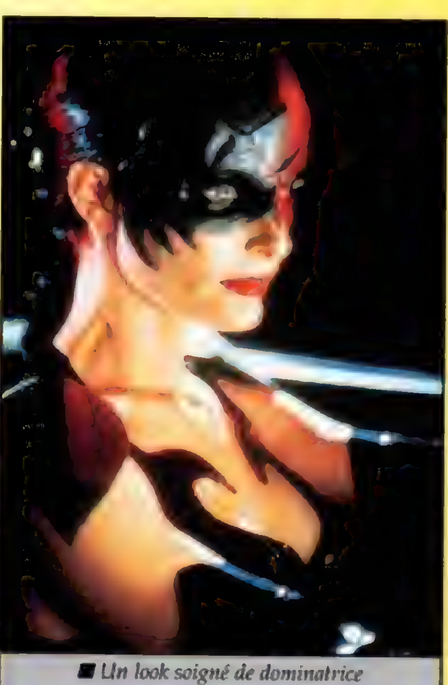


■ *Black Scorpion : une super-héroïne entre Batman et l'inspecteur Harry* ■


■ Black Scorpion au naturel : Joan Severance, ex-playmate et égérie du thriller cochon ■

Walker est suspendue de ses fonctions pour avoir fourré son nez avec un peu trop d'obstination là où il ne fallait pas. Elle se transforme alors en super-héroïne, habillée d'un costume noir en latex et de bas résille, accoutrement encore plus SM que la Catwoman de Tim Burton, et roulant dans l'incontournable Scorpionmobile, version Z de la célèbre Kit de la série *K 2000*. *«Black Scorpion est une justicière qui échange son insigne contre un masque de manière à rendre justice à Los Angeles. Elle peut se permettre, sous ce masque, ce qu'elle ne peut faire sous la contrainte de la loi»* explique le scénariste Craig J. Nevius. Son costume, truffé de gadgets, parmi lesquels une bague qui foudroie ses adversaires et des bottes qui lui permettent de se propulser dans les airs, prend ainsi la double fonction de préserver un certain anonymat vis-à-vis de la police et de son ancien partenaire Michael (Bruce Abbott), sans cesse à ses trousses, tout en lui permettant d'éradiquer la criminalité qui fait rage dans la Cité des Anges. Comme contre-carrer les plans du sinistre Breathtaker, alias le docteur Noah Goddard, bien décidé à empoisonner toute la population. Un super-vilain dissimulé sous une armure métallique rétro-kitsch typique des méchants qui peuplaient les comics *Marvel* dans les années 70. Une manière assez adroite d'accommoder l'ambition du projet aux restrictions budgétaires propres aux productions Corman. *«Lorsque vous travaillez pour lui, vous vous trouvez toujours confronté au problème de ramener un script qui coûterait normalement 10 millions de dollars sous la barre du million»* se lamente Winfrey. *«Vous finissez donc toujours avec une histoire totalement différente du scénario original, parce que Corman ne vous accordera pas un centime supplémentaire pour aboutir à la scène désirée. Il faut donc sans cesse modifier l'histoire, abandonner certains plans même».* Des restrictions qui rapprochent bien plus **Black Scorpion** du sobre **Démolitionist** de Robert Kurtzman que des coûteuses péripéties du fameux héros *DC* créé par Bob Kane. Des restrictions qui ne se limitent pas seulement au facteur économique, mais aussi au temps. *«Nous n'avons eu que quelques jours de pré-production pour nous occuper du casting»* se rappelle Winfrey. *«Si bien que tous les acteurs du film, à l'exception de Joan Severance et Bruce Abbott, sont soit mes amis soit des personnes qui m'ont été recommandées. Puis nous avons eu un délai minimal de vingt jours pour tourner le film. C'était impossible de tout gérer, si bien que j'ai laissé la seconde équipe s'occuper de toutes les séquences demandant du morphing. En fait, Roger vous pousse à faire les choses très rapidement. En m'occupant de l'un de ses studios, j'ai appris toutes les astuces nécessaires pour boucler un film dans les conditions les plus précaires. Vous n'arriverez à rien si vous restez dans votre coin à pester contre le manque de temps et d'argent. Il faut mettre tous les atouts de votre côté et réfléchir au meilleur moyen de les exploiter».* Une méthode qui semble porter ses fruits lorsqu'on se rappelle les récents films de ses ex-camarades Carl Franklin (**Un Faux Mouvement**) et Luis Llosa (**Sniper**). Winfrey semble être en bonne voie pour les rejoindre car il parvient à tirer le meilleur du strict minimum, à enchaîner, malgré un budget ridicule, course-poursuites, combats au corps à corps et scènes d'effets spéciaux sur un rythme assez soutenu. **Black Scorpion** pourrait bel et bien être la version féminine de **Batman**, celui des années 60 : à savoir un film kitsch, rigolo, mais terriblement efficace.

Pour porter le masque, c'est donc l'ex-coutumière du thriller érotique Joan Severance (**Lake Consequence**) qui est choisie. Un rôle qu'elle semble prendre bien plus à cœur que ceux que pouvait lui offrir Zalman King. *«C'est très amusant de jouer ce genre de personnage car il est hors de la réalité. Tous les rôles que j'ai joués jusque là participaient du monde réel, exprimaient des sentiments proches de ceux que nous avons tous les jours. Et souvent, ça m'affectait quelque temps encore après le tournage. Dans **Black Scorpion**, mes deux personnages ne sont pas «réels» et tout ce qui se passe ressemble à un cartoon ; ça ne peut donc pas me toucher profondément en tant que personne. Ce n'est pas un drame, ni une comédie,*


■ Un look soigné de dominatrice pour une série B sous influence ■

mais de la science-fiction. Vous vous investissez donc beaucoup moins au niveau émotionnel ; tous les faits et gestes de mes deux personnages sont totalement dictés par le scénariste». Un rôle fantaisiste et plus physique que ses prestations de veuve noire dans ses précédents films. C'est donc une Joan Severance transformée que l'on retrouve dans **Black Scorpion** ; une Joan Severance qui distribue aussi aisément les coups de pied qu'elle ôtait son soutien-gorge il n'y a pas si longtemps encore. Les arts martiaux que pratique son personnage, elle les apprend sur le tournage, à la stupéfaction du réalisateur. *«Je venais juste de finir **Force on Force** avec cette actrice à qui il avait fallu huit semaines pour pouvoir maîtriser le combat au corps à corps. Pour les besoins de **Black Scorpion**, Joan a suivi un entraînement d'une demi-heure sur le plateau même. Puis elle est entrée dans le champ de la caméra et s'est mis à dérouiller ses adversaires avec une fluidité renversante. Si elle avait eu la chance de bénéficier de huit semaines d'entraînement, elle aurait sûrement accompli des prouesses sans précédent. Et ce qui était amusant, c'est que dès qu'elle portait ce masque, sa personnalité semblait changer, elle devenait une autre personne. C'était intéressant, et bénéfique pour le film, d'être témoin de cette transformation. Je pense qu'elle aimait ce qu'elle faisait, ce qui rendait les combats bien plus crédibles ; elle prenait un malin plaisir à botter le cul de ses adversaires».*

Suite au succès de ce premier film et de toute la gamme «Roger Corman Presents» en général, *Showtime* demande au producteur une seconde fournée de quatorze films, parmi lesquels se trouve, tout logiquement, **Black Scorpion 2 : Ground Zero**. Darcy Walker reprend donc du service afin de sauver Los Angeles de deux nouvelles menaces : Gangster Prankster (Stoney Jackson), une sorte de cousin éloigné du Two-Face qui sévit à Gotham, et Aftershock (Sherrie Rose), une scientifique un peu barrée qui s'est mis en tête d'ensevelir la capitale du crime sous ses propres décombres. Les personnages annoncent la couleur : cet opus deux va définitivement ancrer la série des **Black Scorpion** dans le domaine du film de super-héros.

Avec toujours Jonathan Winfrey derrière la caméra, Joan Severance reprend du service, pas déçue qu'on ait apporté quelques modifications à son accoutrement. *«Ce nouveau costume est plus esthétique, plus pratique. La perruque s'attache facilement, le masque est moins gênant à porter. Tout fonctionne mieux. Le premier costume était beaucoup moins confortable, très chaud. Et je ne pouvais pas l'enlever toute seule. A chaque fois que je devais aller aux toilettes, j'avais besoin d'être assistée pour m'en défaire. Maintenant, je peux me déshabiller moi-même»* plaisante l'actrice. Son personnage connaît lui aussi quelques changements : le côté femme d'action est délaissé au profit de nouveaux gadgets, car même si elle s'est beaucoup amusée sur le tournage du premier film, la fragile Joan Severance ne semblait pas déterminée à renouveler les mêmes prouesses. *«J'aurais aimé pouvoir tourner à nouveau des scènes d'action de l'envergure du premier **Black Scorpion**, mais ça m'était impossible ; je me blesse bien trop facilement. Je suis actuellement en train de suivre des cours de Jiu Jitsu, un art martial plus abordable pour une femme, car ce n'est pas un sport de contact. Plutôt que de résister, vous devenez comme une part intégrante de votre adversaire, et c'est ainsi que vous pouvez parvenir à le dominer. Si j'atteins un niveau honorable et qu'une nouvelle suite voit le jour, les prochains super-vilains auront du souci à se faire».* Que Joan Severance reprenne ou non du service, Jonathan Winfrey ne nourrit pas d'inquiétude quant au futur de cette nouvelle série qui semble avoir de beaux jours devant elle. *«Vu le succès remporté par **Black Scorpion**, que ce soit sur le câble ou en vidéo, vous en aurez encore pour quelques années. Ça ne fait pas de doute !».*

■ **Damien GRANGER** ■

Dans les coulisses de la Maison Blanche, un thriller pas vraiment à la hauteur de l'attente...

■ *Clint Eastwood : réalisateur interprète au sommet de sa gloire* ■

ABSOLUTE POWER (LES PLEINS POUVOIRS)

Soir de première à Hollywood. Les journalistes en rang d'oignon attendent la star comme ils le font deux ou trois fois par semaine. La vedette du jour : Clint Eastwood, venu présenter son dernier film, ABSOLUTE POWER. D'ordinaire, la star débarque quelques minutes à peine avant le début du film et répond aux questions d'une mini-grappe de journalistes sélectionnés à l'avance par l'attachée de presse. Pas Clint Eastwood. Lui, c'est la grande classe. Il arrive trente minutes avant la projection et prend le temps d'accorder un entretien à chaque journaliste présent. Voilà ce qui distingue une légende d'une simple vedette. A tous points de vue, Eastwood est un homme respectueux et digne. Un type bien. Comme Luther Whithney, le héros d'ABSOLUTE POWER. Certes, Luther est un cambrioleur, mais un cambrioleur de haute volée, une sorte d'Arsène Lupin. Classieux, jamais violent, très proche de ses propres valeurs : un personnage fascinant auquel Eastwood apporte une dimension éclatante.

La genèse d'Absolute Power ressemble à une étrange histoire de prédestination. Il y a quelques années, la *Warner* achète les droits d'adaptation d'un livre, ou plutôt d'un projet de livre. Une pratique de plus en plus courante à Hollywood. Les studios paient des centaines de milliers de dollars la propriété cinématographique d'une œuvre encore réduite à une succession d'idées ou à une simple trame. *Warner* craque donc pour ce concept de thriller situé dans les coulisses du pouvoir, avec l'intention d'en proposer l'adaptation cinématographique à Clint Eastwood. Entre-temps, le livre sort et devient rapidement un best-seller. Mais les responsables de *Warner* souffrent à obtenir un scénario satisfaisant. Ils décident alors d'abandonner le projet et revendent les droits à *Castle Rock*, une société de production moins gigantesque, qui commence cependant à prendre de l'ampleur. Pour résoudre les problèmes d'écriture, *Castle Rock* embauche une des plumes les plus sûres du milieu, William Goldman, spécialiste du thriller, genre auquel il donne **Marathon Man** et **Les Hommes du Président**. Une fois le scénario enfin rédigé, *Castle Rock* fait circuler parmi les vedettes travaillant pour le studio à l'époque. Et il se trouve que la plus prestigieuse de toutes n'est autre que... Clint Eastwood. Il vient juste de boucler **Dans la Ligne de Mire** pour eux. «Castle Rock *m'a proposé de lire ce scénario*», se souvient Eastwood. *«Comme je voyais beaucoup les responsables de la société, j'ai pensé qu'ils voulaient avoir mon avis. Ils ont été servis : j'ai tellement aimé ce script que j'ai décidé de faire le film. William Goldman a réussi un travail formidable avec cette adaptation. Il a fait en sorte de garder la trame du livre d'origine sans perdre de vue le plus important : des personnages bien définis et passionnants. Je suis persuadé que le public ne supporte plus les héros sans dimension. Je ne crois pas qu'il soit encore possible aujourd'hui de faire un film de genre sans montrer toutes les facettes des protagonistes de l'histoire».*

Ce sont donc les protagonistes qui motivent Clint Eastwood dans ce récit. Plutôt logique puisque les ressorts dramatiques ne brillent ni par leur originalité ni par leur vraisemblance. Eastwood interprète Luther Whithney, un ancien militaire paré des plus belles décorations, devenu cambrioleur de haute volée. Son dernier projet en date : «visiter» la demeure de Walter Sullivan, l'un des hommes les plus riches et les plus influents de Washington, pour le débarrasser de quelques-uns de ses biens les plus précieux. Un gros coup après lequel Luther veut mettre un terme à sa carrière. Méticuleux, Luther prépare le cambriolage bien à l'avance, en envisageant tous les détails et les scénarios imaginables. Il connait parfaitement le moindre recoin de la majestueuse demeure de Sullivan avant même d'y avoir mis les pieds. Même le modèle du coffre, caché en fait dans la chambre à coucher, derrière un miroir sans tain. Il s'introduit donc dans la villa, déconnecte avec dextérité le système d'alarme, monte à l'étage et pénètre dans la pièce secrète, recelant des monceaux de richesses. Alors qu'il commence à alléger la maison de ses objets les plus coûteux, il entend du bruit dans le corridor. Luther n'est plus seul. Pour éviter d'être pris en flagrant délit, il se cache dans le coffre et referme la porte, ce qui lui donne l'occasion d'être le seul témoin de ce qui se passe dans la pièce. Il peut tout voir, sans être vu. Dans la chambre entrent Christy, la femme de Sullivan, et son amant, Alan Richmond, qui n'est autre que le Président des Etats-Unis. Le couple se livre gentiment à de petits jeux sexuels quand le drame survient. Visiblement ivre, Richmond commence à battre violemment Christy, qui se défend en lui enfonçant un coupe-papier dans le bras. Fou de rage, Richmond se jette sur elle, et l'étrangle jusqu'à ce mort s'ensuive. Luther observe la scène, effaré, sans pouvoir agir. D'autant plus que deux agents des Services Secrets et l'assistante personnelle du Président interviennent rapidement, nettoient complètement les lieux et maquillent le crime en cambriolage, ne se doutant pas une seconde qu'un vrai voleur les observe. Sentant le piège se refermer sur lui, Luther quitte la demeure, non sans prendre une preuve des exactions meurtrières de l'homme le plus puissant des USA. Il ramasse le coupe-papier plein de sang de Richmond et s'évanouit dans la nature. Très vite, et parce qu'il est l'un des rares voleurs capables d'un tel forfait, Luther apparaît en tête de liste des habituels suspects. Il devient la cible des hommes du Président, décidé à réduire ce témoin gênant au silence, et d'un flic honnête et pugnace, le détective Seth Franck, qui s'aperçoit rapidement que cette affaire de vol ayant mal tourné n'est pas aussi claire qu'elle en a l'air. Sachant qu'il sera presque impossible d'échapper à ses poursuivants, Luther décide de ne pas fuir et d'affronter à la fois la police et la Maison Blanche.



■ *L'homme qui en savait trop : Luther Whithney (Clint Eastwood)* ■

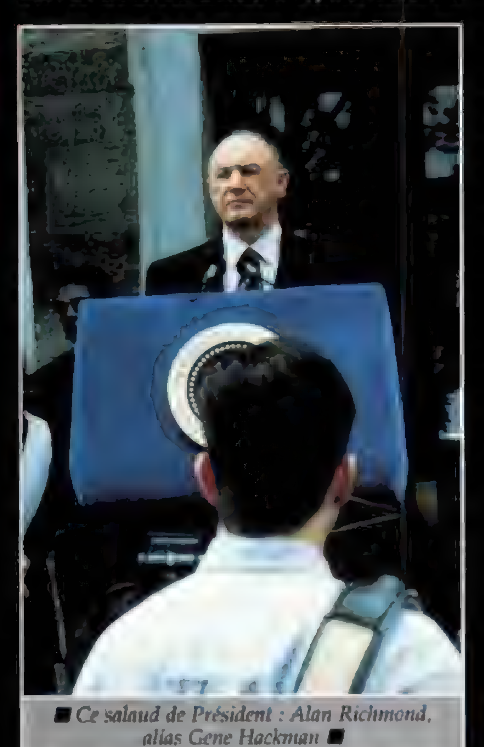
Un point de départ très alléchant, dans lequel Eastwood voit le moyen de réaliser un film à la texture ultra-classique. En quelque sorte, une œuvre en réaction contre le tout-venant hollywoodien. *«Je suis de plus en plus persuadé»* explique l'acteur-réalisateur, *«que le public en a assez des films «comic-book», des films où seul l'effet compte, où l'on considère le spectateur comme un client de parc d'attraction prenant place dans des montagnes russes. Je ne crois pas que je pourrai avoir un jour cette conception du cinéma».* Effectivement, le cinéma de Clint Eastwood, c'est le classicisme de luxe, la classe sans le tape-à-l'œil. Revers de la médaille dans **Absolute Power** : ■ ■ ■

■ Imper, chapeau, lunettes noires... Ou comment passer le moins inaperçu possible dans un lieu public ■

Y-a-t-il un Président pour sauver Hollywood ?

Depuis toujours, l'Amérique en pince pour ses têtes dirigeantes. Et Hollywood s'en fait l'écho. Les films mettant en scène le Président des Etats-Unis sont monnaie courante. Ne serait-ce que l'an passé, le Président Bill Pullman sauvait l'humanité d'une invasion extraterrestre à bord d'un chasseur de l'Air Force dans **Independence Day**, et le Président Jack Nicholson se faisait gentiment ridiculiser par les petits hommes verts de **Mars Attacks !**. Mais les USA ne sont pas épargnés par les «affaires» et l'homme politique est devenu objet de méfiance. Du coup, le Président se retrouve décrit comme un personnage pas toujours recommandable. Depuis le début de l'année, trois films mêlent déjà l'homme le plus puissant du monde à des magouilles politico-criminelles : **Absolute Power** bien sûr, mais aussi **The Shadow Conspiracy** de George Pan Cosmatos, où Charlie Sheen et Linda Hamilton découvrent un complot visant à mettre fin à la vie du Président particulièrement vicieux, et **Murder at 1600** qui lance Wesley Snipes au milieu d'une incroyable intrigue où le Président se révèle un terrible meurtrier. Ce n'est pas fini puisque bientôt, dans **America's Most Wanted**, Keenan Ivory Wayans essaiera de retrouver l'assassin de la femme du Président. Le plus attendu de tous ces projets : **Primary Colors**, une peinture au vitriol de l'administration Clinton, avec Travolta dans le rôle du Président quinquagénaire plongé dans les magouilles de toutes sortes.

■ ■ ■ à trop vouloir s'imprégner de classicisme, il s'empêtre dans des situations, des clichés peu crédibles. Exemple : la police a enfin trouvé un moyen de coincer Luther. Répondant à l'appel de sa fille, le cambrioleur est obligé de se rendre sur une grande place, noire de monde et bien sûr cernée par les flics. Sachant qu'un traquenard l'attend, Luther apparaît donc dans un imperméable marron, coiffé d'un chapeau de feutre de la même couleur. La tenue est tellement voyante dans son



■ Ce salaud de Président : Alan Richmond, alias Gene Hackman ■

anonymat criard (une version grand format de l'inspecteur Clouzot !) qu'elle le désigne aussitôt. Sans révéler la fin de la séquence, la façon dont Luther s'extirpe du piège tendu par la police atteint des sommets de ridicule.

Ces passages malheureux donnent à penser qu'Eastwood a totalement délaissé la crédibilité du récit pour s'en tenir coûte que coûte à son credo : les personnages d'abord. Surtout le sien d'ailleurs. Il fait de Luther un solitaire ravagé par les fantômes du passé, presque la continuation du photographe de **Sur la Route de Madison**. Un type droit marqué par son histoire. *«Luther agit selon son propre code de l'honneur»* dixit son interprète. *«Dans sa façon d'appréhender les choses, il s'estime une personne très morale. Il s'en tient à ses principes, ce qui rend le crime dont il a été témoin inacceptable. C'est certes un voleur, mais pas un meurtrier, et il ne souhaite pas laisser ce crime impuni. Et puis, il a une fille qui le renie. Pour elle, ce père souvent absent représente tout ce qu'elle croit rejeter. Il ne l'a pas vue grandir. Et maintenant, elle est devenue procureur général, sans doute par réaction à la personnalité de son géniteur. Dans la course de Luther contre ceux qui veulent sa peau, et dans sa recherche de la justice, il y a aussi, évidemment, un fort désir de rétablir les choses avec sa fille».* Des rapports filiaux qui tiennent visiblement à cœur à Eastwood. A tel point qu'il confie un petit rôle à sa propre fille dans **Absolute Power**, lors de la sublime scène d'ouverture, probablement la meilleure du film.

Quant aux autres protagonistes du récit, Eastwood les aborde presque avec légèreté. Le Président par exemple. *«Alan Richmond n'est pas exactement un type honorable»* explique son interprète Gene Hackman. *«Il boit, trompe sa femme allègrement, est dévoré par une ambition politique sans limite. Il s'entoure de gens comme lui, loyaux et prêts à tout pour conserver leur semblant*



L'artiste au travail, devant l'un des coffres les mieux remplis de Washington



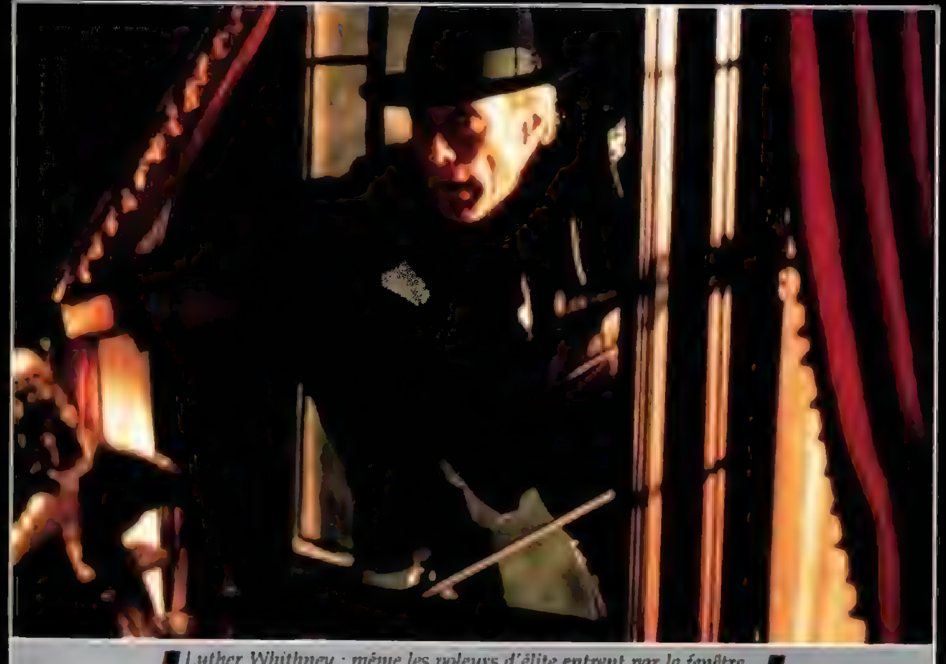
Seth Franck (Ed Harris) & Bill Burton (Scott Glenn), le flic intègre et l'agent secret

de pouvoir. J'ai bien peur que Richmond ne reflète pas vraiment une image respectable des hommes politiques». Certes, la sympathie pour les hommes d'Etat n'est pas franchement compatible avec la vision de ce personnage retors, vicieux et corrompu. Presque trop. Le trait est forcé, et très vite l'image tombe dans la caricature facile. D'autant que Gene Hackman cabotine comme un beau diable, franchissant la barre du supportable. Mais ce n'est rien en comparaison de Judy Davis qui interprète son bras droit et s'ingénie à jouer les folles hystériques, courant partout, hurlant à s'en décrocher la mâchoire. Incompréhensible. Et gênant.

Parmi les autres acteurs, Ed Harris, en flic honnête déterminé à mener l'enquête à son terme, et surtout Scott Glenn, en agent des Services Secrets de plus en plus circonspect quant au bien-fondé de sa mission auprès d'un Président assassin, s'en sortent vraiment bien. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il semblerait que les acteurs soient à peine dirigés. Comme si Eastwood faisait confiance à sa petite troupe. Une petite troupe qu'il connait bien, puisque aussi bien avec ses acteurs qu'avec son équipe technique, Eastwood est un fidèle. *«Je travaille depuis tellement longtemps avec Clint que nous n'avons presque plus besoin de nous parler pour nous comprendre»*, lance Jack Green, le chef opérateur d'Eastwood depuis vingt-cinq ans. *«Nous avons trouvé des automatismes presque absolus. Et je peux vous dire que ça fait du bien de retrouver Clint régulièrement. Avant* **Absolute Power**, *j'ai travaillé sur* **Twister**. *Je ne peux pas dire que je me suis amusé tous les jours. Quand on traverse souvent comme moi ce grand désert créatif que représente le cinéma américain, on s'aperçoit très vite que les types comme Clint font office de palmiers et que ses films sont de vraies oasis»*. Green n'est pas le seul à revenir aux côtés d'Eastwood, lequel retrouve son compositeur habituel Lenni Niehaus, son fidèle producteur Tom Rooker ou encore son monteur de toujours Joel Cox. Une équipe bien rodée qui permet encore une fois de terminer le film avant la date prévue (plus de 17 jours de gagnés sur le planning) et largement en dessous du budget annoncé. Une habitude pour Eastwood. Il ne fait pas partie de ces réalisateurs qui aiment refaire les prises de vues à l'infini. Bien au contraire. Avec lui, la première est souvent la bonne. *«Je ne veux absolument pas perdre le moment qu'une équipe et des acteurs peuvent créer»* commente Eastwood. *«Je déteste le côté corvée mécanique que représente un tournage, surtout quand on refait prise après prise. Ce n'est tout simplement plus drôle de réaliser dans ce genre de conditions. Et, plus grave, je crois que cela aboutit à une mise en pratique d'une méthode d'où est exclue toute spontanéité»*. Ce refus de prendre son temps peut s'avérer une arme à double tranchant. Dans **Absolute Power**, nombreuses sont les scènes dont on sent qu'elles auraient pu être améliorées, surtout au niveau du jeu des acteurs. Quand Judy Davis débarque comme une foldingue sur les lieux du crime, on est en droit de se demander si une autre prise n'aurait pas été nécessaire. Heureusement, niveau réalisation, Eastwood exprime sa classe naturelle de cinéaste magique. Tout le monde sait depuis longtemps qu'à ce niveau, le grand Clint n'a pas besoin de deuxième essai. Même si lui reste modeste sur le sujet. *«Un bon réalisateur est moins un auteur qu'un chef de peloton ou un capitaine de garnison»*.

Difficile tout de même de comprendre pourquoi il n'a pas exigé une révision totale de ce scénario bâtard où s'enchevêtrent tant bien que mal des situations poussives et déjà vues. Récit qui empêche le film de décoller, et le cantonne au rang de thriller malingre. Reste quelques moments fabuleux, comme l'ouverture, le début du cambriolage, la confrontation Luther/Seth, le voleur et le flic, dans un musée... Et bien sûr la présence de Clint, toujours impérial. Rien que cela ferait presque oublier le reste.

Cyril GIRAUD



Luther Whithney : même les voleurs d'élite entrent par la fenêtre...

UFD présente Clint Eastwood dans une production **Castle Rock/Malpaso** ***ABSOLUTE POWER*** (USA - 1996) avec Gene Hackman - Ed Harris - Laura Linney - Dennis Haysbert - Scott Glenn - Judy Davis **photographie de** Jack Green **musique de** Lenni Niehaus **scénario de** William Goldman d'après le livre de David Baldacci **produit par** Tom Rooker - Karen Spiegel - Clint Eastwood **réalisé par** Clint Eastwood

21 mai 1997 2 h 01

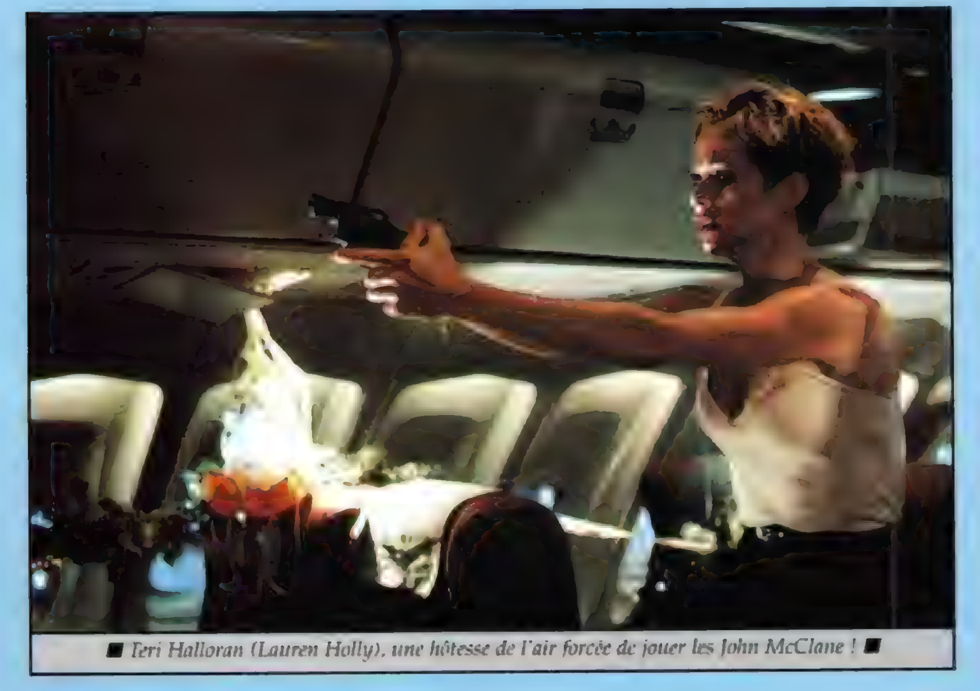
TURBULENCES À 30.000 PIEDS

Un film qu'ont déjà banni des programmes cinéma les responsables d'Air France et des autres compagnies d'aviation civile. Logique : il détaille complaisamment l'attirail nécessaire à dissuader des voyageurs de monter dans un de leurs appareils. Une tempête à décorner les bœufs, pas de pilote dans l'avion (vivant du moins !), un fou-furieux qui hache menu les passagers, une balle qui perfore la carlingue, des risques considérables de crash, une novice au manche à balai... De très mauvaises conditions de vol qui en sont autant de bonnes pour un suspense efficace !



■ Weaver (Ray Liotta), un serial-killer qui séduit ses proies avant de les achever ■

Hollywood aime les avions. Surtout quand ils rapportent gros. Depuis trois ou quatre ans, l'aviation cinématographique se porte à merveille. Il y a eu **Passager 57**, **Ultime Décision**... Il y aura prochainement **Con Air** avec Nicolas Cage et John Malkovich en taulards, **Air Force One** avec Harrison Ford dans le rôle du Président des Etats-Unis. **Turbulences à 30.000 Pieds** s'envole donc à un moment propice. En plein revival du film catastrophe tandis que les suspenses se font de plus en plus aériens. Un nouvel ersatz de la série **Airport**, dont le dernier rejeton, **Airport 80 - Concorde**, sondait les tréfonds de la nullité. «*Oui, d'accord, **Turbulences** débute comme un épisode de la série **Airport***» plaide Robert Butler, son chevronné réalisateur, aussi rare au cinéma (le bon polar **New York Connection**, **Les Branchés du Bahut**) qu'il est prolifique à la télévision. Les pilotes ou épisodes de ***Loïs & Clark***, ***Remington Steele***, ***Star Trek***, ***Batman***, ***Clair de Lune***, ***La Quatrième Dimension***, ***Columbo*** & cie constellent une carrière d'une exceptionnelle richesse.
«*Je ne crois cependant pas qu'il s'agisse d'un film catastrophe traditionnel. **Turbulences** se classe plutôt dans la catégorie suspense. Selon moi, il s'agit d'une adaptation de la classique maison hantée par un tueur sanguinaire, à la seule différence que cette maison vole*». A 30.000 pieds donc, dans un couloir aérien entre New York et Los Angeles. De la compagnie Transcontinental Airlines, le 747 ne présente aucune caractéristique particulière sinon celle de ne transporter qu'une poignée de passagers en cette vieille de Noël. Rien qu'une demi-douzaine que deux hôtesses de l'air s'apprêtent à bichonner tout particulièrement. Reste qu'auprès de la clientèle ordinaire, l'ado et le couple de sexagénaires notamment, s'introduisent les malfaisants. Deux affreux escortés par des agents du FBI. Stubbs, un braqueur aussi violent que vulgos, et Weaver dont le calme serein, les sourires enjôleurs et le regard de velours ne trahissent pas l'âme noire d'un serial-killer.



■ Teri Halloran (Lauren Holly), une hôtesse de l'air forcée de jouer les John McClane ! ■

Serial-killer, Weaver l'est pourtant. Du genre porté sur un certain style de victimes. Des femmes, jeunes, jolies, minces et blondes. Des proies très prisées dont il devine les déceptions sentimentales, le désir ardent de se caser au plus vite. «*Ce que j'ai aimé dans ce personnage, c'est qu'il comporte un élément de surprise. C'est toujours un plaisir pour un comédien d'incarner un rôle qui échappe aux clichés. Weaver s'installe dans le cœur de ceux qu'il côtoie, par son charme, la sympathie qu'il sait susciter, et au moment où ils s'y attendent le moins, il révèle sa face cachée, sa noirceur. Ce n'est pas un méchant du début à la fin. Il évolue, et de manière telle que vous ne pouvez jamais être absolument certain de ce qu'il est capable de faire jusqu'à ce qu'il choisisse lui-même d'en faire la démonstration*». Portrait du serial-killer par son interprète : Ray Liotta. Un récidiviste dans ce domaine. Ex-taulard, mari de Melanie Griffith dans **Dangereuse sous tous Rapports**, flic déjanté dans **Obsession Fatale**... Des rôles si marquants qu'ils lui collent à la peau une image plutôt embarrassante : né pour incarner des psychopathes. «*Weaver ne répond pas vraiment aux caractéristi-*

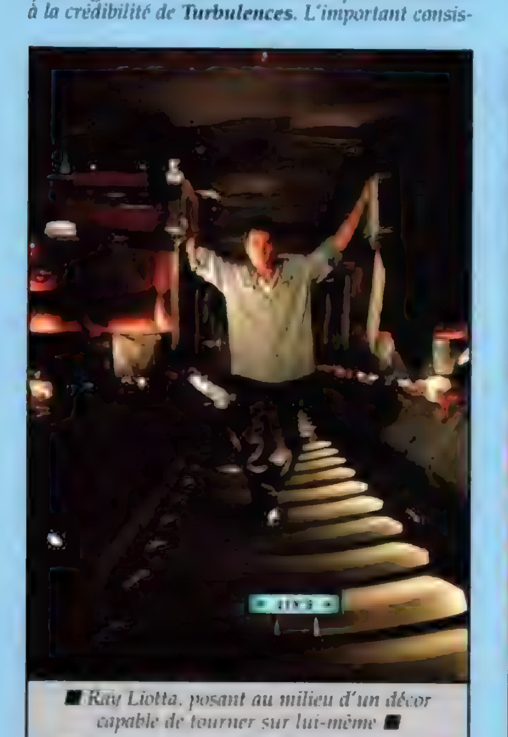
ques des stéréotypes du tueur au cinéma. Tout tient au contraste que nous avons créé, à ce point passionnant que nous avons particulièrement développé. Car au début, Weaver apparaît comme la victime de l'obstination d'un flic. On doute de sa culpabilité jusqu'au moment où il se transforme en monstre» soutient Robert Butler. Un monstre qui risque de s'attaquer à l'hôtesse Teri Halloran. Mignonne, blonde et fine, elle affiche le profil de la victime idéale. Prête à croquer, surtout que le 747 ne compte plus guère de passagers vivants. La plupart se sont volatilisés, les fédéraux soumettent leur dossier à Saint Pierre aux Portes du Paradis, le pilote et le copilote volent encore, mais avec les ailes d'un ange... Teri Halloran affronte seule un Weaver qui abat cartes sur table. *«C'est là que* ***Turbulences à 30.000 Pieds*** *ressemble un peu à Tom et Jerry. Jerry, c'est l'hôtesse. Elle élimine Weaver qui, à l'instar de Tom dans le dessin animé, revient toujours à la charge. Elle l'élimine à nouveau et il réapparaît... Dans* ***Turbulences****, nous ne sommes cependant pas dans un cartoon».* Vraiment Monsieur Butler ? N'est-ce pas pourtant le cas encore lorsque Weaver défonce à grands coups de hache la porte du cockpit ? Ne dirait-on pas le Grand Méchant Loup sur le perron des Trois Petits Cochons ? *«Oui, mais les gens auraient plutôt tendance à comparer cette séquence à* ***Shining****. C'est une référence systématique lorsqu'on évoque une intrusion un peu musclée. Impossible de ne pas penser à Jack Nicholson».*

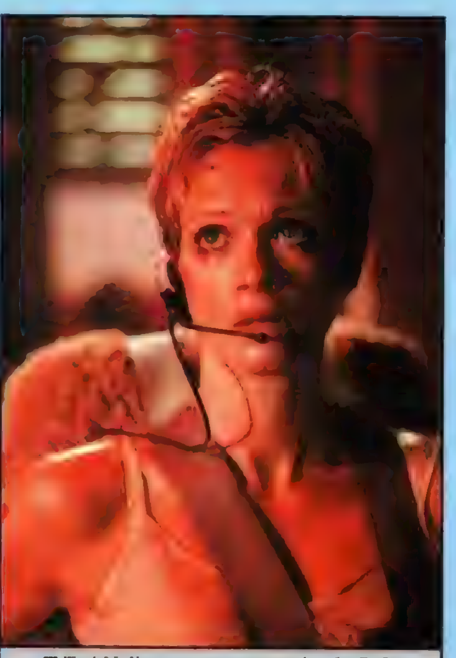

■ Le 747, utilisé comme une maison hantée et volante par le réalisateur Robert Butler ■

Turbulences devient franchement drôle, et flippant, à partir du moment où Weaver pète définitivement les plombs, désespéré de voir l'hôtesse de ses rêves lui glisser entre les doigts comme une anguille entre des gants de caoutchouc. Hirsute, il tient dans une main la fameuse hache de sécurité et dans la seconde une bouteille de champagne dont il avale le contenu entre deux accès de rage. *«Cette initiative revient à Ray Liotta. Dans le scénario, il attendait de poser l'arme blanche pour se désaltérer. Ray s'est dit qu'il serait plus efficace de brandir à la fois la hache et la bouteille».* Un détail sans doute, toutefois du genre à donner un peu de piquant à ce suspense aérien somme toute prévisible. Prévisible lorsque Teri Halloran, pendant que son agresseur éructe, prend les commandes du Boeing, un exploit sur lequel la précède une autre hôtesse, Karen Black, guidée depuis le sol elle aussi. C'est en 1974 dans **747 en Péril**.
«Il s'agit du point le plus délicat du film. Aux avant-premières, certains spectateurs doutaient qu'une néophyte puisse piloter un avion de ce type. A la rigueur, que les gens en doutent ne constitue pas un obstacle à la crédibilité de ***Turbulences****. L'important consistait à laisser supposer que c'est possible, étant donné que le pilote automatique et l'ordinateur de bord font 90 % du boulot. Dans l'aviation civile, seuls le décollage et l'atterrissage sont sous la responsabilité absolue du pilote. Impatients d'en apprendre davantage sur la crédibilité de la dernière partie de notre suspense, nous avons visité la société Boeing. Nous avons longuement discuté, pris des photos des avions... Nous nous sommes enfin essayés à leur simulateur de vol. Là, j'ai tout entendu. Tout et son contraire. Certains spécialistes affirment mordicus que les avions modernes sont désormais intégralement autonomes, y compris dans les phases les plus délicates comme le décollage et l'atterrissage. D'autres prétendent l'inverse. Même les gens de Boeing ne sont pas d'accord entre eux ! Finalement, la situation décrite dans* ***Turbulences à 30.000 Pieds*** *n'est pas si invraisemblable que certains le prétendent».*

La vraisemblance de son 747 pris dans la tourmente météorologique, Robert Butler y tient. La sensation de vol surtout. Soucieux que les spectateurs n'aient pas l'impression d'entrer dans un banal décor de studio, aussi stable qu'une enclume sur le bitume, il demande au spécialiste des effets spéciaux mécaniques Al di Sarro de s'occuper du problème.
Pour avoir reconstitué des portions de submersible pour **USS Alabama** et **A la Poursuite d'Octobre Rouge**, Al di Sarro connaît la musique. Sous-marin ou avion, c'est du pareil au même. Lui et son équipe élaborent d'ingénieux systèmes de palans entraînés par des contrepoids capables de soulever et de mouvoir des portions appréciables de plateau. Sa fierté : la «rôtissoire». Un mécanisme imposant de 150 tonnes, de 10 mètres de haut, capable de faire tourner sur 360° une section de 20 mètres de long et pesant 40 tonnes, en 10 secondes seulement. Un beau joujou, un peu onéreux cependant : il engloutit un solide pourcentage des presque 50 millions de dollars de budget. Une aubaine pour Robert Butler, homme de télévision habitué à des enveloppes moins épaisses.
«Tourné pour la télévision, ***Turbulences*** *ne présenterait pas la même finition technique. Sous forme de téléfilm, toutes les dépenses auraient été revues à la baisse. Notamment les effets mécaniques, toujours extrêmement onéreux. Nous aurions dû nous passer de cet espèce de réacteur dont nous nous sommes servis pour incliner l'avion dans tous les sens. Même chose pour les deux autres, plus modestes et qui permettaient d'imiter de véritables secousses. Un téléfilm n'aurait jamais pu reconstituer aussi fidèlement des conditions de vol aussi difficiles. Nous aurions dû nous contenter de quelques astuces un peu dépassées aujourd'hui, pour rendre compte des phénomènes physiques, de la tempête».* Robert Butler sait de quoi il parle. En 1976, il réalise pour le petit écran un téléfilm catastrophe, **Panique en Plein Ciel**, nettement moins secoué que ce **Turbulences**, grosse production en cinémascope, bien fichue, photographiée avec goût, rigoureusement troussée, pas très originale... Ce n'est pas vraiment un voyage en Business ou Première, mais un très agréable vol en classe touristique.

■ Marc TOULLEC ■


■ Ray Liotta, posant au milieu d'un décor capable de tourner sur lui-même ■


■ Teri Halloran aux commandes du 747 : un héroïsme devenu banal dans le genre ■

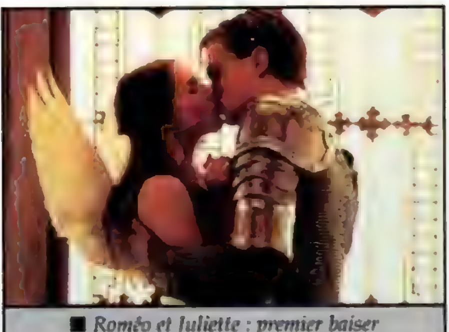
Columbia Pictures présente Ray Liotta & Lauren Holly dans une production **Martin Ransohoff** ***TURBULENCES À 30.000 PIEDS*** (*TURBULENCE* - USA - 1996) avec Hector Elizondo - Ben Cross - Rachel Ticotin - Catherine Hicks - Brendan Gleeson **photographie de** Lloyd Ahern II **musique de** Shirley Walker **scénario de** Jonathan Brett **produit par** Martin Ransohoff & David Valdes **réalisé par** Robert Butler
30 avril 1997 **1 h 40**

ROMEO & JULIETTE

romantique aux poings serrés

BAZ LUHRMANN

Australien comme Mad Max, Baz Luhrmann partage avec le road-warrior une qualité essentielle : l'énergie. Une énergie qui s'exprime largement dans son premier film, BALLROOM DANCING, fable mi-romantique mi-humoristique dans le cadre d'un concours de danse. Cinq ans après le Grand Prix de la Jeunesse au Festival de Cannes et une mention spéciale à la Caméra d'Or, Baz Luhrmann possède toujours de l'énergie à en revendre. Et une farouche volonté de peindre le monde à ses couleurs, criardes mais jamais d'un goût douteux. Celles de Shakespeare y compris. Elève de l'Institut National d'Art Dramatique comme Mel Gibson et Judy Davis, assistant de Peter Brook sur la gigantesque pièce «Le Mahabarata», réalisateur de documentaires (dont l'émouvant KIDS OF THE CROSS à propos de trois gosses SDF), rédacteur en chef d'un numéro spécial de Vogue et metteur en scène d'opéras (dont «La Bohème»), Baz Luhrmann perce aujourd'hui avec un ROMÉO & JULIETTE sur lequel Hollywood ne misait pas gros...



■ *Roméo et Juliette : premier baiser interdit lors d'un bal masqué.* ■



■ *Roméo (Leonardo di Caprio) : une vision moderne et fidèle de l'amoureux transi de Shakespeare* ■

Comment réussit-on à convaincre un studio comme la *20th Century Fox* de se jeter dans une aventure aussi kamikaze que *Roméo & Juliette* ?

Au début, les responsables de la production chez *20th Century Fox* ne voulaient pas du projet. Ils attendaient plutôt de moi que je me consacre à **Ballroom Dancing 2** ! Ils étaient vraiment hostiles à **Roméo & Juliette**. Devant leur refus, j'ai décidé de tourner avec les moyens du bord quelques bouts d'essai, histoire qu'ils aient une petite idée du résultat à l'écran, qu'ils se débarrassent des préjugés liés à Shakespeare. Leonardo di Caprio m'a donc rejoint pour les besoins de cette vidéo. Nous leur avons envoyé la cassette, nous avons insisté encore et finalement, nous sommes parvenus à les convaincre. Je comprends qu'une compagnie de production comme *20th Century Fox* craigne de s'investir dans une adaptation de Shakespeare. C'est un projet assez délicat, mais pas trop risqué dans la mesure où le budget ne s'élève pas à des sommes faramineuses et que Leonardo cautionne par sa présence l'amortissement de l'entreprise.

Que vous inspire cette définition du film : «Shakespeare sur le fond, un peu de Sergio Leone, de John Woo dans la forme, et beaucoup de Baz Luhrmann » ?

Je reconnais que je dois beaucoup à Sergio Leone et John Woo. Cependant, je crois fermement que le style du film doit davantage aux recherches effectuées autour de l'œuvre de Shakespeare. Depuis toujours, je rêve de porter «Roméo et Juliette» à l'écran. Nous nous sommes très étroitement attachés au texte original, autant que nous nous sommes efforcés de le traduire visuellement. Je n'ai rien inventé. Même le côté comédie, loufoque du film provient de Shakespeare. La comédie la plus graphique et la plus débridée cohabite avec la tragédie au sens le plus classique et le plus fort du terme. C'est le style même de la pièce originale : elle permet d'appréhender les plus extrêmes des émotions dans une histoire homogène. Dans nombre de ses pièces, Shakespeare mêle comédie légère, tragédie violente et musicalité de l'action. Il ne sépare pas les genres : il les brasse. Au cinéma, nous n'y sommes pas encore habitué. Certains publics le sont néanmoins. Regardez les films indiens ou égyptiens, ces mélodrames qui durent souvent trois ou quatre heures. Leurs auteurs n'hésitent pas à placer une séquence ultra-violente entre deux numéros musicaux pour, ensuite, introduire un personnage comique.

En fait, *Roméo & Juliette* s'intègre dans une multitude de références cinématographiques plus ou moins appuyées...

Finalement, ce que nous avons fait, c'est situer le film dans le monde des films... Une partie de **Roméo & Juliette** a l'air de sortir des années 70, une autre partie semble tout droit extraite des années 40. Sur le plan du style, il change du tout au tout, se faisant l'écho de genres cinématographiques très identifiables. Nous avons choisi des styles très reconnaissables. Une partie de **Roméo & Juliette** ressemble donc à une comédie musicale à la Busky Berkeley, une autre encore à un **Inspecteur Harry** avec Clint Eastwood... Le mélange éclectique de toutes ces écoles cinématographiques rassemblées donne

■ Roméo et son gang : un look vacances «hawaïennes» pour un gang aussi hirsute que déterminé ■

Vérone. Certains prétendent qu'il y a du **Priscilla, Folle du Désert** dans **Roméo & Juliette**. Je ne dis pas le contraire, quoique je n'ai jamais vu ce film. Je pense que c'est la popularité des drag queens en Australie qui m'a inconsciemment poussé à développer ce côté-là.

De *Ballroom Dancing* à *Roméo & Juliette*, vous n'avez guère changé votre fusil d'épaule dans la mesure où votre style demeure. Un style fait d'un découpage très morcelé, de kitsch, d'élan de lyrisme, d'humour et de romanesque...

Pour **Roméo & Juliette**, j'aurais précisément pu changer de style. Mais je n'avais aucune raison de modifier quoi que ce soit dans mon approche de l'histoire. Mon «style», comme vous dîtes, correspond à ma façon de voir. De plus, **Ballroom Dancing** et **Roméo & Juliette** ne sont pas aussi lointains que ça l'un de l'autre. Je pourrais remplacer les comédiens de l'un par ceux de l'autre, et vice-versa. **Ballroom Dancing** traite de l'amour essayant d'exister, de survivre au-delà des pressions, tandis que **Roméo & Juliette** évoque un amour devenant lui-même une pression. Les thèmes abordés étant finalement assez proches, j'ai conservé mon style. Si je l'abandonnais, cela signifierait aussi que j'aurais humainement beaucoup changé.

A mêler les genres, ce que vous faites dans vos deux films, vous risquez sans cesse de déraper, de sombrer dans le ridicule...

Le tout est de trouver le point d'équilibre entre les différents genres. L'un ne doit pas noyer l'autre, mais c'est tout de même la tragédie de la mort de Roméo et Juliette qui doit l'emporter. Je ne peux pas expliquer comment doser rires, drame et chansons. Disons que nous nous sommes laissés guider par le texte de base. Je reconnais qu'il s'agit là d'un exercice risqué qui, en cas d'échec, donnerait un plat lourd, indigeste. Mais j'aime prendre ce genre de risques. Prendre des risques me garde éveillé, créatif. En tant que raconteur d'histoires, c'est même une nécessité absolue. Je vis pour ça. La prise de risques m'a poussé à devenir cinéaste !

Shakespeare étant un dramaturge dont la mort remonte à 1616, le scénariste Craig Pearce et vous avaient probablement dû suer sang et eau pour le mettre au goût du jour, éviter les anachronismes...

Shakespeare résiste au temps. Shakespeare dépasse les frontières. Son œuvre, pas seulement «Roméo et Juliette», est universelle. Ses récits, ses drames sont aussi modernes aujourd'hui qu'à l'époque de leur écriture. Ils resteront éternellement modernes. Le Roméo décrit par Shakespeare, voici presque 400 ans maintenant, est réellement un symbole de révolte à la James Dean, auquel Leonardo di Caprio ressemble d'ailleurs. Ou à la Kurt Cobain pour coller de plus près encore aux années 90. Nous n'avons pas eu besoin de moderniser, d'actualiser Roméo. Pas plus que Juliette. Ils apparaissent dans le film tels qu'ils sont dans la pièce originale. Pourquoi modifier quoi que ce soit ?
Si nous avons filmé cette histoire ■ ■ ■



■ Tybalt (John Leguizamo) : le plus farouche des lieutenants de Fulgencio Capulet ■

■ ■ ■ d'amour comme un thriller, nous sommes demeurés fidèles aux mots et à l'esprit de Shakespeare. Dès le départ, nous avons décidé de ne pas adapter les dialogues, de laisser le texte tel que son auteur l'a écrit. Notre apport se situe au niveau de la mise en scène. Dans sa forme, le film est très vif, très fort, très jeune. Le texte, quant à lui, est intemporel. L'idée que les jeunes générations découvrent «Roméo & Juliette» et Shakespeare par l'intermédiaire de mon film me comble. Qui, aujourd'hui, peut soutenir que Shakespeare n'est pas un auteur contemporain ? Ses histoires sont d'une violence extrême, pleine de sexe, de drogue et de suicides. De suicides d'adolescents. Et Juliette ? Elle est assurément une jeune femme de notre temps. Ce n'est pas l'interprétation de Claire Danes, aussi brillante soit-elle, qui la rend moderne ; elle l'a toujours été. Mâture, c'est elle qui conduit le récit, motive les passions.

Pouvez-vous certifier que vous n'avez pas écorché la pièce de Shakespeare, que vous ne l'avez pas allégée de quelques tirades un peu encombrantes ?

Nous n'avons pas touché ne serait-ce qu'un mot, qu'une ligne du texte original. Vous pouvez aisément le vérifier. En 1968, dans sa version de «Roméo et Juliette», Franco Zeffirelli s'est permis de le modifier sensiblement. Il a ôté quelques mots, en a rajouté d'autres. Loin de moi l'idée de l'enfoncer, de critiquer ses méthodes, mais la pièce de Shakespeare ne nécessite pas ce type de traitement. En fait, j'ai essayé d'aboutir au film que Shakespeare aurait tourné d'après sa pièce. Quand je dis «sa pièce», je mesure mes mots. En fait, il s'est largement inspiré d'un auteur italien !

Pourquoi, selon vous, la tragédie de Roméo et Juliette est-elle à l'épreuve du temps, d'une modernité persistance...

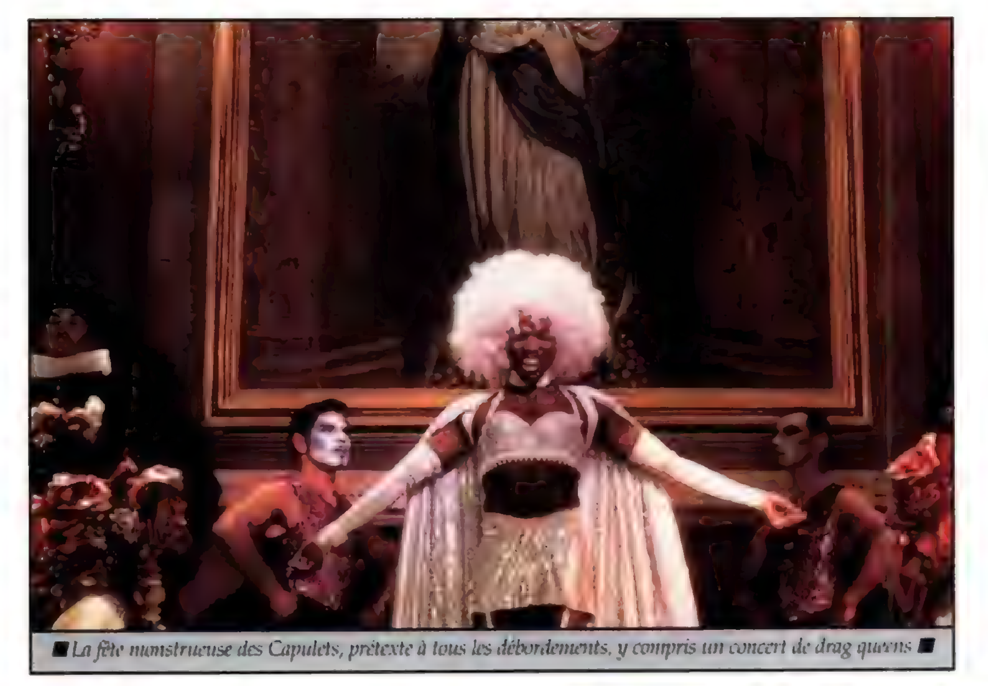
Cette histoire va bien au-delà de Shakespeare lui-même. Elle accède à l'immortalité parce qu'elle constitue un vrai mythe dans lequel les gens, les peuples peuvent se reconnaître. Nous comprenons tous qu'il est extrêmement dur de s'aimer en temps de guerre, dans un monde de haine. Si vous enseignez à une génération innocente de haïr l'autre, que ce soit pour des motifs raciaux ou religieux, ça ne peut que se terminer dans le sang, sur une tragédie. La tragédie née d'un amour interdit qui éclôt dans un monde où la haine est un principe de vie, est un mythe fondamental pour chacun d'entre nous. Le succès du film lors de sa sortie aux Etats-Unis l'a démontré. Nous n'osions pas espérer un tel engouement de la part du public, surtout jeune, pour ce sujet. Cette pièce est devenue davantage qu'une tragédie ; elle a valeur de parabole. Elle dit simplement que l'amour est plus fort que tout et que lorsque le cœur décide, rien ne peut s'y opposer.

Depuis quelques années, les adaptations des pièces de Shakespeare pleuvent sur les écrans. Il y a eu Kenneth Branagh, *Richard III*, *A la Recherche de Richard* par Al Pacino, *Hamlet* avec Mel Gibson...

Les temps changent. Nous vivons une époque de grands bouleversements, d'instabilité. Les gens craignent pour beaucoup l'entrée dans le Deuxième Millénaire et se réfugient dans des valeurs traditionnelles, ancrées dans le passé. Les créateurs se tournent également vers ce qui demeure immuable, ce qui résiste à l'épreuve du temps, comme les pièces de William Shakespeare. «Roméo et Juliette» d'autant plus que, chaque année, un film raconte son histoire. Il y a eu **West Side Story**, **China Girl** d'Abel Ferrara, **Jungle Fever** de Spike Lee... Il y en aura bien d'autres. Peut-être un film qui se situera en France, aujourd'hui. Le contexte s'y prête, avec ce racisme envers les immigrés. Ceux qui répandent la haine porteront la responsabilité de la mort d'innocents, à l'image des Montaigus et des Capulets dans «Roméo et Juliette».

Comment les comédiens se sont-ils adaptés au texte ? Les vers ne sont pas faciles à manipuler...

Nous avons passé un temps considérable en compagnie des acteurs à comprendre ce que le texte exprimait vraiment, entre les lignes parfois. Sur le fond, Shakespeare demande de l'attention. Il fallait qu'ils assimilent le sens des dialogues. Ce qu'ils allaient dire devant la caméra. D'une certaine façon, c'est comme apprendre une langue étrangère. Sur la forme, parler le langage de Shakespeare s'avère extrêmement facile. Les comédiens, même les plus jeunes, n'ont rencontré aucun obstacle majeur, sinon celui de trouver les intonations justes, naturelles, et le tempo sur lequel s'articule tout le montage. Ils adorent Shakespeare ; celui-ci leur donne des ailes. Dire du Shakespeare, cela revient à parler en suivant le rythme du rap. La langue élisabéthaine a ceci de commun avec le rap qu'elle est constituée de rythme pur et de métaphores. De plus, lorsque Shakespeare écrivit ses pièces, elles étaient destinées à être récitées avec un accent qui ressemblait davantage à une prononciation américaine. Notre perception actuelle de la façon dont on doit prononcer les textes de



■ *La fête monstrueuse des Capulets, prétexte à tous les débordements, y compris un concert de drag queens* ■

ROMÉO ROCK & JULIETTE RAP

[illegible]

[illegible]

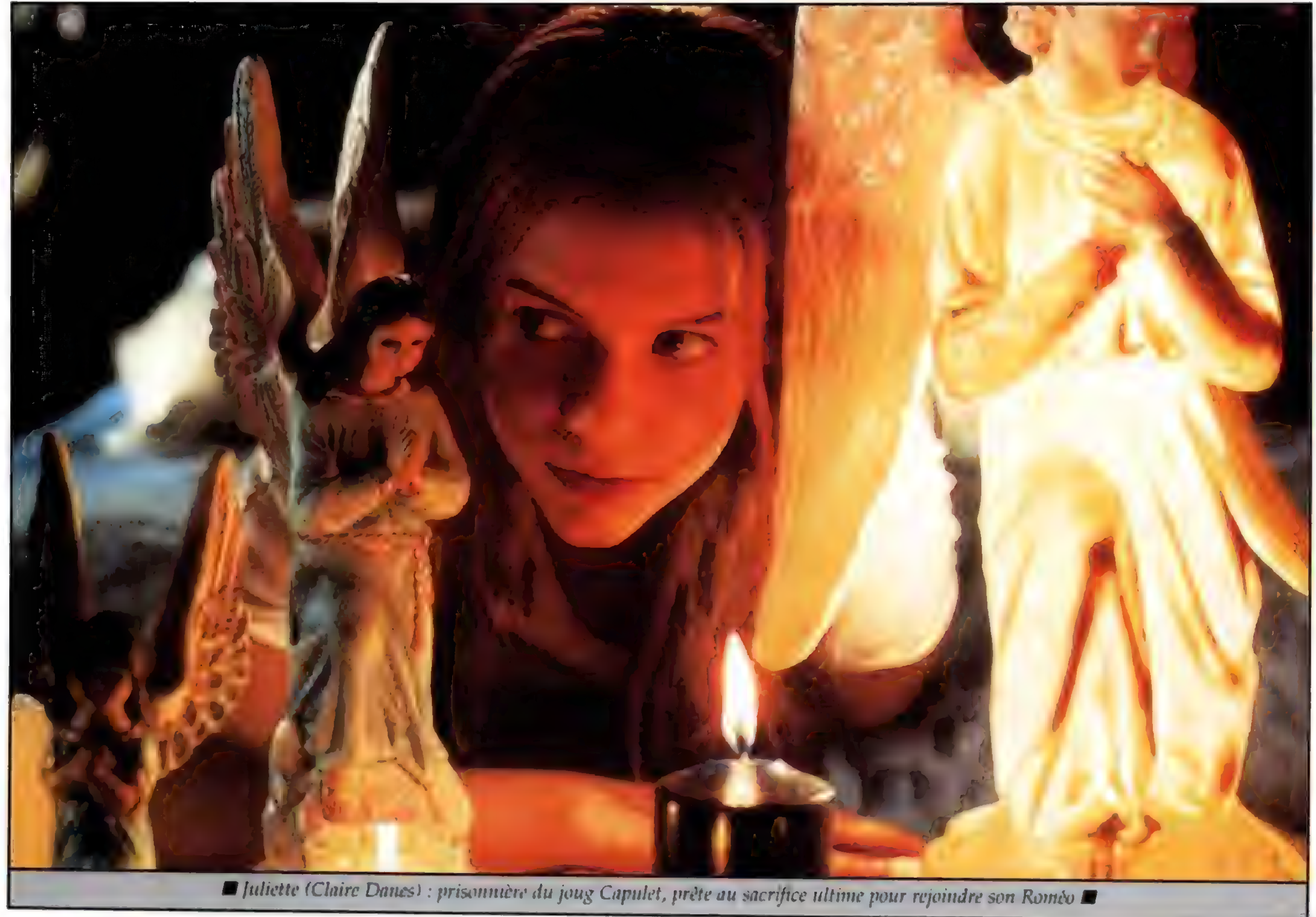
[illegible]

[illegible]

■ M.T. ■

[illegible]

16 mars 1997 2 h 10



■ *Juliette (Claire Danes) : prisonnière du joug Capulet, prête au sacrifice ultime pour rejoindre son Roméo* ■

Shakespeare ne vient que du siècle dernier, de cette époque où après avoir été populaire, le théâtre se refermait sur lui-même pour devenir élitiste. Ses interprètes, pour se démarquer de la tradition populaire, ont alors adopté ce phrasé lent et mesuré, aux voyelles arrondies, bien éloigné de la vie au quotidien. Lorsque vous interprétez Shakespeare avec un accent américain, cela le normalise, le rend plus réaliste et abordable. Joués avec un phrasé naturel, les textes de Shakespeare apparaissent sous un jour différent. Par conséquent, le public se rend davantage compte de leur beauté, de leur puissance. L'histoire ne nous paraît plus aussi lointaine, elle nous touche davantage parce qu'elle n'est pas affectée par une impossible diction, comme celle de Laurence Olivier indissociable des années 30. Cela peut rendre la langue moins belle à l'oreille, mais j'ai voulu raconter «Roméo et Juliette» d'une manière très intense, tumultueuse, réaliste et passionnée.

La ville dans laquelle vous situez l'action du film n'est pas clairement définie. Elle ressemble à Palm Beach, à une cité côtière californienne, à Miami... Mais rien n'est moins sûr !

Pour que **Roméo & Juliette** touche le public américain, il fallait qu'il ait l'air de se dérouler aux Etats-Unis. Nous voulions décrire une ville qui soit à la fois «western» et moderne, qui soit également un melting-pot, un endroit où se croisent toutes les couleurs de peau. Il fallait que ce soit aussi une cité où les riches côtoient quotidiennement les pauvres, que la culture latine soit omniprésente et que la violence s'y exprime. Miami semblait le modèle le plus approprié. Nous nous sommes donc basés sur son exemple pour construire le monde à part que nous voulions. De plus, Miami conserve encore une très forte influence italienne, florentine plus précisément, jusque dans son architecture. Si nous sommes partis de Miami pour dépeindre Verona Beach, le théâtre de l'action, nous n'y avons pas tourné. Nous avons tourné à Mexico City, aux studios de Churubusco et dans les badlands de Texcoco... Des endroits disparates que nous avons assemblés au montage. Le Mexique permettait de filmer simultanément des ruines, de très vieux monuments, des immeubles modernes et l'océan. Je dois aussi dire que cet aspect composite, qui ne correspond en vérité à aucune ville, nous a été soufflé par Shakespeare. Sa description de Vérone dans la pièce n'est absolument pas précise. L'essentiel, dans sa peinture, consistait à imposer l'image d'une région à la fois catholique, violente et sensuelle. Ce que nous avons aussi fait.

Pourquoi avoir tourné au Mexique alors que l'intrigue se déroule plus au Nord, aux Etats-Unis ?

C'est l'importance de la religion dans l'histoire qui nous a convaincus de nous déplacer au Mexique. Du temps de Shakespeare, la religion était étroitement mêlée à la politique. Il y avait peu de familles riches et une majorité de pauvres. C'était une époque violente et les gens étaient ouvertement armés. Nous avons interprété toutes ces données dans le contexte moderne d'un monde inventé. En fait, la plupart de ces données subsistent de nos jours au Mexique, à différents niveaux. Nous aurions pu situer la pièce à Mexico et nous contenter de la jouer. Il y a un certain mysticisme là-bas, et pour moi, il y a aussi de l'exotisme. Il y a une certaine magie, une certaine musique. Ce n'est pas Verona Beach, mais cela y ressemble beaucoup dans l'esprit.

La religion tient une place importante dans *Roméo & Juliette*, tant par les images pieuses que l'on décèle un peu partout que par la très ardente foi catholique des protagonistes...

Encore un point sur lequel Shakespeare ne prend pas une ride : la religion dont il inscrivait partout les figures les plus identifiables, les crucifix et tout le reste. Jusque sur les armes. Dans le monde élisabéthain, on trouvait des armures décorées avec des icônes religieuses. Beaucoup d'objets étaient ciselés d'après des figures, des symboles de l'église. Nous avons repris cette coutume dans le film. Mais la religion n'est pas seulement décorative. Elle est cruciale dans «Roméo et Juliette». On invoque souvent Dieu, un prêtre intervient... Même s'il est rare aujourd'hui de voir le catholicisme représenté de façon aussi traditionnelle, vous trouvez encore des endroits où il influe directement sur la société. Regardez l'Italie avec le Vatican en son sein, le Mexique et ses processions... Comme du temps de Shakespeare, on continue de s'entre-tuer parce que l'on ne partage pas la même confession. Certaines coutumes de l'époque perdurent, comme la perte de la virginité, seulement après le mariage...

En fait, votre *Roméo & Juliette*, c'est l'antithèse d'une pièce de théâtre. Un art immobilisé sur une scène, interdit de mouvement... Le film bouge. Il tourbillonne sur lui-même et visite une multitude de décors différents...

Lorsque le théâtre fonctionne, il n'a rien de statique. Tout ce que vous faîtes au cinéma, vous pouvez le porter sur les planches. Un jeu de lumières équivaut à un gros plan par exemple. L'impact émotionnel est le même. De grands metteurs en scène, à fois de théâtre et de cinéma comme Orson Welles, l'ont parfaitement compris. Shakespeare est vraiment un précurseur dans l'art cinématographique, dans la production. Lorsque Londres n'était encore qu'une ville de 200.000 habitants, il employait 300 personnes à construire des décors, à coudre des costumes... N'est-ce pas un peu Hollywood ? N'est-ce pas une forme populaire de spectacle ? Et Shakespeare serait très heureux de battre Stallone à plate couture au box-office américain, ce qu'a réussi à faire **Roméo & Juliette** !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **ALEXANDRE NAHON** ■

A la fois dure et tendre, une évocation des années lycée par le réalisateur de SONATINE...

KIDS RETURN





■ *Takeshi Kitano : increvable et iconoclaste : un tempérament hors du commun* ■

Takeshi Kitano n'est plus seulement un grand cinéaste, mais également un grand survivant. Survivant à un accident de moto qui a bien failli lui coûter la vie. Incroyablement populaire au Japon, Takeshi Kitano symbolise l'éclectisme, la variété. Capable de se déguiser en souris géante ou de se coiffer d'un crabe en plastique pour présenter une sorte de «Jeux sans Frontières» destroy, c'est aussi un contestataire né, un comique acerbe qui tire à boulets rouges sur les institutions, un peintre, un écrivain. Un comédien aussi. Dans ses propres films. Dans FURYO où il incarne le terrible Sergent Hara. Dans JOHNNY MNEMONIC où il interprète un yakuza à la tête d'une multinationale du crime. Mais Takeshi Kitano brille au moins autant de l'autre côté de la caméra. D'abord par des polars brutaux et minimalistes, grinçants et nihilistes. Ce sont VIOLENT COP, BOILING POINT et SONATINE. Ensuite par la chronique intimiste sur fond de cécité et de surf (A SCENE AT THE SEA), par l'humour non-sensique (GETTING ANY ?) et par ce KIDS RETURN à l'émotion discrète...



■ *Shinji et Masaru, clients permanents d'un restaurant fréquenté par la pègre* ■

***Kids Return* est-il un film autobiographique ? Par son intermédiaire, ne faites-vous pas un peu l'apologie des cancres ?**

Masaru et Shinji, mes deux héros, s'inspirent ouvertement de garçons que j'ai bien connus. Hiroshi, leur principal camarade, découle lui aussi d'une personne réelle, devenue depuis chauffeur de taxi. A l'école où j'allais, il existait deux types d'élèves : les as et les cancres. Les premiers étudiaient très sérieusement, sans jamais faiblir. Les seconds séchaient un maximum de cours. Ils pensaient que la réussite dans la vie consistait à devenir yakuzas. Les professeurs les négligeaient totalement, les abandonnaient à eux-mêmes. **Kids Return** est consacré à ces mauvais élèves. Si j'ai tourné ce film, c'est pour rétablir une vérité qui n'est pas bonne à dire. D'après les enseignants, l'adolescence est une période pleine d'opportunités, remplie d'occasions. Toujours selon eux, si vous échouez, vous pouvez vous relever et, en redoublant d'efforts, rattraper le train en marche, avoir vous aussi du succès. Pour ma part, je pense que c'est le contraire qui se vérifie le plus souvent : les cancres restent des cancres. **Kids Return** doit être ainsi perçu. Lorsque Masaru et Shinji se retrouvent, à la fin, après deux ou trois ans d'amère expérience de la vie, le premier demande au second s'ils sont désormais prêts à repartir d'un bon pied. Je me suis posé la même question après mon accident de moto en 1994. J'ignorais si j'allais pouvoir surmonter cette épreuve. Une partie de moi pensait l'inverse, ce qui rendait la convalescence d'autant plus éprouvante. Je ne sais pas si Shinji et Masaru parviendront à se tirer d'affaire, à avancer dans le bon sens. Les erreurs passées, leur échec scolaire ne vont pas leur simplifier la tâche, surtout au sein de la société japonaise. L'adolescence est le moment critique où l'on va s'orienter vers son destin, où l'on bascule d'un monde à l'autre. Et je crois qu'il ne faut surtout pas mentir à nos enfants et leur faire croire qu'ils pourront toujours s'en sortir : c'est faux. Il n'y a pas toujours de seconde chance dans la vie, et ce dans toutes les sociétés, particulièrement à notre époque.

***Kids Return*, malgré les incertitudes liées au destin de Shinji et Masaru, apparaît plus optimiste que vos précédents films...**

Sans doute parce que j'essaie désormais d'approcher au plus près du cœur de l'homme ! Mes premiers films fonctionnent sur un tableau radicalement différent : trouver, pour les protagonistes, la meilleure façon de mourir. Shinji et Masaru doivent vivre parce que je suis moi-même parvenu à surmonter mon accident. Ils sont différents de mes autres personnages, ils reflètent mon état d'esprit tandis que je me remettais doucement de mes blessures. Peut-être échouent-ils parce qu'ils rêvent trop de réussite, qu'ils s'y attachent trop. Au Japon, très souvent, ceux qui réussissent sont d'abord ceux qui se laissent porter par le temps, ceux qui saisissent les opportunités. Pas ceux qui s'obstinent à monter au plus haut de la pyramide sociale.

De Shinji ou de Masaru, de qui vous sentez-vous le plus proche ?

Shinji, le boxeur, me ressemble particulièrement. Son histoire est très proche de la mienne. Au lycée, j'avais un ami que j'appelais «grand frè-

■ *Shinji (Masanobu Ando) : un boxeur dont l'apprentissage passe par l'enseignement des coups bas et l'accoutumance au dopage* ■

re» ; nous étions inséparables. Un jour, il s'est battu et a reçu de sales coups. Nous avons alors décidé de nous former à la boxe. Les entraîneurs m'encourageaient beaucoup et semblaient croire en moi : ils me prédisaient même une carrière de champion ! Mais ma mère m'a supplié d'arrêter la boxe, elle avait peur pour moi. Je l'ai écoutée. La suite de **Kids Return** relève de la fiction bien que l'expérience de Shinji reste très proche de la mienne. Mes souvenirs concernant cette époque m'ont permis d'approcher au plus près la réalité. Ainsi, suivant mes indications, nous avons construit une salle d'entrainement. Un endroit sordide qui ferait peur à un membre de la Boxing Association. Il y a effectivement de quoi être horrifié mais les choses se déroulaient tel que je le montre dans **Kids Return**. Je sais exactement comment ça se passe dans ce milieu dégueulasse, comment les débutants sont accoutumés aux drogues, aux produits dopant, comment on leur apprend des coups «malhonnêtes» au-dessous de la ceinture. La boxe regorge de ce genre d'astuces, de trucs vicieux qui pourrissent sa réputation, y compris au plus haut niveau. En fait, la part autobiographique occupe environ 50 % de **Kids Return**.

A l'image de vos précédents films, les polars essentiellement, *Kids Return* apparaît comme d'un réalisme implacable au sujet des mœurs et codes yakuzas...

Concernant les yakuzas, je n'invente rien. La manière dont ils recrutent Masaru se conforme au déroulement habituel. J'insiste sur les codes de loyauté, d'honneur au sein d'un groupe qui se substitue à la cellule familiale. Les anciens les enseignent aux jeunes, aux nouveaux. Ce sont justement eux qui appliquent à la lettre tous les préceptes des «lois» yakuzas. Plus vous montez les échelons de la hiérarchie de la pègre, plus ces codes disparaissent au profit d'une démarche davantage «politique». Haut placé, vous vous préoccupez davantage de négociations que du strict respect de la notion de vengeance. Dans **Kids Return**, je décris les yakuzas tels qu'ils sont, à savoir des gens pour qui il ne faut pas avoir le moindre respect, de vils criminels qui n'hésitent pas à écouler sur le marché des lots de sang contaminé. Pourtant, du temps de mon enfance, je voyais dans les yakuzas de véritables héros. Ils pullulaient dans mon quartier, ils avaient fière allure et tous les gamins voulaient leur ressembler. Mais cette aura romantique ne correspond pas à la réalité. Un copain d'enfance fait d'ailleurs partie des leurs. Je ne l'envie pas. Pourtant, je suis extrêmement populaire dans ce milieu. Plus que n'importe quel comédien ne l'a jamais été. Un jour, je me promenais dans un quartier d'Osaka avec un ami. Alors que nous marchions, je me suis rendu compte que les yakuzas nous cernaient. J'ai ensuite appris que le parrain local était au courant de ma présence dans son secteur. Pour assurer ma sécurité, il m'a discrètement envoyé une nuée de gardes du corps ! Dès que je l'ai su, je me suis juré de ne plus remettre les pieds dans cette partie de la ville ! ■ ■ ■



■ *Le chef yakuza (Ryo Ishibashi) : un modèle pour Masaru* ■

■ ■ ■ Malgré des événements liés à votre passé d'adolescent, on ne peut pas dire que *Kids Return* vibre de toutes les fibres de la nostalgie !

J'ai vécu dans ma jeunesse la plupart des épisodes décrits dans **Kids Return**. J'ai toutefois transposé cette histoire à notre époque afin d'éviter de tomber dans le piège de l'évocation du «bon vieux temps» et d'accentuer l'aspect universel du sujet. Si j'avais voulu faire un portrait des jeunes des années 70, les gens de ma génération l'auraient considéré avec une certaine nostalgie, alors que les jeunes l'auraient appréhendé comme une expérience nouvelle. J'espère que mon film donnera à la jeune génération l'énergie nécessaire pour affronter les vrais problèmes auxquels elle doit faire face. Je voulais depuis longtemps déjà parler de la jeunesse dans l'un de mes films. **Kids Return** parle de ce monde, de l'école, de l'amitié.

Pourquoi avez-vous fait l'impasse sur ces deux aspects primordiaux de l'adolescence que sont les filles et la famille ?

J'aurai pu situer le scénario de **Kids Return** dans une école mixte. Il aurait par conséquent fallu que je m'attarde sur les relations entre garçons et filles. Ce n'est pas une nécessité. Dans la société japonaise, il existe des liens très forts entre les jeunes et les plus vieux, les patrons et leurs employés. Dire qu'il s'agit d'homosexualité latente me paraît exagéré, mais les rapports entre personnes du même sexe sont effectivement très puissants, très étroits. J'ai tenu à explorer ce thème dans **Kids Return**. Si Shinji et Masaru ne semblent pas connaître de vie familiale, c'est pour deux raisons. L'adolescence marque une révolte contre les parents et il faut échapper à leur emprise. En outre, les garçons de cet âge passent le plus clair de leur temps entre eux, entre copains. A la maison, ils y sont seulement pour dormir et manger. Ma propre adolescence s'est déroulée ainsi. Si j'ai tourné des séquences mettant en scène les familles de Shinji et Masaru, j'ai dû les couper au montage afin de ramener le film à une durée plus raisonnable. Il durait alors plus de trois heures...



■ *Takeshi Kitano dirige Masanobu Ando : quand le cinéaste reconstitue ses premiers pas dans la vie d'adulte* ■

Quel regard portez-vous sur la violence dans vos propres films ? C'est une violence moins «agréable» que celle du cinéma américain, sèche comme un coup de trique...

Dans la violence, je m'attache essentiellement à l'effet de surprise. Je veux montrer que la mort peut surgir à l'improviste, qu'elle frappe sans forcément avertir. Cette violence programmée, attendue, c'est autre chose. La violence, je ne veux surtout pas la magnifier, la rendre plus séduisante à travers des chorégraphies savantes, des gunfights sophistiqués. Les jeunes pourraient s'y laisser entraîner comme dans un jeu. La violence, je veux qu'elle soit la plus horrible possible, la plus impromptue. Pour arriver à un véritable effet de surprise à l'écran, j'avertis le minimum de collaborateurs de mes intentions. Dans **Kids Return**, par exemple, lors du meurtre du chef yakuza près de sa voiture, un assistant chargé de canaliser les badauds a voulu refouler le comédien qui incarne l'assassin ! Il semblait si quelconque sur sa bicyclette, si ordinaire qu'il a bien failli être viré du plateau ! J'essaie toujours de prendre l'équipe à revers. Parfois, c'est moi qui suis pris par surprise. Dans la même séquence de **Kids Return**, le chef yakuza tombe à terre, mortellement touché. Dans la chute, il perd une chaussure. Un détail marquant mais absolument pas prémédité. Il l'a perdue parce que le responsable des costumes n'avait pas sa pointure en magasin. Ce dernier est venu s'excuser auprès de moi directement après la prise. Je l'ai remercié pour cette «erreur» ! Dans **Sonatine**, pour la fusillade du bar, j'ai veillé à recréer cette sensation d'instant pris sur le vif, de hasard. J'ai demandé aux comédiens d'entrer dans la partie éclairée de la pièce et de tirer en direction de la partie plongée dans la pénombre, sur les interprètes du gang rival. Ceux-ci n'étant pas au courant de cette irruption soudaine, on peut lire l'effet de surprise sur leur visage !

Parlez-nous précisément de votre façon de travailler. Il semble qu'elle gravite essentiellement autour de l'improvisation, d'une souplesse assez rare...

J'attache tellement d'importance à l'improvisation que je n'utilise jamais de story-board. Je découvre très souvent les décors le jour même du tournage car ce sont mes assistants qui les ont repérés suivant mes instructions. J'agis en conséquence. Lorsque le décor ne m'inspire guère, le restaurant que fréquentent les yakuzas dans **Kids Return** par exemple, je cherche à compenser par des éléments nouveaux. D'une grande pauvreté esthétique, ce restaurant aurait donné des scènes elles-même très pauvres si je n'avais pas choisi d'atténuer les faiblesses plastiques par des costumes aux couleurs criardes, des vestes électriques... Je n'avais pas le choix. J'aime pouvoir changer d'orientation à la dernière minute. Au stade de l'écriture, je prépare les scènes de manière à m'aménager une liberté maximale de mouvements, une véritable liberté créatrice lorsque je les structure et

ZÈRO DE CONDUITE

Dans la vie, faut pas s'en faire. Shinji et Masaru ne s'en font pas. Camarades de classe d'un lycée de deuxième catégorie, ils passent le plus clair de leur temps à sécher les cours, à chahuter, à racketter d'autres élèves, à boire et à se moquer des professeurs. Leur désinvolte carrière de cancres prend une autre tournure après que Masaru se soit copieusement fait rosser. L'humiliation. Pour que cela ne se reproduise pas, Shinji et Masaru s'entrainent à la boxe. Un entrainement auquel Shinji prend goût. Masaru, quant à lui, intègre un gang de yakuzas à force de zèle et de servitudes. Il grimpe rapidement les échelons hiérarchiques de la pègre avant qu'une erreur d'appréciation ne le laisse sur le carreau. Devant les vieux du clan, il crie vengeance. Un manque de respect qui lui vaut une grave blessure, puis l'exclusion. Le parcours de Shinji n'est guère plus brillant. Pathétique même. Au contact d'un boxeur raté, il n'apprend que les bassesses du Noble Art, les coups tordus, le dopage. Au terme d'un ultime combat, ce n'est plus qu'une épave...

N'attendez pas de **Kids Return** un Takeshi Kitano de la même eau que **Sonatine**, un quasi huis-clos avant le massacre. C'est une description très linéaire de deux jeunesses foirées, une fable qui signifie «tu es cancre, tu resteras cancre». A jamais. Un constat dur que Takeshi Kitano assume sans démagogie, sans chercher d'autres circonstances atténuantes à ses déplorables héros qu'un souverain ennui et une fascination pour la brutalité, la violence. A condition qu'ils n'en soient pas les victimes. Ils le seront pourtant à force de tricheries, de bourdes monumentales et d'un entourage aussi pourri que possible qui déteint autant sur Masaru, le chef, que sur Shinji, le suiveur, l'influençable dans lequel Takeshi Kitano se reconnaît. Pas d'indulgence cependant de la part du cinéaste. Sinon un regard frontal, perçant, mordant et drôle quand il le faut, à savoir de moins en moins à mesure que le récit avance, que l'échec se précise. Pas de tendresse dans ce tableau d'une jeunesse à la dérive. Takeshi Kitano n'est pas François Truffaut, **Kids Return** n'est pas **Les 400 Coups**. Ce qui fait justement toute la valeur de cette odyssée lamentable commençant et se terminant dans une cour de récréation. La même, après trois ans d'espoirs déçus et de galère. Trois années visitées par un Takeshi Kitano lucide et serein, exprimant toute l'étendue d'un talent qu'on ne saurait désormais plus étiqueter comme celui d'un «Tarantino japonais».

■ M.T. ■

Swift & Le Studio Canal + présentent *KIDS RETURN* (Japon - 1996) avec Masanobu Ando - Ken Kaneko - Leo Morimoto - Hatsuo Yamaya - Mitsuko Oka - Ryo Ishibashi - Susumu Terajima **photographie de** Katsumi Yanagishima **musique de** Joe Hisaishi **produit par** Masayuki Mori - Yasushi Tsuge & Takio Yoshida **écrit, monté & réalisé par** Takeshi Kitano

16 avril 1997 **1 h 47**

les enchaîne. J'aime monter au fur et à mesure que je tourne. Le montage peut effectivement générer des idées quant à la direction dans laquelle le film doit s'engager. C'était une nécessité absolue dans **Kids Return** du fait du manque d'expérience des deux principaux comédiens. J'ai ainsi dû monter en prenant scrupuleusement en compte la faiblesse de leur performance.

Comment expliquez-vous que vos protagonistes arborent presque systématiquement un faciès impénétrable de mutisme ? Que, dans la furie des fusillade, ils ne bronchent pas, attendant immobiles que les balles leur perforent le corps ?

La culture japonaise influence pour beaucoup mes films. Ainsi, les fusillades s'inspirent des cérémonies religieuses traditionnelles, très lentes, très figées. La violence est par conséquent dénuée de tout effet, statique presque. Mais ce n'est pas propre aux cérémonies. En visionnant des documentaires sur la guerre du Vietnam, j'ai pu constater que les gestes des soldats se limitaient à peu de chose. Le visage fermé des comédiens, même dans les séquences les plus intenses, découle directement du théâtre No, une forme d'art essentiellement japonaise. Sur scène, les acteurs portent des masques inexpressifs. A l'interprète, suivant la situation et les sentiments qu'exprime son personnage, de faire passer des émotions, des sensations. L'humour de mes films lui-même prend une forme très japonaise : la forme du Manzaï. Le Manzaï consiste, pour des duettistes, à discuter, à plaisanter à demi-mots en maintenant le public à distance. Il ne faut surtout pas qu'il participe trop, qu'il rentre dans le jeu. Ayant longtemps été comique de Manzaï, j'ai demandé à un spectateur du premier rang de quitter la salle. Il riait décidément trop fort. C'est moi qui me suis ensuite fait virer, par le directeur de la salle, que j'avais d'ailleurs ouvertement critiqué sur scène !

Pourquoi ne jouez-vous pas dans *Kids Return* ? Vous auriez au moins pu interpréter l'un des yakuzas...

Lorsque j'écris un scénario, j'essaie de me glisser dans la peau des personnages pour mieux imaginer leur comportement et l'expression de leur visage. Cela me préoccupe davantage que d'apparaître à l'écran. S'il y a un rôle pour moi, je le prends car je suis également comédien, parce que je sais parfaitement ce que je recherche en tant que réalisateur. Si l'histoire, à l'instar de **Kids Return**, ne me donne pas de rôle, je reste à mon poste derrière la caméra. De toute manière, je n'aurais pas pu y jouer. Le film ayant été tourné juste après mon accident, je n'avais pas intégralement retrouvé la mobilité du côté droit de mon visage.



■ *Masaru (Ken Kaneko), désormais yakuza certifié par les tatouages : une petite visite amicale à son pote* ■

Cinématograhiquement parlant, quelles sont les influences que vous subissez, que vous revendiquez ?

Je n'ai connu le cinéma que très tard car mes parents nous interdisaient, à mes frères et sœurs et moi, l'accès aux salles. Ils nous interdisaient même d'ouvrir d'autres livres que ceux de l'école, ou de nous distraire avec des bandes dessinées. En cette période d'après-guerre, tout se rapportait à l'économie, à la survie. On négligeait le cinéma. Ce n'est qu'au collège que j'ai vu mes premiers films, **Le Jour le plus Long** notamment. En fait, je ne suis pas cinéphile du tout. Je vois très peu de films de peur de subir leur influence. Pourtant, en tant que cinéaste, je suis une véritable éponge. Pas une éponge de cinéma toutefois. Je ressens un pressant besoin de m'investir dans plusieurs activités : mon travail à la télévision, le base-ball, le flipper même, le dessin... Je pense sincèrement que je serais un piètre réalisateur si je limitais mes activités externes. C'est lorsque je me divertis, que je vaque à d'autres occupations que mes films prennent forme. Il n'existe rien de mieux que l'expérience dans plusieurs domaines pour irriguer la créativité. Je suis heureux d'avoir boxé par le passé car la pratique de ce sport apporte à **Kids Return** une multitude de détails authentiques. La cinéphilie ne vaut pas l'école de la vie.

Quels enseignements avez-vous tiré de votre accident ? Quelles sont ses séquelles sur votre cinéma ?

Depuis cinquante ans, au Japon, les gens ne pensent qu'à une existence matérielle meilleure, à l'amélioration de leurs conditions de vie, et évacuent totalement l'idée de la mort. Mon accident m'a sérieusement fait admettre son côté inéluctable. Je vois aujourd'hui les choses différemment, à tel point que j'ai aussi choisi de laisser vivre Shinji et Masaru dans **Kids Return**. Réalisé avant l'accident, **Kids Return** les aurait probablement tués. Je suis désormais plus optimiste que la moyenne. Je reviens de loin. On me croyait fichu, bon pour la morgue. Les médecins ne m'ont d'abord laissé aucun espoir, puis ils sont revenus sur leur diagnostic. Ils pensaient que j'avais échappé à la mort pour connaître un sort guère plus enviable : vivre comme un légume pour le restant de mes jours. J'ai bien ri car je savais qu'ils se trompaient. En voyant mon visage abîmé, j'ai pensé qu'il constituait la marque d'un nouveau départ. J'essaie toujours de réagir dans ce sens, de me relever. De prendre les choses avec humour et philosophie. Un moment, j'ai cru que le choc m'ouvrirait l'esprit, qu'il multiplierait par dix mes capacités cérébrales. Rien ne s'est produit ! Jusqu'à présent, la chance m'a souri. J'ai toujours surmonté les obstacles. A une époque, j'étais un comique au faîte de sa gloire. A la suite d'une très mauvaise critique, j'ai monté une expédition punitive contre l'éditeur d'un journal. Nous nous sommes battus. La police est intervenue. Résultat : j'ai été interdit de télévision pendant plusieurs mois. Je n'ai pas baissé les bras pour autant, je suis revenu pour monter de nouveau au sommet. L'accident m'a ensuite projeté au plus bas. Je me suis de nouveau relevé. La vie est ainsi faite. On se casse la gueule et on recommence, toujours et encore.

Votre optimisme semble à toute épreuve...

Oui, encore que cela dépende des circonstances... Si, par exemple, un yakuza me pointait une arme sous le nez pour me piquer mon fric, cela serait un test tout à fait intéressant pour mesurer mon degré d'optimisme !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

donnie brasco & ennemis rapprochés



■ *Johnny Depp & Al Pacino dans* ***Donnie Brasco*** ■

Donnie Brasco et **Ennemis Rapprochés** viennent de sortir à une semaine d'intervalle. Le premier est un polar pète sec, le deuxième un thriller qui pète plus haut que son cul. L'un et l'autre sont vendus avant tout sur leur générique opposant une «vieille» star à une jeune (Al Pacino/Johnny Depp et Harrison Ford/Brad Pitt). Pas de quoi en tirer de longues théories certes, mais le jeu des comparaisons s'impose de lui-même.

Dans **Ennemis Rapprochés**, Rory Devaney (Pitt) est un dangereux terroriste irlandais qui parvient à échapper au piège tendu par la police anglaise. Direction New York, où il loge chez Tom O'Meara (Ford), un policier ignorant de l'identité réelle de son hôte. Rory et Tom se lient progressivement d'amitié, d'autant plus que le flic vit entouré de sa femme et de ses trois filles (entendu : il vient enfin de trouver un fils). De son côté, Rory n'est pas insensible au charme de ce père de circonstances, le sien ayant été abattu sous ses yeux d'une balle dans la tête lorsqu'il était enfant, ceci pour le trauma. Mais son engagement politique reprend vite le dessus : en affaire avec des malfrats délicats pour l'achat de missiles destinés à l'IRA, Rory ne peut cacher plus longtemps son jeu à Tom, lequel décide de l'arrêter avant qu'il ne se fasse tuer...

Alan J. Pakula (**Klute**, **Les Hommes du Président**, puis une dizaine de gros navets en vingt ans : **Dream Lover**, **L'Affaire Pélican**, **Jeux d'Adultes**...) est visiblement très ému par ce qu'il filme, soulignant dès qu'il en a l'occasion la naissance de sentiments partagés via des dialogues leitmotiv : «Ceci n'est pas une histoire américaine, c'est une histoire irlandaise». Hors, à défaut de prouver ce qu'il avance, **Ennemis Rapprochés** déploie l'arsenal des trucs et astuces du parfait thriller crétin pour arriver à ses fins, à sa fin, complètement US en l'occurrence : le flic tue le terroriste, le père tue le fils. Les scénaristes, qui ont précédemment fait vomir le policier après qu'il ait menti à ses supérieurs (c'est dire s'il est honnête), oublient soudainement ce point de détail lorsque Tom refroidit Rory. Ce n'est cependant pas perdu pour tout le monde, et on peut sortir de la salle avec des haut-le-cœur.



■ *Brad Pitt dans* ***Ennemis Rapprochés*** ■

Donnie Brasco inverse les rôles. Joe Pistone (Johnny Depp), le jeune, est un policier qui infiltre la mafia new-yorkaise en devenant Donnie Brasco, l'homme de confiance du vieux «wise guy», Lefty (Al Pacino). Un projet assez courageux, tiré d'une histoire vraie, qui prend le risque de se mesurer aux derniers films de mafieux (les Scorsese en premier lieu), en même temps qu'il met Al Pacino à l'épreuve de sa carrière (**Serpico** et **Cruising**, où il interprétait des flics undercover, et bien sûr **Scarface**, de l'autre côté de la barrière). La grande qualité de **Donnie Brasco** se trouve toute entière, ô surprise, dans son refus de se mesurer à ses aînés. Au contraire scénaristes et réalisateur choisissent un angle leur permettant, de façon très modeste, d'ajouter une pierre à l'édifice du genre. Lefty est ainsi un bras armé, un petit chef, responsable de vingt-six assassinats, qui espère depuis longtemps déjà être promu. Il évolue dans le cadre de la mafia comme un employé consciencieux le ferait au sein d'une entreprise : pensant obtenir ses galons au mérite. A cette conception «honnête» du travail, **Donnie Brasco** oppose une vision parfaitement chaotique de la hiérarchie mafieuse, comme si la désorganisation constituait le fondement même de... l'Organisation ! Lefty assiste donc, impuissant et résigné face à l'injustice du traitement qu'on lui réserve, blessé dans son amour propre, à la montée en grade de Sonny (Michael Madsen), un petit caïd psychopathe, et à celle de Donnie, l'élève dépassant le maître. Un portrait bouleversant, servi par ce cabotin génial d'Al Pacino, dont le jeu retenu (ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps) rend encore plus attachant ce minable pathétique mais digne.

Le versant polar du film est assuré par Joe Pistone, flic nerveux qui, au fur et à mesure qu'il découvre Lefty, est tenté de lui venir en aide, ce qui l'éloigne encore davantage de sa vie de famille (le seul gros point faible du film). Sa place semble être dans la mafia, comme le démontre sa connaissance parfaite de la psychologie du gangster qui lui permet de se sortir des situations les plus périlleuses : ainsi dans ce restaurant japonais où, un microphone dans les bottes, il refuse de se déchausser en tenant des propos racistes à l'encontre du serveur, s'attirant aussitôt la sympathie des mafieux et provoquant un passage à tabac en règle. Un héroïsme sec, sans ambages, mêlant violences physiques et esprit tordu, soit quand même les meilleurs ingrédients du genre. Installant également une relation père/fils, aussi discrète qu'émouvante, entre les deux protagonistes principaux, **Donnie Brasco** ne sombre pas, comme **Ennemis Rapprochés**, dans cet humanisme réac qui plombe une grande partie de la production américaine de genre. Au contraire, Mike Newell (**Quatre Mariages et un Enterrement**, eh oui...) signe un final d'une pudeur insensée où Lefty, trahi à contre-cœur par Donnie, se prépare à affronter son destin dans une cérémonie attentive aux détails et à dimension humaine. Comme le film dans son ensemble.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Columbia TriStar Films présente Harrison Ford & Brad Pitt dans une production **Columbia Pictures/Lawrence Gordon** ***ENNEMIS RAPPROCHÉS*** (***THE DEVIL'S OWN*** - USA - 1996) avec Margaret Colin - Ruben Blades - Treat Williams - George Hearn - Mitchell Ryan **photographie de** Gordon Willis **musique de** James Horner **scénario de** David Aaron - Vincent Patrick - Kevin Jarre **produit par** Lawrence Gordon & Robert F. Colesberry **réalisé par** Alan J. Pakula

26 mars 1997 **1 h 50**

Bac Films présente Al Pacino & Johnny Depp dans une production **Baltimore Pictures/Mark Johnson** *DONNIE BRASCO* (USA - 1996) avec Michael Madsen - Bruno Kirby - James Russo - Anne Heche **photographie de** Peter Sova **musique de** Patrick Doyle **scénario de** Paul Attanasio d'après le livre de Joseph D. Pistone & Richard Woodley **produit par** Mark Johnson - Barry Levinson - Louis DiGiaimo - Gail Mutrux **réalisé par** Mike Newell

19 mars 1997 **2 h 05**

8 grands films déjà disponibles

















Copies neuves, format respecté et versions originales sous-titrées français !

L'ASIE SOUFFLE LE CHAUD SUR LA VIDEO

HK VIDEO

Et tous les 2 mois, retrouvez ses héros, ses stars et toutes les infos dans le seul magazine consacré à l'Orient Extrême Cinéma.

HK ORIENT EXTRÊME CINÉMA

Bon de commande

À renvoyer à SEVEN SEPT - 1, rue Lord Byron - 75008 Paris
Je désire recevoir les vidéocassettes (VHS-SECAM) cochées ci-après au prix unitaire de 179 Frs TTC :

HK VIDEO

- [ ] Zu, les guerriers de la montagne magique
- [ ] Shogun's Shadow
- [ ] The Killer
- [ ] Le Temple de Shaolin
- [ ] Le Syndicat du crime 1
- [ ] Le Syndicat du crime 2
- [ ] Les Arts Martiaux de Shaolin
- [ ] The Big Heat

Frais de port [ ] 1 cassette / 20 Frs [ ] 2 cassettes / 30 Frs [ ] 3 cassettes / Port gratuit

[ ] Oui, je m'abonne au magazine HK à partir du n°____ pour une durée de 1 an au prix de 320 F au lieu de 360 F. Je recevrai en cadeau la cassette vidéo « Crime Story* » (*offre valable jusqu'au 15 avril 1997)
Livraison sous 15 jours.
Ci-joint mon règlement de ________ Frs par chèque bancaire à l'ordre de SEVEN SEPT

Nom / Prénom
Adresse
Code Postal / Ville

Signature ____________________



■ Eric Stoltz ■

inside

Martin Strydom (Eric Stoltz), un bourgeois de trente ans, est un brillant professeur soupçonné d'aider l'ANC contre le régime raciste de l'apartheid en Afrique du Sud. Il est arrêté et emprisonné pour trahison, terrorisme et sabotage. Son tortionnaire, le colonel Kruger (Nigel Hawthorne), un raciste primaire issu d'une famille modeste, s'est juré de le détruire en le torturant au cours d'interrogatoires répétés. Huit ans plus tard, le nouveau régime en place décide d'enquêter sur les allégations de torture dans les centres d'interrogatoire de la police secrète. Mais toutes les preuves ont été détruites. Le colonel Kruger, désormais retraité, est convoqué par un enquêteur (Louis Gosset Jr), bien décidé à faire éclater la vérité concernant le cas Strydom. Documents falsifiés et moyens de torture psychologique abjects et mensongers auront permis au colonel de harceler Martin sans réelle preuve tangible. Une vengeance d'ordre personnel qui le mènera à sa propre perte.

Miracle en Alabama, **Bonnie and Clyde**, **La Poursuite Impitoyable**, **Little Big Man**... Il est loin le temps où Arthur Penn alignait les chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, le réalisateur semble avoir abandonné le grand écran pour les ondes cathodiques. En effet, après **Le Portrait**, avec Gregory Peck et Lauren Bacall, son dernier téléfilm en date pour la chaîne *TNT*, Arthur Penn tourne **Inside**, destiné à orner les grilles de programme de la chaîne câblée américaine *Showtime* après une modeste diffusion en salles. Sur un scénario signé par l'écrivain américain Bima Stagg, **Inside** dénonce les dérapages de la police nationale sous le régime odieux de l'apartheid. Pour avoir vécu quatorze ans en Afrique du Sud, avoir assisté à la fin du régime et à la libération de Nelson Mandela, Bima Stagg sait exactement de quoi il parle. Tout comme le chef décorateur David Barkham, qui a passé six mois dans les prisons sud-africaines en tant que prisonnier politique. Des expériences personnelles mises au service d'un scénario solide qui joue sur deux tableaux parallèles : les atrocités commises à l'égard des prisonniers politiques et la mise en place de la «Commission de vérité», instituée par le gouvernement pour juger les abus de pouvoir de l'apartheid. Deux tableaux sur lesquels reposent pleinement le découpage et le développement de l'histoire, classique et efficace. On commence par la confrontation entre Martin et le Colonel Kruger, puis les abus physiques et psychologiques pratiqués sur les prisonniers sont dévoilés sous forme de flashes-back durant la progression de l'enquête effectuée par Louis Gosset Jr. Servi par des acteurs crédibles, **Inside** lève le voile sur cette partie de l'histoire de l'Afrique du Sud et se propose de placer le public en véritable témoin, bien plus qu'en spectateur. Une sorte de jugement réfléchi, qui ne se complaît jamais dans l'expression d'une réelle haine envers cet état raciste, ni ne tente d'ériger leurs victimes en martyrs. En choisissant de se concentrer sur la manière dont les prisonniers politiques vivent cette situation plutôt que de s'étendre sur les atrocités qu'ils enduraient, Arthur Penn réussit à s'éloigner de l'adaptation romancée qu'une telle histoire aurait pu engendrer pour se rapprocher du film-documentaire coup de poing.

■ **Damien GRANGER** ■

Action Gitanes présente Eric Stoltz - Nigel Hawthorne - Louis Gosset Jr dans une production **Elkins Entertainment/Logo Entertainment** *INSIDE* (USA - 1996) avec Ian Roberts - Janine Eser - Louis Van Niekerk - Jerry Mofokeng - Patrick Shai **photographie de** Jan Weincke **musique de** Robert Levin **scénario de** Bima Stagg **produit par** Hillard Elkins **réalisé par** Arthur Penn

23 avril 1997 **1 h 34**

blood and wine

De son propre aveu, Bob Rafelson est un réalisateur «lent», qui mûrit longuement ses projets. Dix films en presque trente ans : c'est chose rare en cette période de forte productivité, où la quantité semble peu à peu prendre le pas sur la qualité. On pouvait donc espérer beaucoup de cette petite histoire d'escrocs mise en image par le cinéaste du **Facteur Sonne Toujours Deux Fois**. Pourtant, malgré quatre ans de préparation et l'aide de deux scénaristes, Rafelson se plante lamentablement et livre une œuvre similaire à un téléfilm sans surprise.

Alex Gates (Jack Nicholson) est un prospère négociant en vin endetté jusqu'au cou. Pour s'affranchir de son dû et par la même occasion échapper à sa femme Suzanne (Judy Davis) et à son beau-fils Jason (Stephen Dorff), il décide de dérober à la famille Reese, comptant parmi ses clients, un collier de diamants d'une valeur d'un million de dollars. Associé pour le délit à Gabriella (Jennifer Lopez), la nurse des Reese, et à son vieux complice Victor Spansky (Michael Caine), Alex conclut de main de maître son cambriolage. Alors qu'il est sur le point de tirer sa révérence à sa famille pour s'envoler vers New York afin de refourguer le collier contre un joli paquet de billets verts, Alex se fait assommer par Suzanne au terme d'une scène de ménage pour le moins violente. Affolée, elle prend la fuite avec Jason, emportant par mégarde le fameux collier dissimulé dans une valise. Bien décidés à le récupérer, Alex et Victor se lancent à leur poursuite.

Blood and Wine marque les retrouvailles de Bob Rafelson et Jack Nicholson, ici bien plus touriste pas très inspiré qu'acteur. Dur après sa parfaite prestation autoparodique dans **Mars Attacks !** de retrouver un Nicholson outrageusement cabotin, grimaçant et fronçant des sourcils dès que l'occasion se présente. Lorsqu'il tourne avec ses amis, le Joker de **Batman** semble prendre des vacances et s'en remet aux artifices qui l'ont pourtant aidé à bâtir sa réputation. Dommage. Surtout que le réalisateur n'hésite pas à mettre en valeur, à souligner les trucs de l'acteur par des effets grossiers. Quant à Michael Caine, qui du fait de son âge avancé semble être cantonné dans les rôles de truand, il est peu crédible en forceur de coffre un tantinet psychopathe ayant déjà un pied dans la tombe.

Difficile donc de prêter un oeil attentif aux pérégrinations de cette association de malfaiteurs amateurs. L'intrigue est motivée par des ficelles banales (Jason tente de monter les deux voleurs l'un contre l'autre) et par de nombreux rebondissements aussi prévisibles que ridicules, proches de ceux des **Nerfs à Vif**. Pour gratiner le tout, Rafelson démarre son film par une mise en place des personnages interminable et inutile, alors que le scénario pouvait se prêter à une présentation progressive. En résumé, **Blood and Wine** ressemble bien plus à un film de copains raté qu'à un produit destiné à être consommé.

■ **Damien GRANGER** ■

Bac Films présente Jack Nicholson dans une production **Recorded Picture Company/Majestic Films** *BLOOD AND WINE* (USA - 1996) avec Stephen Dorff - Jennifer Lopez - Judy Davis - Michael Caine - Harold Perrineau Jr - Mike Starr - Robyn Peterson **photographie de** Newton Thomas Sigel **musique de** Michal Lorenc **scénario de** Nick Villiers & Alison Cross d'après un sujet original de Nick Villiers & Bob Rafelson **produit par** Jeremy Thomas **réalisé par** Bob Rafelson

9 avril 1997  **1 h 38**

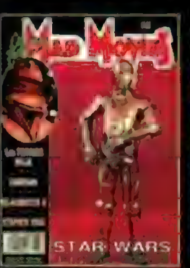


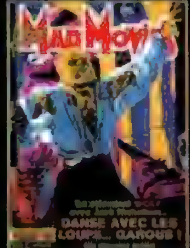
■ *Jack Nicholson* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

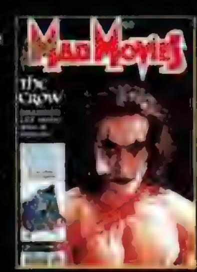
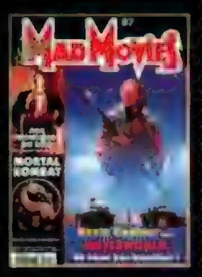
MAD MOVIES





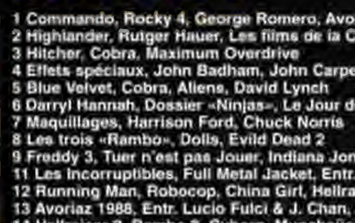



26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ere saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway

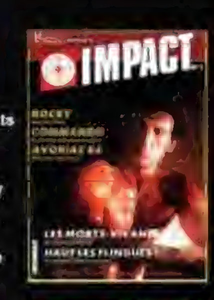



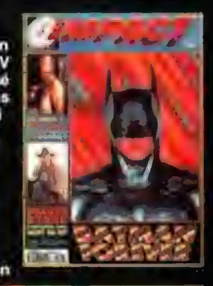



IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon



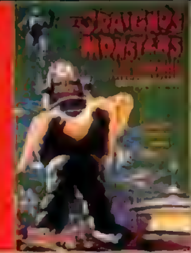



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

16 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible : la réédition du premier tome **ZE CRAIGNOS MONSTERS** 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ____________ PRÉNOM ____________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

vidéo RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Rutger Hauer - Brian Bosworth - Rob Lowe - Bill Paxton - Mickey Rourke - Joe Mantegna - C. Thomas Howell - Theresa Russell - Tom Berenger

Des réalisateurs ? Albert & Allen Hugues - Steve Railsback - George Hickenlooper

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Rutger Hauer dans L'Appel de la Forêt* ▲

l'appel de la forêt

Cinquième adaptation du roman de Jack London, après la version 1935 de William A. Wellman avec Clark Gable, la version 1972 de Ken Annakin avec Charlton Heston, celle de 1976 de Jerry Jameson avec John Beck et Bernard Fresson pour la télévision et la version 1993 produite par *Silvio Berlusconi Communications* avec Rick Shroeder et Mia Sara... Réalisé avec des moyens réduits, le film de Peter Svatek, petit spécialiste du fantastique (**Hemoglobin**, **Contagion 2013**) suit assez fidèlement le récit original. Il s'articule essentiellement autour de Buck, un labrador qui se la coulait douce dans la famille d'un Juge bien nanti. Volé pour être revendu comme chien de traîneau dans le Grand Nord, il souffre le martyre au contact d'hommes rugueux, des chercheurs d'or généralement... Buck apprend le respect de ses maîtres, de Perrault chargé de convoyer le courrier à travers une contrée particulièrement inhospitalière. Il apprend aussi à se méfier des nouveaux propriétaires de l'attelage, un trio d'amateurs qui courent à leur perte. Premier chien de l'attelage, mal en point, Buck est recueilli, soigné par le chercheur d'or John Thornton. Malgré la solide amitié qui le lie à ce prospecteur malchanceux, il ressent au plus profond de son être l'appel des loups, de la forêt. Un appel qui se fait irrésistible lorsque Thornton repère une mine abandonnée, soit disant généreuse en pépites...

En dépit du magnétisme des grands espaces noyés sous la neige, cet **Appel de la Forêt** peine à trouver le souffle de la grande aventure. Visiblement sous la coupe de **Croc Blanc**, toujours d'après Jack London, ce tout petit film rate à peu près tous les morceaux de bravoure attendus, à l'image du pari qui consiste pour Buck à tirer un traîneau chargé de 360 kilos sur 30 mètres dans une rue boueuse... Diminué encore par une horrible musique au synthétiseur, **L'Appel de la Forêt** n'offre finalement que peu d'intérêt. Mieux vaut reprendre le roman de Jack London.

TF1 Vidéo présente *L'APPEL DE LA FORÊT* (*CALL OF THE WILD* - Québec/Canada - 1996) avec Rutger Hauer - Browen Booth - Charles Powell - Burke Lawrence - Luc Morissette **réalisé par** Peter Svatek

guerrier d'élite

Star du football américain qui rate son examen de passage au cinéma (**Stone Cold** endura un sévère échec commercial), Brian Bosworth revoit ses prétentions à la baisse. Plutôt que de se mesurer aux ténors de l'action sur grand écran, il se place sur le marché vidéo. Opération plutôt réussie, quoique le scénario réchauffe des ingrédients connus. Droit dans les bottes du Sergent-Instructeur John North, Brian Bosworth venge le meurtre de son ex-femme et de sa petite fille par un malfrat que la police croit avoir abattu. C'est en essayant de se renseigner sur son sort que North découvre qu'un agent du FBI, Karl Savak, le protège. Et pour cause, Savak est un ripoux qui trempe dans un double trafic, de drogue et d'armes très sophistiquées volées dans un dépôt de l'armée. Du genre pugnace, John North sème la zizanie dans le business de sa proie, lui-même à deux doigts de piéger Dexter Kane, un baron de la cocaïne.

La violence constitue le seul moteur de cette série B qui ne mégote pas sur les cadavres. Triple exécution à bout portant, asphyxie par application d'un sac plastique sur la tête, meurtre d'un gosse, torture au poinçon à tatouer, bagarres à la Steven Seagal, torche humaine, lardon soumis au supplice de la baignoire... Kurt Wimmer met les bouchées double, conscient que seule la surenchère sanglante peut donner du relief à une intrigue anémique. En en rajoutant aussi dans les répliques corsées (*«Je te dirai comment ta vieille pute de mère me suce la bite en enfer»* dit Savak à Kane) et en propulsant un gamin de douze ans dans cette croisade contre le crime, il fonce là où d'autres, la majorité prudente, recule. Bref, Kurt Wimmer est un sauvage doublé d'un réalisateur efficace, doué d'un véritable sens de l'action.

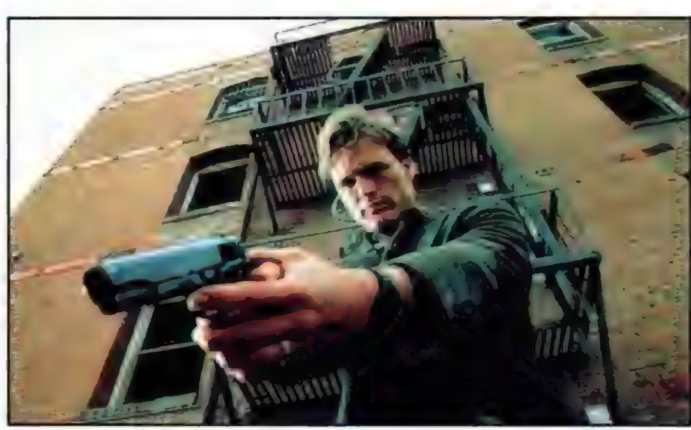
TF1 Vidéo présente *GUERRIER D'ÉLITE* (*ONE TOUGH BASTARD*, ex-*NORTH'S WAR* - USA - 1995) avec Brian Bosworth - Bruce Payne - Jeff Kober - Dejuan Guy - Hammer **réalisé par** Kurt Wimmer

le caméléon

Anéanti par le meurtre des membres de sa famille, l'agent du FBI Willie Sterling ne vit plus que pour coincer le criminel, Don Cortessi, un mafioso. Des années après l'assassinat, il continue à broyer du noir. As de la postiche et du latex, Sterling n'a néanmoins pas son pareil pour se déguiser, voler la personnalité d'autrui. Un véritable caméléon humain. A la demande du procureur Matt Gianni, il infiltre un gang derrière les barreaux. Depuis sa prison dorée, son caïd poursuit impunément le trafic de la drogue, les douteuses transactions financières. En état de grâce, Sterling devient son responsable informatique. Libéré, Sterling obtient un poste dans la banque par laquelle transite l'argent sale. A lui de découvrir si sa responsable, la belle Jill Hillman, blanchit des sommes considérables pour le compte de la Mafia. Il entreprend de la séduire tandis que l'image de sa défunte épouse continue de le hanter. Au terme de l'enquête, le «caméléon» découvre l'implication de Cortessi dans l'affaire. Affaire de drogue doublée d'un trafic d'armes que surveille la CIA...

Un polar plutôt regardable, entre **La Firme** et **F/X - Effets de Choc**. Si le scénario n'apporte guère d'éléments nouveaux au conventionnel démantèlement d'un réseau de trafic de cocaïne, la personnalité de son héros lui permet de sortir du lot. Même si le réalisateur met la pédale douce sur la description du traumatisme qui le pousse à se métamorphoser physiquement et psychologiquement, Will Sterling change agréablement des flics revanchards et cogneurs. Un point positif, d'autant que l'interprétation d'Anthony LaPaglia (**Le Client**, **Innocent Blood**) souligne ses faiblesses, surtout face à la craquante Jill Hillman. Reste qu'on s'amuse assez à le voir cabotiner en clochard, skateboarder, ou prendre l'accent de Bruxelles dans un restaurant franco-belge.

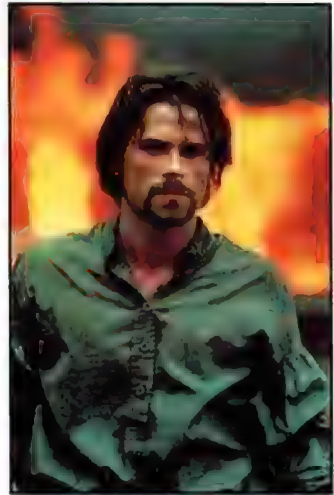
TF1 Vidéo présente *LE CAMÉLÉON* (*CHAMELEON* - USA - 1995) avec Anthony LaPaglia - Kevin Pollak - Wayne Knight - Melora Hardin - Tony Amandola - Robin Thomas **réalisé par** Michael Pavone



▲ *Brian Bosworth dans* ***Guerrier d'Elite*** ▲



▲ *Anthony LaPaglia dans Le Caméléon* ▲



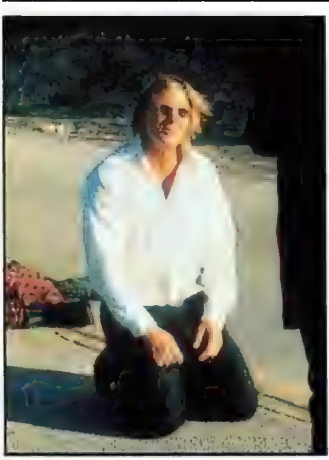


▲ *Rob Lowe & Bill Paxton dans **Frank & Jesse*** ▲

frank & jesse

▲ La légende des frères perdure à l'écran. Il y a déjà eu **Le Brigand Bien-Aimé** (1939) avec Tyrone Power et Henry Fonda, **La Légende de Jesse James** de Philip Kaufman, **Long Riders** de Walter Hill et quelques autres... Cette dernière pour l'heure fait pale figure auprès de ses prédécesseurs. Le scénario, pourtant, se cale sur la réalité historique. C'est donc au lendemain de la Guerre de Sécession que Frank et Jesse James, combattants vaincus du Sud, retrouvent leur terre du Missouri. Quelques hectares convoités par une Compagnie du Chemin de Fer qui emploie des tueurs pour convaincre les propriétaires de vendre. Après le massacre des leurs, Frank et Jesse James se rebellent contre le joug du Nord, contre les injustices... Ils constituent une bande armée, notamment composée des frères Younger, qui écume tout le Missouri. Terreur des diligences, des banques et des voies ferrées, ils deviennent des héros aux yeux de la population. Tandis que la presse relaie leurs exploits, la Compagnie du Chemin de Fer somme le détective Allen Pinkerton d'éliminer les hors-la-loi. Il y parvient, partiellement, en poussant deux anciens complices des frères James à la trahison... Produit avec des moyens plutôt pingres, **Frank & Jesse** souffre d'abord d'un cruel manque d'authenticité. Tout, ici, sonne faux. Les décors, les accessoires, les comédiens... Aggravé d'images d'une confondante banalité, d'une interprétation médiocre et d'une musique «ample» entendue mille fois ailleurs, le film de Robert Boris s'enfonce encore en hésitant entre la description épique de la légende des frères James et une vision plus terre-à-terre. Entre les deux, entre célébration des grands idéaux et violence sordide, il sombre. Il sombre parfois dans le ridicule lorsque les desperados, dont tout le Far West connaît le visage, les autorités y compris, persistent à porter des sacs sur la tête. Rob Lowe et Bill Paxton n'étaient-ils plus disponibles lorsque le réalisateur s'est aperçu qu'il manquait quelques séquences à son film ? Probable. Il leur substitue donc quelques inconnus qui s'interpellent lourdement par les prénoms des personnages.

IMATIM Diffusion présente *FRANK AND JESSE* (USA - 1995) avec Rob Lowe - Bill Paxton - William Atherton - Randy Travis - Sean Patrick Flanery - Dana Wheeler-Nicholson - Alexis Arquette **réalisé par** Robert Boris



▲ *Mickey Rourke dans **Exit in Red*** ▲

exit in red

▲ Encore un thriller passionnel, une machination sur fond d'érotisme torride et de meurtre. En perte de vitesse depuis **La Maison des Otages** de Michael Cimino, Mickey Rourke s'y traîne comme il traîne son ennui. Le visage bouffi, les cheveux teints et le visage tartiné d'une espèce de bronzage artificiel de très mauvaise qualité, l'ex-grand espoir du cinéma américain s'y croit. Malgré sa spectaculaire dégradation physique, il joue les séducteurs, les amants auxquels aucune femme ne résiste. Dans **Exit in Red**, de la barmaid à l'avocate, toutes se précipitent dans son lit. Mickey Rourke n'interprète pourtant pas un gigolo dans **Exit in Red**, mais un psychiatre, le dénommé Ed Altman, contraint de fuir Palm Springs car compromis dans le suicide d'une patiente. Pas plus crédible dans le rôle que Jean-Claude Van Damme le serait dans la peau d'Einstein, ce bon Mickey se fait magnifiquement couillonner par la voluptueuse Ally Mercer et son complice Nick, une petite frappe hargneuse. Il porte donc le chapeau du meurtre du mari de la belle, un businessman en cheville avec la pègre, au terme d'un adroit stratagème. Enjeu du complot : un attaché-case bourré de dollars... Ed Altman échappe à la police avec l'aide de sa belle avocate (Carré Otis, madame Mickey Rourke) et retrouve ceux qui l'ont si joliment roulé dans la farine... Polonais et réalisateur de deux longs métrages pas mauvais du tout (l'historique **Anna** et la comédie romantique **Three of Hearts**), Yurek Bogayevicz illustre très sérieusement un scénario inepte. Un sérieux qui confine à la prétention, qui tente tant bien que mal de combler le vide abyssal d'un récit pas même pimenté d'érotisme. Une voix-off déballant des formules boursouflées, la désinvolture fatiguée de Mickey Rourke, une narration éclatée par flashes-back pour faire «genre»... Tout dans **Exit in Red** abonde dans le sens d'une exceptionnelle fatuité.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente *EXIT IN RED* (USA - 1996) avec Mickey Rourke - Annabel Schofield - Carré Otis - Anthony Michael Hall - Hank Garrett **réalisé par** Yurek Bogayevicz



▲ *Kelly Lynch dans **Engrenage Infernal*** ▲

engrenage infernal

▲ Co-réalisateur de **Heart of Darkness**, le documentaire consacré au tournage d'**Apocalypse Now** et réalisateur de **Picture This**, un autre documentaire dévoué à la cause de Peter Bogdanovich celui-là, George Hickenlooper est certainement un cinéaste à suivre. Non pas qu'**Engrenage Infernal** soit une œuvre immortelle. Elle traduit cependant la présence d'une personnalité derrière la caméra. De plus en plus rare. Une personnalité qui choisit déjà un scénario béton, digne des meilleures séries noires. Le héros : Holland, ex-flic ripoux, poussé à la démission pour avoir tué en état d'ivresse un paralytique. Aujourd'hui, redevable d'un million de dollars à la banque, il tient un magasin spécialisé dans les équipements d'auto-défense et les alarmes domestiques. En amenant chez lui Amanda, une jeune roller qui le percute dans la rue, il met le doigt dans le fameux engrenage infernal. Pendant qu'il dort, l'inconnue photocopie un dossier. Les documents lui serviront à pénétrer dans un local où des trafiquants de drogue entreposent leur fric. Composé de la junkie Amanda et de Molly, sa sœur clouée sur un fauteuil roulant, de son amant et de son idiot de frère, le gang réussit son coup. Mais Holland guette, braque le butin. Pris de remords, il revient dans la maison d'Amanda, retrouve celle-ci et sa sœur aux abois. Il prend les deux femmes sous sa direction, se réfugie à la montagne tandis qu'un trio de Colombiens hargneux, flanqués d'un flic véreux, les recherchent...

▲ Ce qui frappe d'abord dans **Engrenage Infernal**, c'est l'absence de concession dans la peinture des personnages. Holland n'est pas un saint. Flic marron, il porte la double responsabilité de la mort d'un innocent et de la mort du bébé que portait sa femme. Amanda ? Une droguée pitoyable, sournoise. Les autres ? Des tueurs sadiques, un policier gay et corrompu qui n'en veut qu'aux fesses de Holland... Seule Molly, interprétée par une très convaincante Naomi Watts, trouve grâce aux yeux du réalisateur et du scénariste. Toujours sur la défensive, *«dernière étape avant la nécrophilie»* selon ses aveux, elle ramène finalement le film à elle.
Tantôt survoltée tantôt paisible, attachée à davantage coller aux personnages qu'à empiler les scènes d'action, la mise en scène de George Hickenlooper sert adroitement un scénario exceptionnellement riche pour une production de ce calibre.

IMATIM Diffusion & NVA présentent *ENGRENAGE INFERNAL (PERSONS UNKNOWN* - USA - 1996) avec Joe Mantegna - Kelly Lynch - Naomi Watts - J.T. Walsh - Xander Berkeley **réalisé par** George Hickenlooper



▲ C. Thomas Howell dans **HourGlass - Le Sablier** ▲

les espoirs déçus de C. Thomas Howell à propos de the sweeper & hourglass - le sablier

La trentaine, C. Thomas Howell s'est fait un nom. Pas vraiment celui qu'il voulait au tout début de sa carrière. Marié à la comédienne Rae Dawn Chong, cet ancien champion de rodéo, catégorie junior, pouvait effectivement espérer une glorieuse carrière dans des films de série A. Il compte parmi les **Outsiders** de Francis Coppola, les valeureux patriotes de **L'Aube Rouge** et incarne le faux-black de **Soul Man**... Mais c'est dans **Hitcher** qu'il tient son rôle le plus populaire, celui d'un convoyeur en délicatesse avec un auto-stoppeur psychopathe. Depuis **Le Retour des Mousquetaires** en 1989, C. Thomas Howell voit sa carrière péricliter dangereusement. Les grands studios hollywoodiens l'oublient, les cinéastes aussi... L'espoir devient film après film un ex-espoir sans lendemain. Privé de blockbuster, il se réfugie dans la série B, domaine où il entasse des titres sans gloire. **Kid**, **To Protect and Serve**, **Dangerous Indiscretion**, **Payback - La Dette**, **Side Out**, **Suspect Experiment**... De l'action, beaucoup d'action. Pour la vidéo et la télévision exclusivement. Pas pour le cinéma au grand désespoir de C. Thomas Howell. Il s'est fait un nom oui, mais sur le marché de la cassette.

Dans ce créneau, *PM Entertainment* accueille tous les comédiens en perte de vitesse, ceux qui courent le cacheton, les second couteaux des grosses productions, les gloires déclinantes. Sous ce pavillon, C. Thomas Howell accepte de tourner **The Sweeper**, un polar emballé par l'un des pontes de la compagnie, le très productif Joseph Merhi. Au jeune comédien, il confie le rôle de Mark Goddard, un fils de flic hanté par le massacre de sa famille. Unique survivant du massacre, il marche sur les traces de son père. Aussi enguirlandé par ses supérieurs que l'Inspecteur Harry, il atteint neuf cadavres de malfrats au compteur après la pendaison d'un détrousseur. Un chiffre qui lui vaut de rentrer dans une espèce d'escadron de la mort du nom de J.I., pour Justice Impitoyable. Mark Goddard élimine des trafiquants de drogue, d'armes, des pourris avant d'apprendre, par sa grand-mère, que papa était également dans le service. Ce sont d'ailleurs les tueurs de la milice qui l'ont abattu, lui et les siens, après qu'il ait menacé de révéler ses magouilles, ses alliances avec la pègre...
Pour une production *PM*, **The Sweeper** tire plutôt son épingle du jeu. Généralement bâclées, les séquences d'action rivalisent presque avec une production à gros budget, car réglées par le spécialiste chevronné Spiro Razatos. Poursuite automobile au milieu d'explosions de bonbonnes de gaz, empoignade sur l'aile d'un petit avion en vol, voiture de flic fonçant dans la foule, gunfights nourris... **The Sweeper** remplit, à ce niveau, son contrat, surtout que C. Thomas Howell, du genre athlétique, ne se ménage pas. Une honnête série B en somme, proche dans le thème abordé de **Magnum Force** et de **La Nuit des Juges**.

Dans **HourGlass**, C. Thomas Howell s'essaie au thriller et à la mise en scène. Il se donne le rôle de Michael Jardine, styliste ambitieux qui, à force de manœuvres, parvient à acheter sa fabrique. En négociations avec des clients japonais, il tombe sous le charme de Dara Jensen, superbe brune pas farouche du tout. Accro de cette créature, Michael Jardine néglige son business. Un premier cadavre, son ex-femme découverte à proximité de son domicile, puis un second, un collaborateur gay, le mettent sur la liste des suspects de la police. Quand il découvre le pot aux roses et le corps de son frère, il est déjà trop tard. Dara ainsi que sa chère secrétaire, Kami, veulent sa peau, histoire de venger le suicide de leur père ruiné...
Après la frénésie d'un défilé de mode et d'une visite indiscrète dans ses coulisses, **HourGlass** s'oriente très brièvement vers le thriller horrifique à l'italienne. Très brièvement car l'essentiel de l'entreprise tient dans les poussées d'hormones d'un pitoyable héros qui ne pense qu'à ça. Visiblement sous l'influence de **Basic Instinct**, C. Thomas Howell dilue l'intrigue policière dans des jeux érotiques de peu d'intérêt. On s'ennuie et ce n'est pas une extasy-party qui endigue une rafale de bâillements. Des talents de réalisateur de C. Thomas Howell, **HourGlass** n'en fait pas une éloquente démonstration. Peut-être a-t-il depuis progressé ? Réponse dans **The Big Fall**, une production *PM Entertainment* tournée l'an dernier !

Sidonis Productions & IMATIM présentent *THE SWEEPER* (USA - 1995) avec C. Thomas Howell - Ed Lauter - Kristen Dalton - Jeff Fahey - Janet Gunn - Max Slade - Cynda Williams **réalisé par** Joseph Merhi

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente *HOURGLASS - LE SABLIER* (*HOURGLASS* - USA - 1995) avec C. Thomas Howell - Sofia Shinas - Collette O'Connell - Terry Kaiser - Ed Begley Jr - Anthony Clark - Tim Bottons - Kiefer Sutherland - Lou Diamond Phillips **réalisé par** C. Thomas Howell



▲ C. Thomas Howell dans The Sweeper ▲



▲ N'Bushe Wright dans *Génération Sacrifiée* ▲

génération sacrifiée

C'est en quelque sorte le **Voyage au Bout de l'Enfer** de la communauté noire américaine, un film qui traite de la guerre du Vietnam. Les jours heureux d'avant, la Guerre elle-même décrite dans toute son horreur, l'après-guerre et la mauvaise conscience qui pousse les vétérans au désespoir. En trois temps, les frères Hugues, révélés par le tonique **Menace II Society**, suivent tout particulièrement Anthony Curtis, un gamin de 18 ans qui s'engage dans les Marines. Derrière lui, il laisse son mentor, un truand paternaliste, sa petite amie Juanita et sa sœur Delilah. Auprès de ses amis Skip et José, il affronte le Vietcong au-delà des lignes ennemies. L'horreur absolue, qui fait passer **Platoon** et **Full Metal Jacket** pour des promenades champêtres. Les frères Hugues ne lésinent pas sur les viscères répandues, les corps déchiquetés... Abominable. Lorsqu'il revient dans le Bronx, Curtis goûte-t-il à la reconnaissance des siens ? Non. Il découvre une société métamorphosée, cynique et corrompue, qui se fiche totalement de la réintégration de ceux qui ont combattu pour ses idéaux. En plein mouvement peace & love, Curtis passe pour un paria, un suppôt du grand capital. Il ne trouve qu'un petit job dans une boucherie cacher, n'offre qu'une existence misérable à sa petite fille et à sa famille, régulièrement visitée par un maquereau généreux de ses dollars... Au fond du trou, il choisit de prendre ce que la société lui refuse : des dollars. Ceux-ci, presque deux millions, se présentent sous la forme de billets usagés destinés à l'incinérateur. Avec son mentor, une activiste gauchiste, un révérend douteux et ses potes, Curtis organise le braquage du fourgon blindé. Le hold-up tourne au massacre...
Nés à l'époque de l'action, le début des seventies, les frères Hughes aboutissent à un constat très pessimiste sur la société américaine. Traduit par un bain de sang, il s'épanche dans une violence libératrice, nettement influencée par les excès de la black exploitation, particulièrement probante dans une séquence cauchemardesque, digne d'un film de Clive Barker.
Entre cinéma à thèse pour le message délivré et la série B pour les débordements graphiques, **Génération Sacrifiée** trouve finalement sa voie, rythmé par les standards de James Brown, Marvin Gaye et Curtis Mayfield.

Hollywood Pictures Home Vidéo présente *GÉNÉRATION SACRIFIÉE* (*DEAD PRESIDENTS* - USA - 1995) avec Larenz Tate - Keith David - Chris Tucker - Freddy Rodriguez - Rose Jackson - N'Bushe Wright - Bokeem Woodbine - Seymour Cassell - Martin Sheen **réalisé par** Albert & Allen Hugues

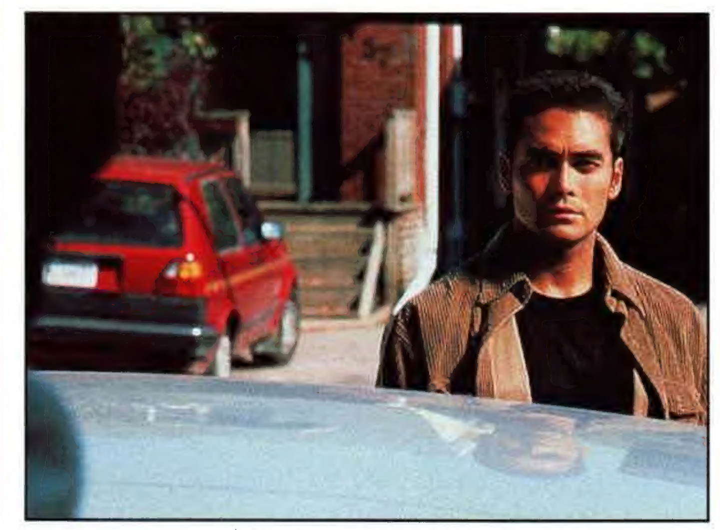
défiance

Comédien (**Lifeforce**, **Le Diable en Boîte** et interprète de Duane Barry dans ***Aux Frontières du Réel***), Steve Railsback passe pour la première fois derrière la caméra. Plutôt avec bonheur quoique **Défiance** ne marque pas les encyclopédies du cinéma d'une pierre blanche. Il part d'un postulat très simple. Imaginez qu'une Nikita américaine plaque brutalement ses employeurs. Ces derniers, évidemment, se décarcassent pour l'éliminer, afin qu'elle ne se laisser aller à aucune indiscrétion. Au service d'une branche très officieuse de la CIA pour laquelle elle use de ses charmes, Mary Ann Curran se risque à prendre une retraite très anticipée. Une décision qui n'est pas du goût de Brandels, son mentor et ex-amant. En compagnie de Will Rickman, artificier hanté par la mort accidentelle de deux innocents dans l'explosion d'un vieil hôtel destiné à la démolition, elle monte tout un stratagème pour prendre définitivement le large...
Le plus intéressant dans **Défiance** réside essentiellement dans ses personnages. Principalement Mary Ann Curran, alias Alex Canis, si traumatisée par son métier qu'elle se confie à une psy et dit toute la vérité dans une biographie encore à l'état de manuscrit. Par un jeu très nuancé, Theresa Russell confère à cette espionne fourvoyée une dimension nettement plus humaine que les traditionnelles macho-women repenties. Dans ce rôle, elle s'investit intimement. A l'instar de son partenaire Scott Glenn, parfait dans la peau de Will Rickman, un perdant qui rentre dans son jeu. Acteur lui-même, Steve Railsback connaît instinctivement le point d'équilibre entre action et épaisseur psychologique des protagonistes. C'est le principal mérite de ce petit thriller coproduit par l'incontournable Roger Corman.



▲ Theresa Russell dans *Défiance* ▲

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente *DÉFIANCE* (*THE SPY WITHIN* - USA - 1994) avec Theresa Russell - Scott Glenn - Terence Knox - Alex Rocco - Joe Pantoliano - Lane Smith - Katherine Helmond - Gary Graham **réalisé par** Steve Railsback



▲ *Mark Dacascos dans* ***Sabotage*** ▲

sabotage

L'après **Crying Freeman** se traduit pour Mark Dacascos par des séries B à destination du marché vidéo. Rien de particulièrement déshonorant là-dedans, mais le comédien se plie un peu trop docilement à des emplois purement alimentaires. Sous la direction du chevronné Tibor Takacs (**Lectures Diaboliques**, **Viper** avec Lorenzo Lamas), il interprète Michael Bishop, devenu garde du corps après avoir, de peu, échappé à la mort en Bosnie. L'ex-commando anti-terroriste retrouve Sherwood, l'homme qui l'a jadis criblé de plomb. Directement responsable du meurtre de son employeur, lequel trempait dans une sombre affaire de trafic d'armes, Sherwood œuvre désormais à son compte, néanmoins couvert par le FBI et les Services Secrets. Seul contre tous, Bishop ne peut que se confier à son mentor, Follenfant, et faire équipe avec Lou Castle, très jolie agent du FBI, maman d'une petite fille que le vilain enlève dans le dernier quart-d'heure. Des représailles ordinaires.

Emballé avec professionnalisme, **Sabotage** aurait gagné à simplifier un scénario qui rechigne à éclaircir la situation, à expliquer très précisément le pourquoi et le comment des choses. Visiblement, ses auteurs l'ont voulu ainsi, bien tarabiscoté pour qu'il fasse «espionnage» et «complot gouvernemental». Mauvais réflexes ! Sur un plan plus prosaïque, **Sabotage** tient ses promesses pyrotechniques. Les explosions ont du volume, les balles perforantes traversent deux corps puis la carlingue d'un petit avion, Mark Dacascos déroulle les vilains avec la souplesse qu'on lui connaît... Le méchant de service, Tony Todd (Candyman en personne), flingue comme il respire, menace une gamine avec une désinvolture mêlée de sadisme. Un stylo mortel et l'enregistrement de l'image de Sherwood sur le disque laser d'un distributeur bancaire constituent d'agréables trouvailles.

TF1 Vidéo présente **SABOTAGE** (USA - 1995) avec Mark Dacascos - Tony Todd - Carrie Anne Moss - Graham Greene - John Neville - James Purcel **réalisé par** Tibor Takacs



▲ *Tom Berenger dans* ***Pulsions Mortelles*** ▲

pulsions mortelles

Et une garce de plus au palmarès déjà chargé des salopes depuis **Basic Instinct** ! La manipulation est donc le pivot de **Pulsions Mortelles**, téléfilm *HBO* d'honnête facture. Manipulation de Gavin St-Claire, un avocat en charge de la défense d'un gangster de haut vol devant la Cour Fédérale. Après qu'il ait quitté son client, il percute la voiture de Dora Circe, une jolie blonde malmenée par un mari brutal, prétendu assassin d'un dealer. Gavin St-Claire tombe sous le charme de cette si vulnérable strip-teaseuse, toujours prête à lui accorder ses faveurs. Après que son compagnon ait enregistré les aveux de l'avocat, coupable d'avoir indiqué au mafieux la présence d'une taupe dans son entourage, Dora Circe n'a pas à pousser très longtemps son amant à commettre le crime parfait. La connaissance de la mécanique justicière amène St-Claire à croire qu'il est parvenu à se débarrasser du mari doublement encombrant, officiellement mort au volant de sa voiture traînée sur les rails par une locomotive. Il découvre un peu tard que le défunt venait d'empocher une très coquette somme au loto...

L'intérêt majeur de **Pulsions Mortelles** réside dans l'interprétation de Tom Berenger, en rupture de ses rôles habituels de troufion cinglé (**Platoon**), de mercenaire (**The Substitute**, **Les Chiens de Guerre**) ou de tireur d'élite (**Sniper**). Grossi, le comédien incarne un avocat assez pitoyable, mené par le bout de la queue, maladroit au point de provoquer l'assassinat d'un indic par son propre client, et finalement assez lâche dans l'exécution du crime parfait. Un personnage plutôt édifiant au centre d'une intrigue aux ficelles un peu grosses mais assez adroitement construite. Le réalisateur soigne cette descente aux enfers à travers une ambiance graduellement trouble, visiblement très attaché aux formes de la jolie Heidi Schanz dont la ressemblance avec Traci Lords saute aux yeux.

TF1 Vidéo présente ***PULSIONS MORTELLES (BODY LANGUAGE*** - USA - 1995) avec Tom Berenger - Nancy Travis - Heidi Scharz - Robert Patrick - Eddie Jones - Dayton Callie **réalisé par** George Case



▲ *Patrick Duffy dans* ***Backfire*** ▲

sapeur et sans reproches
à propos de backfire et ligne de feu

Des pompiers au cinéma, on en dénombre guère. En tête d'affiche du moins. Il y a Steve McQueen dans **La Tour Infernale**, Kurt Russell dans **Backdraft**, Brad Johnson et Richard Dreyfuss dans **Always** de Spielberg... Il y a aussi Steve Martin dans Roxanne. Pas très récompensée à l'écran, la bravoure des soldats du feu. Curieusement, coup sur coup, arrivent deux films, pardon deux téléfilms, dévoués à leur cause. **Ligne de Feu** et **Backfire**, tout deux inspirés d'histoires vraies.

Pour incroyable qu'elle soit, l'histoire de Backfire suit assez fidèlement l'aventure de Max Tucker, un pompier coriace et individualiste. Un kamikaze aussi, du genre à se faufiler entre deux ??????? sur une moto lancée à vive allure. Désespéré que sa femme et sa fille aînée le rejettent, il se rabat sur son travail. Il s'investit d'autant plus dans l'accident d'un camion-citerne, dont les roues retiennent une gamine prisonnière. Entre la fournaise d'un incendie monstre et le froid glacial de l'eau envoyée par les pompiers de sa caserne, Max Tucker maintient la fillette éveillée, afin qu'elle ne sombre pas dans un sommeil définitif. Tout finit bien, à une amputation près. Héroïque, Max Tucker retrouve grâce auprès des siens.

Très moral, **Backfire** vaut essentiellement par quelques impressionnants effets pyrotechniques, des gerbes de flammes très proches des comédiens, de Patrick Duffy, le neuneu Bobby Ewing de *Dallas*. John Power (**Les Tommyknockers**) illustre très convenablement ce suspense à l'issue prévisible, soignant les scènes «chaudes» et bâclant en deux coups de cuillère à pot les autres, plus fonctionnelles qu'intimistes...

Autre environnement, autres pompiers, volants ceux-là, dans le forestier **Ligne de Feu**, un téléfilm de la série «Le Sens du Devoir», chroniques de l'héroïsme aux Etats-Unis. Il se situe dans une région particulièrement boisée des Etats-Unis. Boisée, donc inflammable. Veille au grain une brigade de pompiers parachutistes qu'intègre le nouveau Don McKey, un acharné de l'extinction de foyers qu'il combat au plus près. Mais sa ferveur a des revers, notamment sur le plan privé. Son ménage avec la barmaid Renée, à qui il fait deux gosses, se dégrade. Après avoir combattu le feu côte à côte, les voilà qui se séparent avant qu'un poste fixe, une denrée rare dans une caserne, ne les réconcilie...

En dépit d'une ample et lyrique partition de Mark Snow (le compositeur d'*Aux Frontières du Réel*) et de quelques images genre **L'Etoffe des Héros**, **Ligne de Feu** rassemble davantage à un gros mélo qu'à un film catastrophe digne de ce nom. Au centre du débat : la difficulté d'être pompier et d'assurer une vie de famille. **Ligne de Feu** n'apporte que des réponses réchauffées. Quant aux scènes d'incendie, elles sont relativement rares, variablement spectaculaires, surtout en regard des brasiers de **Backdraft**. Pilier de la télévision US, du docu-drama et de la série «Le Sens du Devoir», Dick Lowry manque singulièrement de punch.

PFC Vidéo présente ***BACKFIRE (HEART OF FIRE*** - USA - 1996) avec Patrick Duffy - Alex McKenna - Steve Jacobs - Troy Winbush - Herry Armstrong **réalisé par** John Power

Sidonis Productions & IMATIM Diffusion présentent ***LIGNE DE FEU (IN THE LINE OF DUTY : SMOKE JUMPERS*** - USA - 1996) avec Adam Baldwin - Lindsay Frost - Timothy Carhart - Rob Youngblood - Lynette Walden **réalisé par** Dick Lowry



▲ *Adam Baldwin & Lindsay Frost dans* ***Ligne de Feu*** ▲



coup de gueule

Je ne suis pas de bonne humeur, et pour cause : le dernier *Impact* est digne d'un *Mad Movies* de base. Rien à branler de voir les tronches de cake de Mulder et Scully et de lire une interview débile de Carter. Et pis ça veut dire quoi toutes ces pages sur **Mars Attacks !** ? C'est un excellent film bien sûr, mais il a rien à foutre dans *Impact*. Si l'actualité du cinéma d'action est réduite, ne sortez pas d'*Impact* et reculez la parution (on va pas en mourir) *(mais nous, si !)*, ou alors sortez le moins cher et moins rempli.
Non franchement, j'ai l'impression d'avoir été floué par *Mad-Impact* et ça me fait bien chier parce que j'adore ces deux mags.

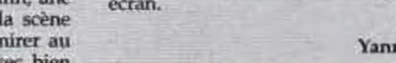
Olivier Grébaut

Le dernier Impact, *un* Mad Movies *de base ? On prend ça plutôt comme un compliment, sachant que fantastique et science-fiction n'ont jamais été exclus des sommaires depuis la naissance de la revue (reprends les dernières livraisons pour vérifier). Qu'il y ait des numéros moins forts que d'autres, le plus souvent en raison d'une actualité maigrichonne, n'est pas chose nouvelle, et nous sommes les premiers à en pâtir. Pas de quoi se mettre dans ces états-là, voyons !*

l'embrouille des étoiles

Concernant l'**Edition Spéciale de Star Wars**, j'aurais aimé apporter quelques petites précisions absentes des dossiers qui lui ont été consacrés dans *Mad Movies* et *Impact*. Les nouveaux effets spéciaux sont magnifiques (*ILM* oblige), mais certains sont totalement inutiles (incrustation de Stormtroopers, notamment sur l'Etoile Noire dans la scène où Han Solo les poursuit). Les explosions d'Aldorande et de l'Etoile Noire, bien que très belles, sont strictement identiques (l'une étant horizontale, l'autre verticale). Enfin, une petite question : pourquoi la scène d'ouverture qu'on peut admirer au Futuroscope de Poitiers (avec bien plus d'étoiles, de nébuleuses, et où on peut apprécier en prime une vue inédite du Croiseur interstellaire) n'a pas été gardée pour l'**Edition Spéciale** ? On croit rêver d'autant que ladite scène est tout simplement sublime.
Il y a également un problème inhérent à la version française, à savoir durant les deux nouvelles scènes avec Han Solo (celle du bar et la rencontre avec Jabba) où la voix de l'acteur n'est plus la même. Etrange d'autant que durant la scène (ajoutée) où Luke parle à Biggs avant l'attaque de l'Etoile Noire, la voix de l'acteur, ou devrais-je dire du doubleur, est elle identique. D'ailleurs, on remarque aussi que la scène tournée en 1977 où Luke rencontrait Biggs au tout début du film n'apparaît pas dans l'**Edition Spéciale**. Dommage, car elle aurait pu aider à comprendre le dialogue entre les deux protagonistes. Enfin bref, malgré ces petites erreurs, **Star Wars** reste **Star Wars** et sans atteindre la qualité de **L'Empire Contre-attaque**, reste un pur chef-d'œuvre de science-fiction qui prend une tout autre dimension sur grand écran.

Yannick



Entre les souvenirs parfois défaillants, les différentes versions, la VF et la VO, les sorties salles et vidéo, les retouches, les scènes inédites, etc, on ne sait plus vraiment où on en est. Mais promis, dès qu'on croise Lucas, on lui demande !



■ *Tim Burton entouré de ses personnages : quelques martiens à visage humain au moins aussi drôles et attachants que les petits hommes verts* ■

un faux chef-d'œuvre ?

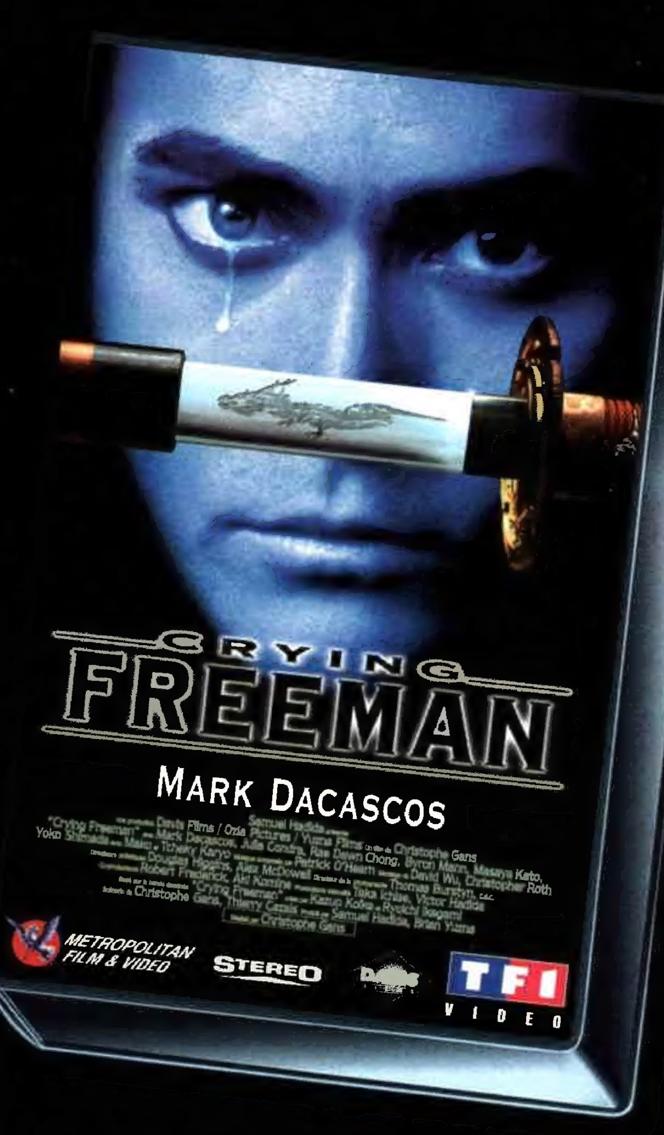
Cela faisait presque un an qu'on attendait l'événement, depuis que Tim Burton en avait annoncé le projet. Les premières images avaient généré une attente insupportable pour l'amoureux fou du ciné de SF des années 50/60 que je suis. Enfin un grand réalisateur qui allait rendre hommage à ce cinéma si particulier, comme Joe Dante l'avait si magnifiquement réussi dans **Panique sur Florida Beach**. Et puis *Mad Movies* et *Impact*, dithyrambiques...
Le 27 février (j'ai laissé passer le jour de sortie pour ne pas être bousculé), je suis devant l'écran. Les lumières s'éteignent, le film commence. Une intro sympa (les vaches incendiées), un générique fabuleux (tout y est : les couleurs, les trucages faussement kitsch, même l'esprit) ; enfin un film (attendu) qui ne va pas nous décevoir. Et puis l'horreur : 40 minutes de blabla sans aucun intérêt. Vous allez me dire qu'il faut mettre l'intrigue en place, présenter les personnages. Hitchcock le fait pendant une heure dans **Les Oiseaux** sans jamais être chiant. Chiant, le mot est lâché. Le cauchemar se dissipe heureusement dès que les Martiens attaquent, nous offrant enfin le film attendu. Malgré quelques répétitions, l'ensemble fonctionne par ses décors, ses couleurs, son humour destroy, des plans fabuleux et la superbe musique de Danny Elfman.
Bien sûr, le cinéma de Tim Burton vaut cent fois plus que celui des escrocs qui ont commis **Independence Day**. Mais comment osez-vous prétendre au chef-d'œuvre devant **Mars Attacks !** (cf, le tableau de cotation du dernier *Mad*) ? Je comprends que vous défendiez «ce» cinéma plus qu'un autre, mais vous accordez plus de crédit aux intentions qu'au résultat. Les premières sont louables, mais le deuxième reste en deçà. Certainement pas, quoiqu'on en pense, le film que vous nous avez abusivement vendu. (...) **Mars Attacks !** reste bien sûr à voir car ses qualités comblent amplement ses défauts. Mais songez tout de même à ceci : vous étiez heureux de taper sur **Independence Day** (très mauvais film au demeurant) car il représentait une entreprise opportuniste sans respect voire insultant pour le genre fantastique ou son public, et surtout à mille lieues de l'œuvre d'un amoureux du cinéma de SF (ce qu'est le film de Tim Burton). Il est plus difficile de reconnaître qu'un film qui représente l'idéal qu'on a toujours défendu (**Mars Attacks !** est un «Mad Movie») n'est pas aussi bon qu'il l'aurait mérité.

Eric Hilaire

Attends un peu, tu ne serais pas en train de nous faire un procès d'intention, là ? Tu as un avis sur le film, c'est très bien, mais on ne le partage pas le moins du monde. On aime autant les scènes d'exposition que l'arrivée des Martiens, on s'amuse autant quand Sarah Jessica Parker prononce «aéronautique» en faisant attention de ne pas buter sur le mot que quand l'Empereur Martien se fait une fumette nucléaire... Le seul bémol, que nous avons couché sur papier, concerne le Texan interprété par Jack Nicholson, personnage d'après nous très dispensable. Cela ne nous empêche pas de penser et d'écrire que **Mars Attacks !** *est un chef-d'œuvre, façon d'être d'accord avec nous-mêmes.*

UN HOMME FORCÉ À TUER...
UNE FEMME CONDAMNÉE À MOURIR !





CRYING
FREEMAN

EN VENTE EN VIDÉO
ET EN DISQUE LASER

VF ET VO SOUS-TITRÉE
COLLECTOR LASER VOST DISPONIBLE EN MAI





JOHN **TRAVOLTA**



La nouvelle performance de JOHN TRAVOLTA.

WHITE MAN



HARRY **BELAFONTE**

EN VENTE PARTOUT LE 22 AVRIL

DISPONIBLE EN VIDEOCASSETTE ET LASERDISC







